UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01977180 7

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

La Lumière visible

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

PRINCIPAUX OUVRAGES DE L'AUTEUR

Nouvelles et récits (1885).....1 vol. 207 pages

Récits de voyages (1886), traduits de
l'anglais, de J.-U. Gregory, Québec. 1 vol. 244 pages

Les Banques d'épargne scolaires (1887) .broch. 48 pages

Etudes archéologiques et Variétés (1896) 1 vol. 379 pages

L'Amérique précolombienne (1908).
Essai sur l'origine de sa civilisation.1 vol. 376 pages.

Questions d'Hier et d'Aujourd'hui,(1913)1 vol. 310 pages.

Culture latine et teutonne, (1917).....broch. 56 pages.

Le Secret du Succès, traduit de l'anglais,
de l'abbé Bernard Feeney, (1918)....1 vol. 300 pages.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lalumirevisibl00gagnuoft

J.R.DALLAIRE

ALPHONSE GAGNON

La Lumière visible

" J'ai toujours tenu et je tiens pour unique, vraie et infaillible cette sainte religion catholique, remerciant sans cesse le bon Dieu de m'avoir accordé cette foi. Je la reconnais pour un don de Dieu...Mais je n'ai pas négligé les moyens humains de m'y affermir et d'écarter toute espèce de doute, en l'étudiant attentivement dans ses fondements, en recherchant dans la lecture des livres apologétiques et des livres opposés les raisons pour et contre d'où naissaient les arguments les plus propres à la rendre croyable et à la présenter telle que nulle âme bien faite ne puisse se refuser à l'embrasser. Puisse cette protestation, que je me permets de montrer à chacun, produire quelques bons fruits." (VOLTA 1745-1826.—Ecrit en 1815, et rapporté par Ciceri de Corno dans son livre *Les deux journées d'août*, Milan, 1830).

1920

Imprimatur:

Québec, 3 septembre 1920.

† L.-N. Card. Bégin, arch. de Québec.

LETTRE DU R.P.Y. GAUTIER A L'AUTEUR

Québec, 26 juillet 1920.

Monsieur,

Je viens de lire votre ouvrage et je vous présente mes félicitations. Vous vous proposez d'être utile à tous et vous avez fait une belle et bonne œuvre.

Vous intitulez votre livre LA LUMIERE VISIBLE, et cette lumière vous la montrez dans la Sainte Ecriture. C'est la Bible qui est la source et le fondement de notre foi. Vous étudiez ce qu'elle enseigne, les difficultés qu'elle présente, les attaques qu'elle a soutenues ; vous montrez son authenticité.

Inspirés par Dieu, les auteurs sacrés ont écrit pour l'homme. C'est dans la Bible qu'il doit chercher le dépôt de la Révélation. Mais vous avez soin de le faire remarquer, l'Eglise catholique seule a reçu l'autorité infaillible qui lui permet d'interpréter le texte sacré. De sorte que la lumière visible pour nous, ce n'est pas uniquement l'Ecriture, mais l'Ecriture interprétée par l'Eglise.

Cette lumière visible nous fait comprendre le sens de la vie. Elle nous fait connaître le but de la création, la place que nous occupons dans l'univers et notre destinée. Créés par Dieu, nous sommes créés pour lui et nous n'avons pas le droit de nous soustraire à l'obligation qu'il nous impose de tendre à notre fin. La vie de tout homme est donc une

chose grave, et personne ne peut se permettre de rester inutile.

Au reste, l'histoire nous montre que le bonheur des individus et la prospérité des peuples dépendent de la manière dont on observe la loi de Dieu. "Chose admirable, dit Montesquieu, la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur en celle-ci." "Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, dit Jésus-Christ, et le reste vous sera donné par surcroît." Il n'y a point pour les nations de meilleure politique que celle-là.

Je souhaite à votre livre un beau succès, car je suis persuadé qu'il fera un grand bien.

Y. GAUTIER,

prêtre-eudiste.

INTRODUCTION

Le but que je me suis proposé dans les pages qui suivent est de rechercher s'il est possible à tout homme de bonne foi, en usant librement des lumières de sa raison, de parvenir à la vérité religieuse.

Je suppose le cas de quelqu'un qui n'a pas eu l'avantage de recevoir une forte éducation religieuse ou qui, ayant négligé de cultiver sa foi, a vu s'obscurcir en son âme les vérités fondamentales de la religion. Cet homme, qui a cependant conservé la droiture du cœur, qui croit en Dieu, et qui d'ailleurs est instruit, éclairé, à un moment donné de son existence, rentrant en lui-même et se prenant à réfléchir sur sa destinée, se demande si vraiment il existe une religion véritable, si Dieu a réellement parlé aux hommes, a fait connaître comment il veut être servi et si la Révélation peut lui apprendre, en même temps que le pourquoi de son existence, les devoirs qu'il a à remplir ici-bas.

Mais comment parviendra-t-il à s'assurer que Dieu s'est réellement manifesté aux hommes, si ce n'est surtout par l'étude qu'il peut faire de la Révélation elle-même, bien que diverses routes peuvent nous conduire à la connaissance de la vérité et par elle à notre salut. Chercher si la Révélation chrétienne est bien un fait garanti par des faits ou témoignages incontestables, c'est aller droit à la vérité ; c'est la voie la plus courte et la plus sûre pour se convaincre qu'il existe une loi divine en ce monde, et que cette loi n'est autre que le Christianisme. C'est la marche régulière, normale, conforme à la raison, par laquelle un esprit peut parvenir ou revenir à la foi.

Il ne lui sera pas nécessaire de recourir à la voie scientifique, aux controverses de l'érudition, aux abstractions métaphysiques, pour satisfaire son âme sur ces grandes questions ; il lui suffira d'un raisonnement de sens commun et de bonne foi, et de ne pas avoir peur de la vérité, sachant, quand il le faut, lui sacrifier ses opinions personnelles. Un simple examen de sa nature l'obligera bientôt à reconnaître qu'en effet la nature de l'homme appelle une religion surnaturelle, que la vraie religion surnaturelle, c'est le christianisme, et que le vrai christianisme,

c'est le catholicisme. La pluralité des religions n'exclut pas la vérité d'une seule et vraie religion, vérité sans laquelle la conscience individuelle aussi bien que la logique ne sauraient être satisfaites. La fausse monnaie est la preuve qu'il y en a une véritable.

Le chrétien cherche la foi sans avoir à la faire, et quand il a constaté, historiquement, le fait de la révélation, il trouve là toutes les vérités en celle-là.

Or, comme la Révélation chrétienne est contenue dans l'Ancien et le Nouveau Testament, il s'assurera si ces livres sont bien authentiques, et s'il doit les accepter comme étant l'expression de la volonté de Dieu, qu'aucune vérité scientifique bien établie n'est en contradiction avec une certitude biblique. Bien que la Bible n'ait nullement besoin du concours de la science pour prouver son origine divine et inspirée, il est toujours satisfaisant de savoir qu'il y a accord parfait entre les découvertes scientifiques et le texte sacré. Il devra également se rendre compte de la valeur de certaines théories soi-disant scientifiques sur l'origine humaine et de ce qu'il doit en penser. Il obtiendra facilement la preuve que la doctrine qui prétend nous enlever notre

titre d'enfants de Dieu contre une origine simienne, est aujourd'hui une doctrine ruinée par le bon sens comme elle l'est par les faits.

Notre chercheur aura encore à examiner les motifs de crédibilité sur lesquels s'appuie la religion qui lui est proposée ; si cette religion a, dans son organisation, dans son histoire, dans ses effets, une vertu supérieure au pouvoir de l'homme ; si elle repose sur des faits surnaturels, miracles, prophéties ; si ces faits sont prouvés et quelle est leur valeur. En un mot, il lui faut avoir une vue claire de la raison de sa foi, savoir pourquoi il croit. Cette enquête l'amènera au seuil même de l'Eglise.

C'est ce que j'ai essayé d'établir dans les sept premiers chapitres de la présente étude. Cette méthode peut servir non seulement au simple déiste qui veut arriver à la possession complète de la vérité, mais encore au catholique convaincu qui veut se rendre compte de ses croyances, ou à celui dont la foi est à l'état de sommeil. Les trois derniers chapitres de ce travail, bien qu'ils rentrent dans l'esprit du sujet traité, n'ont qu'un rapport indirect avec la proposition principale.

Comme motif d'encouragement à entreprendre le présent ouvrage, je me suis inspiré

des paroles de l'illustre et savant cardinal Wiseman, qui a tant contribué à enrichir l'apologétique chrétienne :

" Je ne vois pas pourquoi, dit-il, toute personne douée seulement de talents ordinaires, ne pourrait espérer, à l'aide d un travail persévérant, augmenter quelque peu les témoignages généraux qui militent en faveur de la vérité. Dans cette science comme dans toute autre, il y a des degrés modestes : ce sont des chemins tranquilles et retirés qui ne conduisent pas au-delà des bornes de l'intérieur domestique, chemins que peut parcourir l'esprit timide à l'abri de l'attention publique, et où il peut cueillir d'agréables et humbles plantes dont les parfums seront aussi doux sur l'autel de Dieu que le riche encens composé avec tant d'art par Bazaléel et Oholiab."

Démontrer comment on arrive à trouver la vérité, ajouter quelques témoignages qui militent en sa faveur, voilà quelle a été ici toute mon ambition. Ai-je réussi à rendre là-dessus la lumière vraiment visible, à la faire briller à tous les yeux ? Ce sera au lecteur à décider.

La Lumière visible

CHAPITRE PREMIER

La Bible,—source et fondement de notre foi ; ce qu'elle enseigne ; les difficultés qu'elle présente ; les attaques qu'elle a soutenues ; son authenticité.

La Bible est la base et le fondement de notre foi. Elle contient tout ce qu'il nous importe de savoir touchant notre origine, le but de notre création et notre immortelle destinée. Elle enseigne que l'univers est l'œuvre de Dieu, qui a produit le monde pour une fin déterminée.

"Tout le monde le connaît, ce Livre : la mère endort son enfant au son des cantiques qu'elle lui a empruntés ; et l'enfant, dès qu'il commence à avoir une intelligence et une parole, en apprend, doucement ravi, les divines histoires. Le savant y étudie les plus intimes merveilles de la nature ; le législateur, le code le plus parfait des lois ; l'historien, les "Gestes" les plus antiques de la race humaine, comme aussi les rayons prophétiques qui éclairent l'obscurité des temps futurs ; le philosophe, les principes les plus nets de la véri-

table sagesse, la sagesse qui explique et met au grand jour le passé de l'homme, son présent, son avenir, le temps et l'éternité. C'est à ce livre sans pareil que l'affligé va demander une consolation et une espérance, l'homme joyeux un cantique d'allégresse, l'homme religieux une formule d'adoration et de prière, le poète lui-même un chant, une inspiration, la plus sublime des poésies." (Castegens.)

Nul livre ne décrit mieux les merveilles du monde visible, ne dépeint avec des accents plus profonds tous les nobles sentiments de l'âme humaine, la piété, le courage, l'abnégation, la patience, la confiance en la miséricorde de Dieu, l'amour fraternel, filial, conjugal, le respect des lois et l'amour de la patrie. "Le style de la Bible, avec un charme plus grand qu'il ne se peut dire, tantôt rappelle la narration de l'épopée, comme dans l'aventure de Joseph ; tantôt fait entendre de lyriques accords, comme après le passage de la mer Rouge ; ici soupire les élégies du saint Arabe, là chante avec Ruth d'attendrissantes bucoliques. Le style de ce livre est lui-même un continuel miracle, qui porte témoignage de la vérité des miracles dont il perpétue le souvenir." (Chateaubriand.)

La doctrine qu'il contient est des plus pures et des plus élevées ; il nous offre, pour notre sanctification, des règ es de conduite les plus sages et les plus parfaites, des exemples de vertus admirables. A elle seule l'histoire de Ruth est un modèle de toutes les vertus.

Jamais livre, chez aucun peuple du monde, n'a réuni autant de caractères intrinsèques de divinité et d'authenticité ; jamais ouvrage littéraire n'a été aussi vénéré et conservé avec autant de soin. C'est que ce livre, en effet, est l'œuvre de Dieu même et non celle de l'homme.

" Un des caractères les plus extraordinaires de l'Ecriture Sainte, c'est son unité. En effet, la Bible n'est pas un unique ouvrage, écrit par un seul auteur, sur un plan conçu et exécuté par lui ; mais une collection de soixante-douze livres différents, composés par plus de quarante écrivains, sans aucune idée préconçue, au hasard, pour ainsi dire, pendant une période qui a duré seize siècles au moins, depuis Moïse jusqu'à la mort de Saint Jean. Néanmoins tout cela se lie, se tient, forme un corps d'une unité profonde et intime que personne n'a contestée, et qu'il est impossible de ne pas sentir. Où donc est le lien commun qui réunit ces ouvrages ? Dans l'unité du principe, d'abord, qui est l'inspiration du Saint-Esprit ; puis dans l'unité de l'objet, Jésus-Christ et son règne sur chaque âme et sur le monde [1]."

" L'existence seule de l'Ecriture, dit Mgr Freppel dans son *Cours d'éloquence sacrée*, n'est-elle pas une démonstration de sa divine origine ? Est-ce une œuvre humaine, je vous le demande, que ce livre qui commence par la Genèse du monde pour finir avec l'Apocalypse de l'éternité ; qui

---

1. P. Girodon, *Exposé de la Doctrine catholique.*

renferme toutes nos destinées entre un récit et une vision ; ce livre dont le premier mot est la parole de Dieu qui évoque l'univers du néant, et dont le dernier mot est la parole de Dieu qui rappellera l'humanité dans son sein ; ce livre qui naît un jour au milieu d'une solitude de l'Egypte pour s'achever, à deux mille ans de là, dans une île de la Grèce ; ce livre où vingt auteurs différents se passent la plume de main en main, écrivent sous l'empire d'une seule idée et se rencontrent dans l'unité d'un plan identique ; où vous retrouvez partout, malgré la différence des âges, la même empreinte, le même souffle ; où Moïse ne parle pas autrement que David, où Job tient le même langage que l'Apôtre de Corinthe et d'Ephèse ; ce livre qui a vingt styles et qui n'a qu'un caractère, auquel tant d'hommes ont mis la main et qui ne peut se signer d'aucun nom ; ce livre qui se fait à mesure que le plan de Dieu se déroule, qui se ferme au moment où l'humanité entre en possession de la vérité ; ce livre du milieu duquel la grande figure de Jésus-Christ se détache entre les prophéties, d'un côté, l'accomplissement des choses, de l'autre ; ce livre enfin qui, après avoir opéré dans le monde la plus étonnante des révolutions, est arrivé jusqu'à nous, laissant échapper de ses flancs cette magnifique civilisation chrétienne dont il a été, dont il restera le code immortel."

Aussi, l'Eglise, fidèle à suivre l'exemple des Pères dans la foi, déclare le concile de Trente,

embrasse et vénère, avec le même sentiment de piété et le même respect, tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, puisque le même Dieu est l'auteur de l'un et de l'autre.

Le Bible contient deux parties : l'Ancien Testament, antérieur à Jésus-Christ, composé de quarante-cinq livres, et le Nouveau Testament ou l'Evangile, de vingt-sept, écrits après Jésus-Christ. Le mot "testament" appliqué aux Livres saints, signifie l'expression des volontés de Dieu. On donne encore à l'ensemble de ces livres le nom de l'Ecriture Sainte ou simplement l'Ecriture. On les divise d'ordinaire en livres historiques, en livres prophétiques et livres moraux ou sapientiaux. Les livres de l'Ancien Testament ont été écrits en langue hébraïque, ceux du Nouveau Testament, l'Evangile de saint Matthieu excepté, en grec. "C'est Jésus-Christ, dit Pascal, que les deux Testaments regardent : l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre."

L'Ancien Testament raconte les origines de l'humanité, les traditions primitives des peuples, en particulier l'histoire du peuple hébreu. On y lit les enseignements et la loi que Dieu donna à son peuple ; les diverses périodes de son histoire ; ses guerres, ses infidélités, qu'elle rapporte simplement sans les approuver, les châtiments même que lui attirèrent ses prévarications. On y lit encore l'histoire, les leçons, les prédications des hommes

inspirés de Dieu, les patriarches et certains rois, comme David et Salomon. L'Ancien Testament sert de préparation au Christianisme spécialement par les prophéties qu'il contient, et peut être défini en toute vérité une *histoire sainte*, l'histoire de la rédemption. Aussi, se borne-t-elle presque exclusivement à la famille dépositaire des promesses divines, les autres races n'étant pas même toutes mentionnées.

La Bible renferme le dépôt des vérités révélées promulguées à trois époques différentes : Révélation primitive, Révélation mosaïque et Révélation chrétienne. "Dieu, en effet, dit le grand Apôtre, nous a parlé dans les temps anciens par ses prophètes, et, plus récemment, par son Fils unique, Jésus-Christ."

Ces vérités, Dieu les devait, il est vrai, à sa créature ; elles constituent le flambeau qui sert à guider l'homme à travers les ténèbres de son existence terrestre. Objet de la vénération des fidèles, reconnue divine par les plus grands esprits, la Bible, dans tout le cours des âges, a répandu partout la lumière et la vie. Il semble qu'un tel bienfait aurait dû réunir les hommes de tous les siècles dans un sentiment unanime de soumission, d'amour et de reconnaissance envers leur Créateur et de respect pour le livre qui nous fait connaître sa volonté. Nul livre cependant n'a été l'objet de plus d'attaques et de critiques, depuis les païens et les gnostiques des premiers temps jusqu'aux rationalistes, incroyants et sophistes de

nos jours. Mais c'est surtout au 18e siècle, alors que l'impiété s'étant emparé du monde savant et l'ayant fait délirer de la manière la plus extravagante, que les Livres saints furent en butte aux plus rudes attaques dans la guerre impie que la philosophie déclara à la religion. Voltaire surtout se fit remarquer dans ses tristes combats, mais les torrents de fiel qu'il a distillés sur les pages sacrées n'ont servi qu'à prouver son insigne mauvaise foi et une incroyable méchanceté. Si la Bible a eu des ennemis acharnés, elle a eu aussi dans toutes les branches des connaissances humaines des savants et des érudits qui l'ont vaillamment défendue. Il suffit de voir les admissions que les adversaires ont dû faire pour se persuader que la Bible est sortie victorieuse de ces épreuves. En vérité, il n'existe pas aujourd'hui une seule objection contre les Livres saints qui n'ait pas été victorieusement réfutée.

Si le Seigneur devait être un signe de contradiction, suivant la prophétie du saint vieillard Siméon, il n'est pas étonnant que le livre qui annonce sa venue, qui raconte ses miracles et qui atteste sa divinité, devait être contredit et attaqué.

Pour les rationalistes, qui professent ne croire qu'aux faits qu'ils peuvent vérifier, qui ne reconnaissent que le contrôle absolu de la raison indépendamment de toute autorité, il ne peut être question de révélation divine, ni du caractère miraculeux des Ecritures. "La première obligation que nous fait le principe rationaliste, qui est

le fondement de toute critique, est, dit M. Vernes, d'écarter le surnaturel [1]." Les récits de la Genèse, en particulier ceux qui ont trait aux temps primitifs, en conséquence, sont regardés comme de pures légendes sans valeur historique. Tout principe surnaturel est donc, aux yeux des rationalistes, de prime abord et sans examen, déclaré inadmissible. "*La nouvelle science* exclut absolument toute hypothèse et agent surnaturel connus sous les noms de Dieu et de Providence. Elle nous révèle comme suprême existence, l'humanité [2]." Ainsi, plutôt que d'admettre que Dieu ait créé le monde, ils trouvent tout naturel et explicable que le monde se soit créé tout seul ; qu'une force aveugle, au lieu d'une force intelligente, ait présidé à l'origine des choses ; que les atômes, tourbillonnant dans l'espace, se soient, comme cela, accrochés et aient réussi à produire l'ordre si admirable de l'univers. Quant aux miracles, ils les rejettent, simplement, parce qu'ils sont des miracles. Ils y croiraient peut-être s'il se trouvait, au moment où un miracle se produirait, une commission de savants pour le constater, comme s'il n'eût pas été possible à l'humanité de se rendre un compte certain des miracles avant la fondation de l'Institut, suivant l'expression d'un contemporain ; comme si le commun des mortels ne pouvait facilement faire la distinction entre un

1. *Revue de l'hist. des religions*, t. 1, Introd.
2. Comte, dans Littré, *Conservation*, pages 26 et 31.

Lazare mort depuis plusieurs jours et exhalant l'infection et un simple léthargique ramené à la vie par le contact de l'air dans son tombeau ; entre une multiplication de pains opérée par un thaumaturge devant une grande foule et une simple distribution de provisions faite en plein champ.

Sur tout le reste on consentirait à discuter, on parviendrait même à s'entendre, pourvu toujours qu'il ne s'agisse ni de miracle ni de vie surnaturelle. Ainsi, la religion, qui s'étaye sur les certitudes les plus inconstestables de l'histoire, qui s'appuie sur des raisonnements métaphysiques, est mise hors de science, de même que tout l'ordre surnaturel. Cette façon de trancher de si graves questions peut vous paraître singulière ; mais nos rationalistes n'en admettent pas d'autre. Si la Bible n'avait été qu'une œuvre humaine, il y a longtemps qu'elle serait tombée dans le discrédit où ont sombré tant de systèmes philosophiques ou religieux qui avaient pourtant pour auteurs des hommes qui passaient pour de grands maîtres parmi leurs contemporains. "L'herbe sèche, la fleur tombe, quand souffle le vent de Jéhovah ; les peuples aussi passent comme l'herbe, mais la parole de notre Dieu subsiste à jamais [1]." (Is., XL, 7-8).

---

1. Le mot rationalisme est susceptible de deux définitions. Il y a un rationalisme qui applique la raison à la recherche de matières qui sont de son domaine, celui des certitudes naturelles, des vérités d'ordre moral et métaphysique. Le rationalisme ainsi entendu n'est pas contraire à la doctrine catholique, qui n'a jamais méconnu la grandeur et la beauté de la raison. Le rationalisme

Mais si la Bible est vraiment la parole de Dieu, elle doit être exempte de toute erreur, Dieu ne pouvant se tromper ni ne voulant nous tromper. En vérité, il en est ainsi, et, malgré certaines apparences, il n'existe aucune contradiction entre les faits racontés dans les Livres saints et ceux qui découlent de nos connaissances historiques, physiques et naturelles. D'où proviennent donc toutes les objections que l'on soulève contre l'inspiration des Saintes Ecritures ou contre les faits qu'elles contiennent mis en face de ceux que nous décrit la Science ? Comment, se demande un auteur, le même livre peut-il être divin pour les uns et purement humain pour les autres ? Comment ce qui est la vérité pour Leibniz et Bossuet est-il l'erreur pour Strauss et Wellhausen ? Le soleil éclaire tous les yeux ; il semble que la Bible devrait éclairer tous les esprits.

Cet étrange phénomène est dû à plus d'une cause, les unes dépendant de l'esprit, les autres du cœur. La terre n'est pas toute peuplée de cœurs purs et d'esprits bien faits. Il y a des esprits moralement aveugles ou qui voient mal. Il est des hommes qui, bien que doués du sens de la vue, ne peuvent distinguer certaines couleurs; de même, certains esprits semblent être privés

---

dont il est ici question est celui qui supprime tout le surnaturel, tout le fait de la révélation par laquelle Dieu a bien voulu nous faire connaître des vérités qui regardent notre salut et qui sont au-dessus des atteintes de la raison (Trinité, Incarnation, Rédemption, Grâce, Sacrements.) Ce rationalisme est synonyme d'incrédulité religieuse.

du sens surnaturel. Celui-ci, sachant que ses sens l'ont trompé dans plus d'une circonstance, ne se fie plus qu'à sa raison ; celui-là, n'attachant à la raison qu'une importance relative, n'en croit que ses sens. Il est des esprits amoureux du paradoxe qui se plaisent à traiter le pour et le contre de toutes choses sans rien affirmer, regardant cette indécision comme une supériorité intellectuelle. Parce que la Bible présente des obscurités, quelques difficultés d'interprétation, des divergences, des altérations même, inévitables avec le temps, les incroyants ne veulent y voir qu'une œuvre humaine. Enfin, il ne manque pas de gens qui ne consentent à se rendre à aucune bonne raison, surtout qui ne veulent pas croire parce que cela les obligerait à pratiquer.

D'abord, les contradictions que certains savants croient parfois remarquer entre la Science et la Bible ne sont et ne peuvent être que des contradictions apparentes, provenant du fait ou que nous lisons mal le livre de la Bible ou celui de la Science, et, malheureusement, ces deux cas se sont présentés trop souvent. Si, par exemple, nous possédions le texte du Pentateuque écrit par Moïse lui-même et le seul qui soit directement inspiré, il n'y aurait pas de cause d'erreurs, sauf celles que pourrait commettre le lecteur dans ses tentatives d'interprétation individuelle ; l'original étant perdu depuis longtemps, nous n'en avons plus que des traductions, faites sans doute avec le plus grand soin, mais non exemptes de fautes d'écri-

ture. Ces livres, tels qu'ils existaient primitivement dans les synagogues, n'avaient ni points, ni accents, pas même de voyelles ; on ne distinguait ni chapitres ni versets, les mots étant séparés les uns des autres d'une manière à peine visible. Si on ajoute à ces difficultés la pauvreté de la langue, on comprend que la lecture des Ecritures devenait très difficile et qu'on ne parvenait à les déchiffrer qu'après un long apprentissage. Toute reproduction ou traduction antérieure à l'invention de l'imprimerie était l'œuvre de copistes. Or ceux-ci, soit par distraction, soit par défaut de pouvoir saisir le sens exact du texte, ont commis des erreurs sur plus d'un point de détail, que l'état peu avancé de la chronologie, de l'astronomie, de la physique ou autres sciences naturelles d'alors ne pouvaient aider à contrôler et à préciser.

Ces erreurs de copistes peuvent être des altérations de dates, des difficultés telles, par exemple, que celle du texte hébreu actuel, qui attribue à Lamech, père de Noé, sept cent soixante-dix-sept ans, tandis que le texte samaritain lui donne six cent cinquante-trois ans, et la version grecque des Septante sept cent cinquante-trois. Elles peuvent encore être des erreurs de noms propres défigurés, de noms de lieux estropiés par des copistes non hébreux qui ne les connaissaient pas, de mots omis, de passages intervertis ou quelque peu dénaturés quelques points d'histoire peu ou mal connus. Mais ces erreurs, étant sans portée dogmatique, n'atteignent jamais dans son essence le dépôt

sacré de la révélation, ce que Dieu, d'ailleurs, n'aurait pas permis. Les versions des Septante et de la Vulgate, toute parfaites qu'elles puissent être, diffèrent dans certains passages, bien que sans conséquence en matière de doctrine. On en est encore à préciser la date de la naissance de Notre-Seigneur.

D'ailleurs, la Bible étant un livre divin, elle n'enseigne que la religion. Le but qu'elle se propose n'est pas d'exposer aux hommes des théories scientifiques, de satisfaire notre vaine curiosité en étendant nos connaissances dans l'ordre de la nature, mais de nous faire connaître notre origine et dernière fin, d'éclairer notre foi, de nous apprendre à bien vivre, de purifier et nourrir notre âme par l'amour des vrais biens, en un mot de nous montrer comment on va au ciel et non comment va le ciel, selon une expression de saint Augustin.

L'Ancien Testament n'est pas non plus une histoire complète de l'humanité primitive, ni de la naissance et du progrès de la civilisation matérielle ; il n'est et ne peut être que l'histoire de la Rédemption, et il ne touche aux questions qui sont du ressort des sciences naturelles que si ces dernières ont un rapport avec le dogme. Que la terre tourne autour du soleil ou le soleil autour de la terre, voilà une question d'ordre scientifique parfaitement indifférente à la religion. Que les astres soient habitables et habités, Moïse ne s'en occupe pas et n'a point à s'en occuper ; il n'écrit que

l'histoire de la terre. Que l'on considère les jours de la création comme des jours de vingt-quatre heures ou des époques d'une durée plus ou moins longue, que l'on assigne à l'humanité une antiquité de six, dix, vingt mille ans ou plus, cela n'a absolument aucune importance pour le dogme, et il n'y a pas eu de révélation pour ces choses-là dans la Bible, laquelle, répétons-le, n'enseigne pas d'autre science que celle du salut, c'est-à-dire l'amour de Dieu et du prochain. Mais s'il s'agit de savoir si tous les hommes descendent d'un couple unique, comme l'enseigne la Bible, ou s'ils procèdent de plusieurs centres de création, comme le prétendent certains savants, voilà une question qui intéresse la foi aussi bien que la science.

La Bible tantôt se sert du langage poétique, tantôt du langage populaire ; il faut lire en langue poétique ce qui est écrit en langue poétique, et en langue populaire ce qui est écrit en langue populaire. Elle dit, comme le peuple et les astronomes : le soleil se couche, le soleil se lève, et nous entendons tous parfaitement ce que signifie cette expression. De plus, lorsqu'elle parle de questions scientifiques, elle en parle suivant que les choses apparaissent aux yeux et non telles que la science les définit, et cela dans un langage pouvant être parfaitement compris de tous. Elle parlera, comme les poètes, de la voûte azurée, qui paraît surplomber la terre, et si nous croyons découvrir parfois des contradictions plus spécieuses que

réelles entre la Bible et la science, c'est que nous lisons mal le livre de la science. Mais celle-ci est toujours réformable, toujours en progrès, et en se développant projette une lumière devant laquelle se dissipent toutes les difficultés soulevées contre la Bible. Au temps de Moïse, le langage n'avait pas encore acquis la forme précise et rigoureusement déterminée des langues modernes. On ne parlait alors le plus souvent qu'en figures, et c'est ainsi que l'on se représentait au moyen des choses sensibles les idées des choses qui ne tombent pas sous les sens. Lorsque la Bible dit que Dieu se *reposa le septième jour*, qu'il se *promenait dans le jardin, à l'air, l'après-midi*, que le Seigneur *disparut dans la fumée du sacrifice* offert par Manué, etc., il est clair que ces expressions sont figurées, qu'elles ne doivent pas être prises à la lettre, parce qu'évidemment le sens n'en peut être littéral, ces traits s'appliquant plutôt au phénomène extérieur par lequel Dieu révèle son intervention.

Le Pentateuque a été écrit depuis bien des siècles, dans des temps et des lieux qui ne nous sont qu'imparfaitement connus, et s'il devient difficile de pénétrer l'âme de nos aïeux du Moyen âge, dont la langue, les institutions, les coutumes nous sont déjà familières, comment pouvons-nous espérer nous représenter dans leur milieu ces sociétés antiques, nous former une idée exacte de leurs mœurs, de leurs usages, de leur genre de vie, si différents des nôtres ?

Les mœurs, les langues nouvelles ont aujourd'hui changé la physionomie des mots et des choses. Certaines expressions qui peuvent nous paraître étranges, effaroucher notre pruderie, ne l'étaient aucunement pour les lecteurs de l'époque où les récits qui les contiennent ont été rédigés. Que de points qui nous paraissent obscurs, inintelligibles, et que nous sommes portés à classer comme incroyables, étaient naturels et de la dernière évidence pour les contemporains de Moïse. Si tel contemporain revenait au milieu de nous, il aurait vite fait de répondre à nos objections, de lever nos doutes, bien mieux que certains commentateurs dont les explications, en dénaturant le sens du texte, n'ont fait qu'ajouter aux difficultés. La Bible ne peut être tenue responsable de ces interprétations fautives, pas plus que des fautes de copistes.

" Ainsi, ignorance des faits et du milieu, imperfection inévitable des traductions, perte du texte original de plusieurs des Livres Saints, caractères propres de la langue hébraïque, impuissance inhérente au langage humain en général pour rendre toutes les nuances de la pensée et pour reproduire la physionomie complète des faits, erreurs des copistes, fruit de leurs fausses lectures, de leur négligence ou de leurs distract ons, enfin erreurs des interprètes et des commentateurs, voilà tout autant de causes qui produisent des difficultés apparentes ou réelles dans l'étude de la Sainte Ecriture, et donnent naissance à de

nombreuses objections de la part de ses ennemis[1]."

Je traiterai dans un chapitre spécial des conflits que l'on dit exister entre la Science et la Foi ; il me suffit, pour l'édification du lecteur, de les indiquer ici sommairement.

La lutte qu'on a menée contre la Bible dans le cours des siècles n'a pas toujours eu le même caractère. Celse, Porphyre et autres païens des premiers temps incapables d'en saisir l'esprit et la portée, la regardaient comme une œuvre humaine ; les chrétiens l'acceptaient comme un livre divin, contenant la parole de Dieu, et ils n'en contestaient ni la véracité ni l'authenticité. " Là, disaient-ils, nous apprenons à connaître le Christ, là nous apprenons à connaître l'Eglise ", ce qu'ils avaient de plus cher au monde (S. Augustin). Au besoin, ils n'hésitaient pas à verser leur sang en témoignage de leur foi et de leur fidélité à l'Evangile. Une mosaïque de l'église de Ste-Croix, à Ravenne, représente le martyr saint Laurent allant au supplice portant une croix sur l'épaule et tenant le livre saint à la main, pour bien faire comprendre la raison de sa mort. Nombre de martyrs moururent portant l'Evangile sur leur poitrine. Partout, dans les catacombes et autres lieux de réunion, es chrétiens veulent voir la Bible ou, à défaut, des

1. F. Vigouroux, *Les Livres Saints*, Introd.

représentations de sujets bibliques. Lors de la tenue du premier concile œcuménique, à Nicée, après la victoire du christianisme sur le paganisme, la place d'honneur fut réservée aux Saints Evangiles, qu'ils élevèrent sur un trône couvert de riches tapis. C'est comme si le Christ lui-même eût été présent au milieu d'eux par sa parole écrite. Cet exemple de Nicée se perpétua dans les conciles qui suivirent. Il fut même décrété, au 4e concile œcuménique de Constantinople, que l'on rendrait à l'Evangile le même culte qu'à l'image de Notre-Seigneur. Enfin, pendant tout le Moyen âge, la Bible fut populaire et l'objet du plus profond respect de la part de l'immense majorité des chrétiens. De formidables hérésies cependant, comme l'arianisme et le pélagianisme, celle des Albigeois ou Cathares, du 11e au 13e siècle, attristèrent l'Eglise dans son règne de paix et de progrès ; mais les controverses, les disputes sur des points importants de la foi, portaient plutôt sur le sens qu'il fallait attacher aux mots, aux expressions du texte sacré. On ne mettait pas en doute l'inspiration ni de l'Ancien, ni du Nouveau Testament. Vers l'époque de la Renaissance, les idées à cet égard, sous la double influence des doctrines averroïstes et de l'antiquité païenne, commencèrent à se modifier pour en arriver à la négation du surnaturel, négation qui marqua la fin du 18e siècle pour se perpétuer dans le 19e. Le principe de l'examen individuel touchant l'interprétation de l'Ecriture, proclamé

dès la naissance de la Réforme et qui a été à la base de toutes les communions protestantes, l'influence de la philosophie panthéiste de Spinoza, celle du socinianisme, la vague d'incrédulité connue sous le nom de déisme [1] qui se répandit sur l'Angleterre vers le milieu du 17e siècle, ont également été les facteurs principaux dans cette évolution des esprits vers le rationalisme, qui est aujourd'hui le grand ennemi de la Bible.

Pour le rationaliste, qui place la raison au-dessus de l'autorité, la Bible n'est qu'une œuvre purement humaine. Il ne lui reconnaît pas son caractère divin ; il ne croit pas à la révélation ; il nie la possibilité des miracles, parfois même l'existence de Dieu. "Pour lui, le surnaturel n'est qu'une illusion ; l'efficacité de la prière, un rêve ; la grâce, une chimère ; le ciel et l'enfer, des fantômes ; rien n'existe que ce qui tombe sous nos sens ou du moins ne dépasse pas la portée de notre intelli-

---

1. Religion naturelle, indépendante de toute révélation. Les principaux adeptes du déisme anglais furent Cherbury, Toland, Shaftesbury, Collins, Woolston, Tindal, Chubb et Bolingbroke, qui communiqua son esprit d'impiété à Voltaire. Tous ces hommes, sous une forme ou sous une autre, attaquèrent les Livres Saints, et furent des apôtres d'irréligion. Ce fut dans leurs écrits, et en particulier dans les *Lettres sur l'histoire* de Bolingbroke, que Voltaire puisa à pleines mains ses objections railleuses et bouffonnes contre la Bible et le Christianisme tout entier. C'est encore à cette école que se formèrent les rationalistes allemands. J.-W. Hecker publia en 1752 sa *Religion rationnelle*, édition germanisée des œuvres des incrédules de la Grande-Bretagne. Au total, cette littérature déiste fit plus de mal en France et en Allemagne qu'en Angleterre même, où son influence fut relativement faible et de courte durée.

gence. Il fait ainsi main basse sur toutes les grandes vérités chrétiennes et parce que ces vérités reposent sur l'Ecriture qui nous les enseigne, il attaque l'Ecriture avec acharnement, sans trève et sans merci, sachant bien que s'il réussissait à renverser cette colonne, tout l'édifice de Jésus-Christ croulerait avec elle, comme le temple des Philistins ruiné par la force de Samson [1]."

Voltaire, le plus violent ennemi de la Bible en France, ne fut pas un critique scientifique. Tous ses efforts tendirent à la caricaturer, à la déshonorer et à la couvrir d'infamie. "Il altère, dit l'auteur que nous venons de citer, il transforme tout pour lui donner un air difforme et ridicule..... Dérision, plaisanteries, sarcasmes, invectives, anecdotes bouffonnes, telles sont les armes de l'arsenal de Voltaire contre les Ecritures. Il altère les textes, il en dénature le sens, il y ajoute, il y retranche et, en se servant toujours des mêmes traits répétés cent fois, il parvient enfin à couvrir la Bible de ridicule aux yeux de ses ecteurs, ses complices et ses séides....." Telle est la guerre que Voltaire, durant sa longue vie, a portée contre les Ecritures, "guerre de quolibets, légère, superficielle,. à coups d'épingles, mais, à la longue, agaçante, douloureuse et finalement démoralisatrice."

---

1. F. Vigouroux, *Les Livres Saints*, Préface.

Et dans cette œuvre de démoralisation, il eut de puissants auxiliaires : Rousseau, d'Alembert Diderot, Helvetius, d'Holbach, d'Argens, La Mettrie, Condorcet. Se parant du titre de philosophes, ces sophistes inconscients, mais fanatiques d'impiétés et d'infamies, mènent une guerre ouverte contre Dieu et la Révélation, prêchant le matérialisme et l'immoralité, tant par leurs écrits que par leur conduite. L'incrédulité gagne toutes les classes et fait scandale. Horace Walpole, se trouvant en France en 1765, écrivait : " J'ai dîné aujourd'hui avec une douzaine de savants, et quoique tous les domestiques fussent là pour nous servir, la conversation a été beaucoup plus libre, même sur l'Ancien Testament, que je ne l'aurais souffert à ma propre table en Angleterre, n'y eût-il eu pour l'écouter qu'un valet de pied [1]."

"Singulier siècle, dit Sainte-Beuve dans une de ses *Causeries* sur le théosophe Saint-Martin, où l'incrédulité, l'athéisme, aux meilleurs jours, un déisme agressif, le naturalisme toujours, se promenaient en plein soleil, et où le sentiment religieux et divin, ainsi refoulé dans l'ombre, allait se prendre à des sortilèges ou à des fantômes [2]." On ne croyait plus à la religion révélée, que d'ailleurs on ignorait, mais on ajoutait foi à la secte des *illuminés* à laquelle appartenait Saint-Martin,

1. *Correspondance*, Londres, 1837, t. 11, 293, 294.
2. *Causeries du lundi*, vol. 9.

au charlatanisme d'un Cagliostro. Cet escroc arriva à Paris en 1785, et il eut "un succès prodigieux dans la haute société, qu'il subjugua par sa prétendue connaissance des sciences occultes."

Tout ceci s'explique par la constitution même de notre nature, dont le besoin de croire est tellement impérieux que ceux qui n'adhèrent pas à la vraie foi, deviennent crédules et superstitieux, et qui fait qu'au lieu de la réalité ils s'attachent à l'ombre du divin.

Les déistes anglais observaient au moins une certaine décence dans leurs écrits ; on n'attaquait ni la religion naturelle ni l'ordre établi. En France, le philosophisme dégénéra bientôt en pur matérialisme. Non seulement on ne voulait plus du surnaturel, mais on enlevait avec brutalité à la religion tous les freins propres à retenir les pires instincts de la nature.

Aussi, eut-on bientôt, conséquence logique, tous les excès de la Révolution et les crimes de la Terreur, le règne de la violence, de l'oppression, du bourreau. Lorsqu'un homme a perdu le sens religieux, ce qui lui reste comme traits distinctifs des animaux ne fait que le rendre plus méchant et plus nuisible.

Les rationalistes allemands furent plus convenables, plus sérieux. Ils transformèrent la doctrine en système scientifique, et devinrent, au 19e siècle, ce qu'on a appelé les rationalistes proprement dits ; mais, déisme en Angleterre, philosophisme en France, rationalisme en Alle-

magne, en réalité, c'est toujours au fond la même doctrine.

Les premiers germes du rationalisme allemand datent de la Réforme. On chercha de bonne heure à faire croire que les dogmes chrétiens sont susceptibles d'être démontrés par la raison ; puis on en vint à n'admettre comme vérités chrétiennes que celles que la raison pouvait comprendre, et ainsi, peu à peu, on finit par ne plus guère parler de mystères et de dogmes pour ne s'en tenir qu'à un simple enseignement moral.

Ce fut surtout sous le règne de Frédéric II que se développa l'irréligion en Allemagne. Ce prince, qui avait le Christianisme en aversion, favorisa l'incrédulité. Il se donnait lui-même le titre de philosophe, et appela à sa cour Voltaire, La Mettrie, d'Argens, qu'il nomma son chambellan. Helvetius et d'Alembert lui firent aussi une visite. Encouragés par ce prince, la philosophie impie fit de rapides progrès.

Un diplomate français décrit ainsi cette époque :

"M. Schultz, ministre à Gilsdolf, près de Berlin, chéri de ses paroissiens, a pendant dix ans prêché le matérialisme. Le haut clergé luthérien était ouvertement rationaliste. La prédication, dans les grandes villes, se réduisait à la morale, à l'humanité, au sentiment. Un conseiller supérieur du consistoire, Spalding, déclarait qu'il fallait supprimer de l'enseignement religieux les mystères et le surnaturel. Le fond de leurs

croyances se ramenait au déisme anglais, traduit et commenté par l'auteur du *Dictionnaire philosophique :* "C'est Voltaire en rabat et en robe de pasteur", écrivait Forster. Plusieurs suivaient le maître jusqu'au bout, égayant leurs sermons par des sarcasmes. Frédéric les laissait d re, pourvu qu'ils louassent e roi et enseignassent l'obéissance aux sujets. Tout était calcul de sa part ; il y joignait a forfanterie du libertinage et le cynisme de l'impiété..... Le scepticisme du roi gagna les sujets, qui le traduisirent en actes. C'était le ton du bel air, tout le monde le prit à Berlin et se conduisit en conséquence. Le levain de licence et de sensualité, qui gâte toute la littérature du siècle, fermenta sans obstacle dans ces âmes encore grossières..... (La dépravation) s'étala en un lourd dévergondage. Les employés, les gentilshommes, les femmes se nourrissaient de d'Holbach et de La Mettrie, prenant au sérieux leurs doctrines et les appliquant à la lettre..... Tel nous apparaît Berlin au temps de Frédéric [1]."

Christian Wolf, philosophe et mathématicien né à Breslau en 1679, avait été un des premiers à traiter la religion au point de vue rationaliste. Voulant la rendre évidente pour tous, il essaya de la démontrer sous forme mathématique. Il la simplifie, en élimine le surnaturel, n'accepte en fait de miracle et de révélation que ce que la raison peut comprendre, celle-ci devant suffire à tout sans

1. Custine le fils, 1er avril 1792.

la foi. La diffusion de ses doctrines affaiblit la constitution morale et religieuse de l'Allemagne, déjà ébranlée par la Réforme.

Mais vint Lessing, esprit supérieur, qui exerça une influence énorme sur la littérature de son pays. Lessing avait beaucoup de goût, un style entraînant, une forme admirable. Il se fit lire des masses et contribua à répandre l'indifférence religieuse. Il traite l'Ecriture comme des documents historiques et purement humains. Son autorité était telle que ses affirmations furent regardées comme des axiomes par les rationalistes qui vinrent après lui. De son vivant, enfin, ses nombreux admirateurs le proclamèrent le père du protestantisme libéral. "Luther, disait-il, nous a délivrés du joug de la tradition, qui nous délivrera du joug plus insupportable encore de la lettre ? "

"On pourrait dire dans un certain sens que Lessing a achevé ce que Luther avait commencé : il a conduit le protestantisme al emand jusqu'à son terme et a déterminé la crise dont nous sommes témoins aujourd'hui.....Comme système régulier, comme parti arrêté, le protestantisme ne pouvait continuer d'exister plus longtemps dans la science ni dans la religion avec la liberté de penser il imitée qui se manifesta bientôt.....Depuis la crise amenée dans la foi par Lessing, un christianisme interne et indéfini, une religion de sentiment purement individuelle, a remplacé chez les protestants religieux l'ancien système devenu insoutenable..... On ne saurait nier que les ouvrages de Lessing

n'aient produit dans l'Allemagne un effet désorganisateur [1]."

La conséquence nécessaire et néfaste du Libre examen posé par Luther comme le principe théorique doctrinal du protestantisme, avait été prévue du temps même du célèbre réformateur par quelques-uns de ses disciples. Ainsi, Charles de Bodman écrivait, avec Emser et Cochlaeus : "Jusqu'où ira la doctrine luthérienne quant à l'interprétation et à l'autorité des Saintes Ecritures ? Luther rejette tel ou tel livre, il le tient pour non apostolique, non authentique, et cela parce que son esprit ne le goûte pas. Mais d'autres viendront après lui qui, dirigés par les mêmes principes, rejetteront à leur tour ce ivre-ci, celui-là ; et, à la fin la Bible en son ensemble deviendra un vaste champ de doute et sera discutée comme tout autre ouvrage profane."

Luther rejetait, entre autres, l'épitre de saint Jacques, qui ruinait complètement sa doctrine de la justification par la foi sans les œuvres, et l'épitre de saint Paul aux Hébreux. Quant aux quatre évangiles, ils n'ont à ses yeux qu'une autorité relative.

La prédiction ci-dessus, comme on pouvait s'y attendre, n'a pas manqué de se réaliser. La Bible, par la force même du principe du Libre examen, devient un livre sans autorité, "un livre comme un autre", et le Christ, perdant également

---

1. F. Schlegel, *Hist. de la litt.*, trad. Duckett, t. 11, p. 360-362.

son caractère divin, ne devient plus *qu'un homme*, un grand moraliste, si l'on veut, mais rien de plus.

Eichhorn, professeur de langues orientales, Reimarus, Paulus, Bauer, Strauss, de Wette et autres savants allemands, s'efforcent, chacun à sa manière, d'expliquer le sens des Ecritures comme avaient fait, de leur temps, les déistes anglais. Eichhorn base son système d'interprétation d'après le génie oriental, où tout est exprimé dans une langue métaphorique et hyperbolique. Pour Paulus, tout se réduit à des faits naturels. Il donne aux mots le sens qu'il lui plaît, ajoute des détails que le texte ne peut justifier. Les miracles ne sont que des légendes populaires devenues merveilleuses en passant de bouche en bouche. Strauss assimile les miracles à des fables. Pour lui, l'histoire évangélique n'est qu'un mythe, c'est-à-dire un souvenir plus ou moins obscur, moitié vrai, moitié faux, tenant le milieu entre la fable et l'histoire, provenant de l'idée préconçue que le peuple juif avait du Messie. De fait, le mythisme devient en grande faveur parmi les théologiens rationalistes allemands dans l'explication de l'Ancien et même du Nouveau Testament, dont on rejette le caractère historique et surnaturel. D'après ce système, le buisson ardent, par exemple, devient un taillis enflammé, la promulgation du Décalogue au Sinaï un violent orage, le passage de la Mer Rouge une des conséquences de la basse et de la haute marée ; le mutisme de Zacharie, une attaque de paralysie. L'existence même de Jésus devient

problématique comme celle d'Hercule et de Linus.

S'il est, par exemple, un fait historiquement prouvé, c'est bien celui de la résurrection du Sauveur. Annoncée d'avance par le Christ lui-même, elle sert de base à la prédication des Apôtres et devient l'assise du Christianisme tout entier. "'Si le Christ n'est point ressuscité, vaine est votre foi", écrit S. Paul aux Corinthiens. Eh bien ! voici comment les critiques allemands expliquent ce fait si extraordinairement miraculeux, dont les nombreux témoins ont presque tous versé leur sang en témoignage de sa réalité. D'après l'opinion des déistes comme Reimarus, son cadavre a été dérobé par les disciples ; d'après l'exégèse des rationalistes, Jésus n'était mort qu'en apparence, et il est revenu naturellement à la vie ; selon nous (c'est Strauss qui parle) c'est l'imagination des disciples qui, sollicitée par leur cœur ému, leur a présenté comme revenu à la vie le Maître qu'ils ne pouvaient se résoudre à croire mort [1]. Ils voient Jésus ressuscité, le palpent, mangent avec lui, écoutent ses enseignements, touchent ses plaies, mais tout cela est l'effet d'une hallucination qui les saisit tous à la fois. Le grand fait de la résurrection devient un phénomène purement psychologique, un mythe.

" Evidemment, il faut tourmenter les faits et la raison pour préférer les garanties de cette interprétation à celles de l'histoire évangélique.

---

1. D. Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 74-75.

Au reste, un système qui repousse *a priori* la possibilité du surnaturel, et qui, pour le mieux anéantir, nie la valeur de la relation des sens, du témoignage humain et de la certitude historique appliquée à cet ordre de phénomènes, ce système est suborneur par rapport à l'esprit, corrupteur par rapport à la vérité et un misérable instrument de pyrrhonisme [1]."

Ainsi tous ces exégètes, qui se donnent pour les oracles de la science, victimes des fantaisies de leur imagination, sacrifiant l'autorité de l'histoire à celle tout arbitraire de leurs études objectives, renchérissent dans leurs critiques les uns sur les autres, se refutent, se combattent et se détruisent les uns les autres, et tous n'arrivent qu'à des résultats négatifs. Le fruit de la critique évangélique, avoue l'un d'eux (de Wette) c'est l'ignorance et l'impuissance. Bauer confesse qu'elle ne se trouve pas plus avancée, après chacun de ses essais, qu'au commencement. Ne s'étant jamais accordés entre eux, le rationaliste du lendemain s'est chargé de renverser et de détruire celui de la veille. Eichhorn a combattu Reimarus, Paulus a supplanté Eichhorn, Strauss a terrassé Paulus, Bauer, le fondateur de l'Ecole de Tubingue, a eu pour mission de démolir l'œuvre de Strauss, et cette fameuse Ecole elle-même, à son tour, est morte avec son fondateur (1860), réduisant ainsi à néant tout ce vaste système

1. R. P. Caussette, *Le bon sens de la Foi.*

d'hypothèses art ficie lement arrangé. Tous ont employé leur vie à émettre des opinions et à affirmer des choses moins croyables et mille fois moins certaines que la religion [1]."

Combien est préférable, pour le repos du cœur et la satisfaction de l'esprit, le récit évangélique simplement accepté, à ces vaines spéculations, amas de sophismes, qui ont néanmoins égaré beaucoup d'esprits et fait pénétrer le scepticisme parmi les masses. A force de subtiliser, on étouffe le bon sens, et l'on finit par ne plus croire à rien ; non seulement on rejette le caractère miraculeux des événements, mais on en vient même à nier leur réalité historique.

" Cette confusion et ce vague ne viennent pas de faiblesse d'esprit ou d'ignorance ; c'est une conséquence logique de la position prise par les adversaires de la foi. Tout entendement qui abandonne la voie de Dieu, est condamné à se perdre dans les ténèbres de la mort. A peine l'homme se détache-t-il de ce centre de vie, qu'il se sent plongé au sein d'une atmosphère empoisonnée. Quand l'âme se soustrait aux lumières de la foi, la lueur de la raison elle-même s'affaiblit. Il n'y a plus rien de stable. Tout est désordre, hésitation, incertitude. La contradiction se fait jour dans tous les systêmes philosophiques formés

---

1. En 1806, l'Institut de France comptait 80 théories hostiles à la Bible, chacune de ces théories exprimant les idées particulières de son auteur.

par la science ennemie de Dieu ; et pour peu qu'on les approfondisse, on y découvre à la base le doute et le scepticisme. C'est un châtiment providentiel. Qui nie l'ordre surnaturel, voit s'évanouir comme une ombre l'ordre naturel lui-même, sur lequel il prétend s'appuyer. Ce qui se passe dans l'âme des individus a lieu également dans la société à mesure que diminue la croyance aux choses surnaturelles, on voit s'éteindre et se troubler la connaissance de la nature ; une affreuse obscurité envahit tous les horizons et pousse la société aux abîmes. Si les arguments qui prouvent la vérité de notre foi n'étaient pas irréfutables par eux-mêmes, il nous suffirait, pour embrasser cette vérité, de considérer l'effroyable désordre qui s'empare de l'intelligence dès qu'elle se détache de la foi [1]."

Parce qu'ils aiment mieux être grands que d'être humbles, ils s'évanouissent dans leurs pensées, dit l'*Imitation*, en parlant de ceux qui se gonflent de leur vaine science.

L'esprit de Dieu inspirant toute la Bible, il n'est pas étonnant qu'elle demeure environnée de ténèbres pour le rationaliste et l'impie, tandis qu'elle rayonne de beautés et d'ineffables lumières pour les chrétiens au cœur droit et à la foi sincère.

En Allemagne, les doctrines rationalistes, jointes à celles des philosophes, urent la pâture dont se

---

1. P. Mir, *L'Accord de la Science et de la Foi.*

nourrirent des millions d'âmes, que les variations du protestantisme avaient déjà désemparées. Sous l'effet de ces désolantes doctrines, elles finirent par perdre toute notion de vie chrétienne pour en revenir aux mœurs du paganisme. A la place des vertus évangéliques, on a vu fleurir le froid scepticisme, un égoïsme hideux, un orgueil, inconnu jusqu'ici, un mépris absolu des faibles, un esprit de domination allant jusqu'à enseigner que la force prime le droit. Cet enseignement nous a valu d'abord la guerre de 1870, puis celle de 1914, devenue mondiale, avec toutes ses horreurs, ses cruautés et sa barbarie.

De l'Allemagne, le mal s'étendit à toute l'Europe jusqu'en Amérique. En France, Renan fut le principal propagateur du rationalisme. De fait, les systèmes bizarres des songeurs d'outre-Rhin n'auraient jamais percé les brouillards de leur pays, s'ils n'avaient pas été traduits et expliqués en français. Renan alla donc chercher dans les ouvrages des incrédules allemands ses idées contre la révélation. Comme eux, il rejette le miracle. A l'exemple de Strauss il publie, lui aussi, sa scandaleuse et fictive *Vie de Jésus*, et nombre d'ouvrages de critique biblique, que l'on a justement comparés à des romans. Il n'est pas sûr cependant que le miracle existe, car "si le miracle a quelque réalité, avoue-t-il, mon livre (sa *Vie de Jésus*) n'est qu'un tissu d'erreurs..... A la base de toute discussion sur de pareilles matières est la question du surnaturel. Si le miracle et l'inspi-

ration de certains livres sont choses réelles, notre méthode est détestable." Elle est d'autant plus détestable, sa méthode, qu'il manipule, élague ou supprime les textes avec un sans-gêne vraiment incroyable. Elle est non seulement détestable, mais criminelle, à cause des fruits empoisonnés qu'elle a produits et dont nous souffrons aujourd'hui. Nombre d'esprits, incapables de contrôler la fausseté de tous ces systèmes de critique soi-disant scientifique, ont perdu la foi au surnaturel et à la révélation, attendant en vain que quelque chose de meilleur naisse de ces ruines.

La Russie n'a peut-être connu du rationalisme que le nom, mais elle a eu le tolstoïsme, dont les prétentieuses et subversives théories ont fini par produire le bolchévisme [1]. Aujourd'hui, dans le

1. L'auteur principal de la révolution russe, non peut-être dans l'effort de sa terreur et dans l'horreur de sa domination sanguinaire, c'est le comte Tolstoï. Il se peut que ses sermons, ses nouvelles, ses romans aient été de sa part d'aimables paradoxes ; mais ces paradoxes ont porté ; ils ont démoli l'Eglise, en même temps qu'ils ont répandu dans toutes les classes, dans les hautes particulièrement, le mépris, la haine, la dérision de la religion révélée. Ce sont les hommes de la haute noblesse qui ont été les propagateurs de l'anarchie, qui ont amené en Russie le règne décisif des antichrétiens. Les antichrétiens "n'ont rien trouvé de mieux que de faire faire l'autopsie des corps sains les plus vénérés de la Russie et de faire cinématographier cette opération". On peut se demander dans quel but. Est-ce pour supprimer les miracles possibles ou pour découvrir la raison de ceux qui s'accomplissent ? Est-ce pour profaner les morts ou faut-il penser que les auteurs de ces pratiques se sont proposé d'accomplir une de ces impiétés criminelles où les esprits forts prétendent affirmer leur incrédulité et ne marquent que leur sottise ? Il y a des diseurs de messes noires de plus d'un genre et pas seulement chez les chrétiens. (Frédéric Masson.)

monde entier, le ciel est sombre de nuages et l'orage nous menace. Dieu veuille que ce ne soit pas à la lueur des incendies que nous apprenions où mènent toutes ces nouvelles philosophies sociales, issues du rationalisme et du rejet dédaigneux de la religion révélée.

En 1794, l'un des plus fervents admirateurs de Voltaire, celui que le patriarche de Ferney, (qui avait prédit dès 1764 que les jeunes gens, grâce à la *lumière* qu'il répandait dans le monde, verraient bientôt de belles choses, et dont le plaisir consista à monter sur l'échafaud, Laharpe que le patriarche de Ferney, dis-je, appelait " mon fils",) était enfermé en prison avec bien d'autres victimes. "Il eut beau chercher des consolations dans cette philosophie qu'il avait tant prônée, il n'y trouvait qu'un vide affreux. Abandonné, privé de tout, même de livres, il tombait dans l'abattement....., quand une personne pieuse avec laquelle il eut le bonheur de faire connaissance dans sa prison, chercha à le consoler..... Cette vertueuse personne n'avait à lui offrir (pour le distraire) que le seul livre qu'elle eût à sa disposition, et ce livre ne convenait guère à un vétéran de la philosophie du siècle : c'était la Bible. Cependant Laharpe le prend et l'ouvre par désœuvrement. Il lit. Les premiers mots l'étonnent, la suite le confond, l'ensemble le transporte d'admiration. Eh quoi ! s'écrie-t-il, je ne connaissais pas ce livre ! Il contient tout ce qui peut exciter la curiosité humaine,

tout ce qui peut la satisfaire. C'est un chef-d'œuvre ; jamais l'esprit de l'homme n'a pu concevoir ni s'exprimer ainsi ; oui, ce livre est divin ! . Et Laharpe est converti[1]."

Une parfaite honnêteté d'esprit est une des dispositions essentielles pour lire avec fruit les Livres Saints.

Des livres de l'Ancien Testament, celui qui a été l'objet des attaques les plus persistantes est le Pentateuque, composé par Moïse. Bien des siècles avant Homère et dans un temps où la Grèce ignorait toute civilisation, Moïse donnait des lois à son peuple, fondait une société politique et religieuse, et célébrait par un chant sublime la puissance du vrai Dieu.

Le Pentateuque est la partie essentielle de toute la Bible, celle sur laquelle repose la religion juive et chrétienne. Si Moïse n'en est pas l'auteur, si ce livre a été écrit plus ou moins longtemps après les événements qu'il raconte, il perd de son autorité et de son caractère surnaturel. Il ne peut plus être question de l'origine divine de la loi mosaïque, de la vocation du peuple élu, de la révélation primitive, de tous les grands faits qui sont le fondement du Christianisme. " C'est l'importance même de cette question de l'authenticité du Pentateuque qui nous explique l'acharnement avec lequel les incrédules reviennent sans

---

1. Poignot, *Recherches sur la vie et les ouvrages de M. de Laharpe.*

cesse à la charge contre la croyance traditionnelle. Ils veulent renverser cette forte muraille pour pénétrer au cœur de la place, car ils savent qu'ils ne peuvent rien contre la religion tant qu'ils n'auront pas détruit ces remparts qui la défendent. Sous l'apparence d'une question purement littéraire, c'est le principe de la religion qui est en jeu. Il s'agit bien moins de savoir qui est l'auteur et la date d'un livre que de ruiner ou de défendre l'existence du surnaturel et de la révélation. La question de l'origine du Pentateuque est devenue celle même de la religion..... [1]".

Le Pentateuque est le nom collectif que l'on donne aux cinq premiers livres de la Bible. Ces livres sont : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. Ils racontent les origines du monde et l'histoire du peuple de Dieu jusqu'au moment où il se disposait à prendre possession de la Terre promise.

Jamais il n'est venu à la pensée des Juifs que Moïse ne fut pas l'auteur du livre qui décrit si bien leur histoire, le culte et la législation qu'il leur donna. La foi publique et constante de la nation, le caractère d'antiquité que le livre comporte, l'impossibilité qu'il ait pu avoir été écrit par un autre que celui dont il porte le nom, font que le Pentateuque est authentique, et que son authenticité est aussi certaine que celle des livres les plus anciens, aussi certaine que l'existence

1. F. Vigouroux, *Les Livres Saints.*

même de Moïse. Les attestations de Josèphe, de Philon, d'Esdras, de Néhémie à cet égard, sont des plus formelles, de même que l'enseignement du Talmud, cet antique recueil de toutes les traditions judaïques. Le livre de Josué, antérieur au règne de Saûl, cite " le livre de la loi de Moïse" en plus d'un endroit. Cette affirmation perpétuelle et unanime des Juifs, comme le sera plus tard celle des chrétiens pour l'Evangile, est le témoignage le plus manifeste, témoignage que tous peuvent saisir et apprécier, de l'authenticité et véracité de l'Ancien Testament. On ne peut pas plus séparer le judaïsme de Moïse qu'on peut expliquer le christianisme sans l'Evangile. Les Samaritains, que différents points de religion distinguaient entièrement des Juifs, n'avaient pas moins de respect que ceux-ci pour le Pentateuque, le tenant pour l'œuvre de Moïse. Ce n'est certainement pas après leur séparation qu'ils auraient accepté ces livres des Juifs. Cette possession est de date bien antérieure, du temps de leur commune existence.

Nous lisons dans le Deutéronome que "Moïse écrivit cette loi et la remit aux prêtres, enfants de Lévi, qui portaient l'arche d'alliance de Jéhovah et à tous les anciens d'Israël." Le Deutéronome est un abrégé des quatre premiers livres du Pentateuque, et il est probable que le mot "loi" ici signifie les cinq livres de Moïse.

De plus, le Pentateuque ne décrit pas seulement le culte du peuple juif, il contient encore

son code civil et pénal. Or, peut-on admettre qu'un peuple puisse être trompé sur l'auteur de sa législation et de son culte au point de lui faire accepter comme ancien et depuis longtemps en usage un code qui aurait été de date récente et précédemment inconnu? Le faussaire qui aurait été assez téméraire pour supposer un pareil livre, à une époque quelconque, après la mort de Moïse, eût été facilement confondu et un cri universel se serait élevé pour flétrir une semblable imposture. La tradition du peuple est donc une preuve incontestable de l'authenticité du Pentateuque, et si l'on pouvait élever le moindre doute sur ce sujet, il ne resterait plus aucun livre dont on ne pût contester l'auteur.

Au 18e siècle, Voltaire et les philosophes trouvaient cocasse l'idée que Moïse eût pu écrire le Pentateuque, pour la bonne raison que, de son temps, disaient ces savants critiques, les Hébreux ne savaient ni lire ni écrire. C'était pour eux une objection suprême. On ne savait pas alors que les Egyptiens pratiquaient l'écriture et cela de longs siècles avant Moïse. C'est ce que nous ont appris depuis les égyptologues, grâce à leurs merveilleuses découvertes archéologiques et au déchiffrement des hiéroglyphes. Or, personne n'ignore que les Hébreux habitaient l'Egypte avant leur départ pour la Palestine, et que Moïse, né aussi en terre égyptienne, fut élevé à la cour du Pharaon et "qu'il acquit la science de son temps", une éducation littéraire, comme nous

dirions aujourd'hui, en commençant d'abord en ce temps-là comme de nos jours, à apprendre à lire et à écrire. Le pharaon de cette même époque était Ramsès II, et jamais peut-être n'écrivit-on autant en Egypte que sous le règne de ce prince. Son nom et le souvenir de ses victoires se retrouvent sous presque toutes les ruines. Voilà donc disparue, grâce au progrès, une objection que Voltaire considérait comme invincible, et c'est ainsi que la science, en se développant, fait voir que toutes les difficultés soulevées contre la Bible n'ont pas plus de fondement ni de solidité [1].

" C'est un fait bien digne de remarque, dit le Dr Bickell, que les deux grandes découvertes historiques de notre époque (le déchiffrement des écritures égyptienne et assyrienne) se donnent en quelque sorte la main pour défendre également l'origine mosaïque du Pentateuque..... Les données bibliques et les données assyriennes se confirment réciproquement." Les Egyptiens et les Chaldéens viennent donc, en leur temps, témoigner de l'authenticité du Pentateuque, cet écrit fondamental de la Révélation divine. "Les vérités de la nature, a dit excellemment Buffon, ne devaient paraître qu'avec le temps, et le souverain Etre se les réservait comme le plus sûr moyen

1. Aujourd'hui nous savons que l'on écrivait même du temps de Chéops, et les statues des sphinx vont maintenant nous apprendre que ces temps si voisins du déluge, accusés d'ignorance, ont connu un art avancé." (*Revue archéologique*, juillet 1860, p. 19.

de rappeler l'homme à Lui lorsque la foi, déclinant dans la suite des siècles, serait devenue chancelante."

Un autre qui n'aurait pas connu l'Egypte pour l'avoir habitée, n'aurait jamais pu en décrire d'une manière aussi exacte et avec une telle fraîcheur d'expressions, les mœurs, les usages et les coutumes. En lisant l'Exode, par exemple, on reste absolument convaincu que l'auteur a été mêlé aux scènes qu'il décrit. Moïse parle-t-il de la fertilité de la Terre promise, il la compare à l'Egypte, que les Israélites connaissaient bien et non à la Palestine qu'ils n'avaient jamais vue.

Lorsque le peuple se plaint des privations, du manque de nourriture, des misères diverses auxquelles il est en proie dans le désert, ses regrets le reportent toujours à l'Egypte qu'il vient de quitter. 'Que ne sommes-nous morts en Egypte, quand nous étions assis devant des marmites remplies de viande."..... "Pourquoi nous as-tu fait sortir de l'Egypte pour nous faire mourir de soif, nous, nos enfants et nos troupeaux?"..... "Ne valait-il pas mieux servir les Egyptiens qu'aller mourir dans le désert?" etc. Ses lamentations au souvenir de ce pays remplissent une partie de l'Exode.

Enfin, on chercherait en vain dans tout le Pentateuque une seule expression qui laisserait entendre que les Hébreux aient jamais connu et habité la Palestine depuis la date mémorable de leur émigration en Egypte sous Jacob.

Les rationalistes allèguent contre l'inspiration et l'authenticité du Pentateuque des objections philologiques et historiques, lesquelles porteraient à croire que la Genèse et les livres suivants ont été rédigés après coup à l'aide d'écrits provenant d'autres sources.

Une de ces objections s'appuie surtout sur le fait que, dans la Genèse, Dieu est désigné tantôt sous le nom de Elohim, tantôt sous celui de Jéhovah ; de là deux sources de documents, l'*élohiste* et le *jéhoviste*, dont Moïse se serait servi. Les faits que rapportent ces documents sont antérieurs à l'exode, et ont une ressemblance frappante avec ceux des premiers chapitres de la Genèse.

Nous savons aujourd'hui, grâce aux découvertes assyriologues, que Moïse a pu avoir entre les mains des sources écrites, puisque l'histoire de la création, de la chute, du déluge, etc., est racontée dans des récits cunéiformes de date antérieure à Abraham. De fait, on écrivait beaucoup en Chaldée et en Assyrie dès la plus haute antiquité, comme le témoignent les bibliothèques que l'on a découvertes sous les ruines de ces deux vieilles régions. Ces objections ne semblent pas toutefois provoquer l'importance que certains rationalistes y attachent, sinon leur embarras de trouver des difficultés qui offrent plus de fondement. Du reste, la manière dont Moïse a pu apprendre la connaissance matérielle des faits contenus dans le Pentateuque importe peu au point de vue de la doctrine ; la solution de ce problème ne pourrait

que satisfaire la curiosité de l'esprit. L'inspiration divine n'exclut pas les traditions orales et écrites relatives aux premiers âges dont l'écrivain sacré a pu faire usage. Quand Dieu, dans sa bonté et sa puissance infinies, juge bon de faire connaître certaines vérités aux hommes, il n'est pas tenu à employer une formule déterminée ni astreint à aucune méthode particulière. Il communique ces vérités dans la forme, dans l'ordre et de la manière qui lui plaît et qui répond aux vues de sa sagesse.

" Nous admettons volontiers que Moïse, en composant son livre, s'est servi de documents écrits avant lui et conservés dans les familles patriarcales. Les différences de style qui se remarquent dans les premiers chapitres nous offrent des indices frappants qui nous permettent de regarder ces chapitres comme des compositions de diverses époques et de divers auteurs..... Ces premiers chapitres de la Genèse peuvent être même regardés comme des monuments antérieurs à Moïse. Le style et les archaïsmes qui s'y trouvent nous montrent suffisamment que ce sont des fragments réunis dans le Pentateuque par le législateur des Hébreux..... Cette théorie ne nous empêche pas toutefois de regarder Moïse comme l'auteur des premiers chapitres de la Genèse. Il les a choisis, comme il a écrit les autres, sous l'inspiration divine. Moïse est le garant de leur canonicité. Il reconnut dans ces documents une origine sacrée ; il les recueillit

et les mit en tête de son livre. Nous pouvons donc toujours répéter, à l'égard de ces pages inspirées, ce mot de saint Irénée : "Les écrits de Moïse ont été dictés par le Christ." Le récit de la Genèse fait foi pour nous, quelle que soit la source où Moïse ait puisé ses renseignements. La signature de Moïse authentique, pour ainsi dire, tous les documents anciens qu'il a intercalés dans son œuvre. Il s'est servi de ces documents avec choix, suivant l'inspiration de l'esprit de Dieu[1]." Ce n'étaient pas les documents originaux qui avaient besoin d'être inspirés, mais les versions que Moïse a pu nous en donner.

Voilà donc pourquoi la Bible tout entière, l'Ancien comme le Nouveau Testament, écrite par des auteurs de différents tempéraments, étrangers pour la plupart à la science et à la philosophie, séparés dans le temps par de longs intervalles, contient un corps de doctrines qui ne se contredisent jamais : le Christianisme, commencé avec la révélation primitive, développé par la révélation mosaïque, perfectionné et complété par la révélation chrétienne. Tous les écrivains sacrés sont d'accord entre eux et avec eux-mêmes. Partout ailleurs, on ne rencontre, même dans les plus grands génies, que des parcelles de vérités mêlées à bien des erreurs, et encore on les prend souvent à se contredire les uns les autres. Rien de tel chez les auteurs inspirés, et c'est là un fait éminemment divin.

---

1. L'abbé Favre d'Envieu, *Les Origines de la Terre et de l'Homme*

"Je trouve des caractères plus manifestes d'authenticité dans la Bible que dans quelque livre que ce soit d'histoire profane ", dit Newton [1]."

C'est ce que reconnaîtront tous ceux qui liront les Livres Saints, l'Evangile surtout, avec cette droiture de conscience et simplicité de cœur qui ne cherchent que la vérité, cette nourriture spirituelle de l'âme. Ah ! combien Silvio Pellico, revenu chrétien après quelques années d'indifférence, avait raison d'écrire : "La Bible,—grâce au ciel, je savais (maintenant) la lire,—nous raconte-t-il dans ses *Prisons*, la Bible ne m'était plus connue comme au temps où je la jugeais avec l'étroite critique de Voltaire, tournant en dérision des expressions qui ne sont ridicules ou fausses qu'aux yeux de l'ignorance ou de la mauvaise foi incapable d'en pénétrer le sens. Je voyais clairement à combien de titres elle est le code véritable de la sainteté, et partant de la vérité ; combien cette délicatesse qui s'offense de certaines imperfections de style, est chose peu philosophique et ressemble à l'orgueil de ceux qui méprisent tout ce qui n'a pas des formes élégantes."

Qu'il me soit permis de répéter ici, pour l'édification de tous, le conseil que le pape saint Grégoire le Grand donnait de son temps au médecin Théodore : "Etudiez, je vous prie, méditez tous les jours les paroles de votre créateur. Apprenez à connaître le cœur de Dieu, afin que vous soupiriez vers les choses éternelles."

---

1. Dans Warton, *Apology for Christianity*, p. 62.

C'est bien, en effet, par la lecture de nos Saints Livres, et en particulier des pages sublimes de l'Evangile, que l'on apprend vraiment à connaître le cœur de Dieu. 'En lisant le texte inspiré, nous entendons Dieu même nous parler doucement au fond de l'âme ; et il n'est rien de plus suave que ces entretiens de Dieu avec l'homme, rien de plus rafraîchissant que la vérité tombant comme la rosée du matin de l'intelligence qui sait dans l'intelligence qui ne sait pas."

CHAPITRE II

La Création.—L'Œuvre des six jours.—Le récit biblique et la science contemporaine

C'est en lisant le récit de la création dans la Genèse qu'il faut surtout se rappeler que la pensée de Moïse est étrangère à toute préoccupation scientifique. Ce qu'il se propose ici, c'est d'instruire son peuple, de le préserver de l'idolâtrie, lui faire connaître en Jéhovah l'auteur, l'ordonnateur et le conservateur de toutes choses, le droit souverain du Créateur sur sa créature, le Dieu qu'il doit adorer et à qui il doit obéir. Il peint à grands traits l'œuvre de la création, disant juste ce qu'il faut dire pour la fin religieuse et morale qu'il a en vue. Son récit, simple, élevé, essentiellement historique, nous fait concevoir les plus hautes idées sur Dieu, sa toute-puissance, sa majesté, sur l'origine des êtres, leur destinée, sur l'homme et sa dignité, et projette parfois des rayons de lumière sur les vérités les plus importantes de la nature. L'on chercherait en vain dans son langage le moindre effort pour convaincre, la moindre appréhension de ne pas être cru. Il sait que les événements, bien qu'extraordinaires, qu'il raconte sont vrais et ne peuvent être contredits, leur souvenir vivant encore dans la

mémoire de tous ceux à qui il s'adresse. Il en sera de même plus tard pour les Evangélistes, qui rapporteront, du ton le plus simple et le plus naturel, les faits que nous lisons et qu'ils savaient être notoires et authentiques.

Quant à la précision scientifique, Moïse n'y est pas tenu, et vous ne devez pas non plus l'y chercher. Il ne décrit pas, comme les géologues, les terrains primitifs et les diverses couches dont est formée la Terre ; il ne parle pas de soulèvements, de stratifications, de règnes, de familles, genres, espèces, variétés. Il n'est pas question dans son récit de nébuleuse, de condensation de la matière éthérée, des lois de la pesanteur. Toutes ces choses sont étrangères au but de Moïse Cependant, il y a plus dans la Genèse de renseignements d'ordre scientifique qu'on ne le croit généralement, et plus d'une fois elle a devancé la science. Ainsi, la Bible, bien avant la science, nous a appris qu'à l'origine tout n'était que confusion et ténèbres sur la terre, que celle-ci est sphérique, qu'elle est isolée dans l'espace, suspendue sur le vide, qu'elle a été primitivement noyée dans les eaux lorsqu'elle était encore à l'état liquide et vaporeux ; que la croûte de la terre, après avoir été longtemps couverte par les eaux, repose sur du feu intérieur ; que cette croûte est enveloppée d'une couche d'air qui sépare les eaux supérieures et les eaux inférieures ; que la lumière est antérieure au soleil, que, de fait, elle a paru avant le soleil et fait vivre les

plantes, comme le reconnaît aujourd'hui la science.

L'Ecriture nous dit que la production de la vie s'est manifestée à trois époques ou trois jours différents ; elle est en ceci en parfait accord avec la science qui témoigne que toute la vie n'a pas été produite en même temps.

Enfin, la Bible, comme la science, avait assigné l'ordre de la création des animaux, et la science, comme la Bible, nous apprend que l'homme est le dernier des êtres créés.

L'ordre d'apparition des êtres vivants, la création après les substances inanimées des êtres les plus inférieurs, puis comme terme extrême et au bout de l'échelle, la création de l'homme, voilà ce que nous enseigne la *Genèse* et voilà ce que le professeur Benedikt, de Vienne, déclare scientifiquement plus juste que toutes les explications dues à la fantaisie moderne, et qui ont prétendu se substituer à celle-là.

Aussi, n'est-ce pas sans un profond étonnement que les ennemis de la Révélation ont constaté que les savants non seulement ne pouvaient ébranler l'autorité du récit de Moïse, mais que la science la plus avancée ne faisait que confirmer les Ecritures.

" Ici se présente une considération dont il serait difficile de ne pas être frappé. Puisqu'un livre écrit à une époque où les sciences naturelles étaient si peu avancées, renferme cependant en quelques lignes le sommaire des conséquences les plus remar-

quables, auxquelles il n'était possible d'arriver qu'après les immenses progrès amenés dans la Science par le XVIIIe et le XIXe siècles, puisque ces conclusions se trouvent en rapport avec des faits qui n'étaient ni connus, ni même soupçonnés à cette époque, qui ne l'avaient jamais été jusqu'à nos jours, et que les philosophes de tous les temps ont toujours considéré contradictoirement et sous des points de vue erronés ; puisqu'enfin, ce livre si supérieur à son siècle sous le rapport de la science, lui est également supérieur sous le rapport de la morale et de la philosophie naturelle, nous sommes obligés d'admettre qu'il y a dans ce livre quelque chose de supérieur à l'homme, quelque chose qu'il ne voit pas, qu'il ne comprend pas, mais qui le presse irrésistiblement [1]."

Ce quelque chose de supérieur à l'homme que contient ce livre, ce quelque chose qu'il ne voit pas, qu'il ne comprend pas, mais qui le presse irrésistiblement, c'est le divin. L'homme seul n'eût jamais pu parler la vérité avec ces accents.

SIGNIFICATION DU MOT "JOUR"

Moïse divise l'histoire de la formation de la terre en six phases ou périodes qu'il appelle *jours*, et dans lesquelles il distingue le soir et le matin. Que doit-on entendre par ces jours de la création ? des durées indéfinies ou des jours de vingt-quatre heures ?

1. Boubée : *Géolog. élément.*, p. 66.

De tous temps, mais surtout à l'occasion des premières découvertes géologiquess, cette question a donné lieu à d'intéressantes discussions, et diverses opinions ont été exprimées à ce sujet. Etant forcément obligé d'abréger, je ne dirai rien de ces opinions, toutes très respectables, ainsi émises, suivant les connaissances scientifiques des siècles auxquels elles remontent. Aujourd'hui les études plus approfondies du texte biblique et le progrès des sciences géologique et paléontologique ne laissent plus de doutes quant à l'interprétation à donner aux jours génésiaques, que l'on considère, dans le langage figuré de Moïse, être des époques d'une durée indéterminée. Saint Augustin, Origène et autres Pères de l'Eglise avaient déjà clairement exprimé l'opinion que les jours de la création ne devraient pas être entendus dans le sens du mot ordinaire ; ils exprimaient des périodes dont on ne peut fixer l'étendue.

Le Vénérable Bède, mort en 735, et célèbre de son temps pour son érudition, était également du même avis.

" Il est manifeste, dit-il, que le mot *jour* est pris ici pour toute la durée de la création primordiale. Car ce ne fut pas dans un seul des six jours que le firmament fut créé et orné d'étoiles, et que la terre ferme fut séparée des eaux et parée d'arbres et de plantes. Mais, *selon sa manière ordinaire*, l'Ecriture emploie ici le mot *jour* dans le sens du mot *temps*."

Et ailleurs : " Qu'est-ce que le soir, si ce n'est l'achèvement de chaque œuvre, et le matin, si ce n'est le commencement de la suivante ?" Les jours ordinaires, cela va de soi, ont un soir et un matin, et point n'aurait été nécessaire à Moïse de l'indiquer, pour chacun des six jours, par ces paroles qui reviennent comme un refrain. Elles servent, en effet, à marquer autant de périodes distinctes, périodes géologiques, chacune d'elles ayant un soir et un matin, c'est-à-dire un commencement et une fin qui les distinguaient des autres, passant de l'une à l'autre par degrés insensibles. Les jours génésiaques seraient donc de longues périodes pendant lesquelles le monde s'organise progressivement et conformément aux lois imprimées à la matière par le Créateur, l'action lente et continue des causes naturelles exigeant, pour produire les phénomènes que nous révèle la nature du sol, un temps dont la durée dépasse manifestement la limite d'une semaine ordinaire. Tout ce que l'on peut demander pour justifier la narration mosaïque est que chaque jour de la création réponde à une classe de phénomènes prédominante, à l'apparition des êtres les plus importants d'un même groupe et les plus dignes d'attention, qu'ils marquent la manifestation la plus saillante des œuvres attribuées à chacun d'eux.

On pourrait citer dans l'Ecriture nombre de passages où le mot *jour* est évidemment pris dans le sens de temps. "Voici venir des jours," dit-elle, pour signifier : un temps viendra. Le

béni Sauveur lui-même parlait dans le même sens lorsqu'il disait aux Juifs : "Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour", c'est-à-dire le temps, l'époque de sa venue sur la terre. De même, lorsque l'on dit d'un homme, d'un peuple, d'un système, qu'il a vu "son jour", on sait parfaitement que cette expression ne signifie pas un jour solaire. D'ailleurs, les trois premiers jours ne pouvaient être mesurés ni par le coucher ni par le lever du soleil, qui n'existait pas encore.

Ces six jours de la création ainsi entendus sont en parfaite concordance avec le septième, qui dure encore. Aussi, Moïse omet-il l'expression : "Et il y eut soir et matin" pour ce jour-là, qui n'a pas encore atteint son terme, comme ceux qui l'ont précédé.

Maintenant, "quel temps a été nécessaire pour que la Terre cesse d'être *informe* et *nue*, pour qu'elle se solidifie, se couvre de fleurs, se peuple d'animaux, se mette en état de recevoir l'homme ? *Assurément Dieu eût pu faire tout cela en une heure.* Mais la Bible affirme et la science voit clairement qu'il n'en a pas été ainsi. Dieu s'y est repris à six fois. La création s'est avancée par flots successifs. Il y a eu six grandes périodes de l'activité créatrice. La Science et la Bible sont ici d'accord. [1]"

---

1. Hamard, *Géolog. et Révélat.*

C'est l'opinion commune aujourd'hui que la terre est extrêmement ancienne, et lorsque nous sommes mis en présence de la nature et du grand nombre de phénomènes qui ont marqué les diverses phases de sa transformation, on ne s'étonne point de voir accumuler les millions d'années pour mesurer son âge. Les causes secondes qui, dans les âges passés, doivent leur existence et leur opération à la puissance et à la sagesse de Dieu, et qui ont donné à l'écorce terrestre sa configuration, semblent avoir agi lentement.

" Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre."—Ce que signifie ce verset.

Le récit de la création s'ouvre par ce verset, qui dit tout dans sa sublime simplicité. L'auteur inspiré de la Genèse commence par poser la base de toute la théologie judaïque et chrétienne, la doctrine d'un seul Dieu, tout puissant, purement spirituel, créant l'univers du néant par un acte libre de sa volonté. Moïse réfute d'avance toutes les théories imaginées depuis pour expliquer l'existence du monde sans l'intervention de Dieu, telles que l'éternité de la matière, qu'il n'aurait eu qu'à organiser, l'émanation du monde de la substance même de Dieu, la confusion du monde avec Dieu, qui est la doctrine du panthéisme, l'attribution du monde au hasard, qui n'est qu'une provocation portée au sens commun.

Le naturalisme matérialiste dit : *Rien au-dessus, rien en dehors* de la nature, rejetant ainsi toute

cause distincte de la nature et le dogme de la création. Il y a antérieurement et au-dessus de la nature un Dieu *distinct* et *créateur*, répondent à la fois la raison humaine, la science véritable et le témoignage de la Bible.

Dieu, donc, créa, c'est-à-dire tira du néant, appela à l'existence ce qui n'était pas, la matière qui devait servir à former le ciel et la terre, et cela par un acte de sa volonté souveraine. Tous les êtres, la matière première comprise, doivent donc à Dieu leur existence et relèvent de sa puissance souveraine.

Ce "commencement" remonte à une antiquité dont nous ne pourrons jamais calculer l'éloignement. Moïse le rejette dans des lointains infinis. Avant ce "commencement", il n'y avait rien, excepté Dieu. Ce mot indique un point de départ, le premier anneau de la chaîne des temps, celui de création primordiale, la création proprement dite, antérieure à l'œuvre des six jours et séparée d'elle par un intervalle de temps indéterminé.

L'Œuvre des six jours marquera la phase de l'organisation de la terre. "Créé dès le commencement et avant tous les temps, dit Bossuet, l'univers fut seulement orné dans le temps."

Dans le langage de l'Ecriture, *les cieux et la terre* désigneront donc l'ensemble des corps célestes dont la terre elle-même fait partie, en un mot l'universalité des êtres.

"Les cieux et la terre" qui furent créés au commencement ne sauraient évidemment pas être

ce que nous entendons ordinairement par ces mots, puisque, d'après Moïse, c'est seulement au second jour que Dieu fit le ciel ou l'étendue, et seulement au troisième jour qu'il sépara le sec d'avec l'humide et le nomma terre. Force donc est de les prendre dans un autre sens. La "terre" qui fut créée au commencement, c'est notre planète tout entière, et les "cieux" qui furent créés à la même époque sont : 1o le ciel des astres, embrassant tous les corps stellaires et planétaires; 2o le ciel du ciel et tous les anges dont il est dit "qu'ils chantaient en chœur, avec les étoiles du matin, quand Dieu fonda la terre[1]." (Job XXVIII, 7.)

Notre terre, suivant la Genèse, ne fut d'abord qu'à l'état de solitude et de chaos, sans consistance, informe, un abîme enfin, noyé dans les ténèbres. En décrivant le tohu-bohu qui précède le premier jour, elle décrit un état de notre planète constaté par la science : un pêle-mêle inextricable d'éléments en pleine incandescence.

La géologie nous apprend qu'en effet il fut un temps où la terre était à l'état d'éléments impalpables, dissociés, constituant une sorte d'amas ou d'abîme, enveloppé d'impénétrables et d'immenses brouillards. Or la terre, à ce moment de sa formation, était *déserte et vide*, c'est-à-dire qu'elle ne renfermait aucune trace de vie organique, soit animale, soit végétale. "Ce qui étonne

---

1. B. Possy, *La Terre et le Récit biblique de la Création.*

davantage, dit Cuvier, dans son *Discours préliminaire*, et ce qui n'est pas moins certain, c'est que la *vie n'a pas toujours existé sur le globe*, et qu'il est facile à l'observateur de reconnaître le point où elle a commencé à déposer ses produits. " En effet, lorsque l'on creuse la terre, on retrouve les débris fossiles de plantes et d'animaux dans toutes les formations jusqu'à ce qu'on arrive à un point où ils disparaissent complètement, et que c'est en vain qu'on y chercherait un reste quelconque d'animaux marins, de reptiles, de corail, ni même d'arbres ou de plantes. La conclusion qui s'impose est qu'il y a eu un temps où la vie n'existait pas sur la terre, et cette conclusion concorde absolument avec ce que nous enseigne la Bible de l'état primitif de notre globe : *Or, la terre était déserte et vide.* Elle était à l'état de fusion incandescente, universelle, où toute vie était impossible. Tournant sur elle-même et autour de son point de départ, cette masse gazeuse finit par prendre la forme d'une boule ; mais nous sommes encore loin de l'état du globe à cette phase de son organisation, à l'état de planète.

Mais quelle durée eut cette première période qui s'écoula entre la création de la matière terrestre comprise dans le vaste système des mondes et la formation de la terre ? C'est le secret de Dieu qui, du haut de l'éternité, voit tous les temps ensemble comme un point où s'agitent les créatures auxquelles il a donné l'être. Le législateur des Hébreux ne nous a fourni aucune donnée sur

la longueur de cette période antérieure aux six jours de la création. Faute de notions à cet égard, on peut supposer que des millions d'années ont rempli l'intervalle indéfini qui sépare le *commencement* de la première période où la terre reçut une forme et des dispositions nouvelles[1].

Premier jour.—*Et l'Esprit de Dieu planait à la surface des eaux.*

Nous savons par le témoignage de la Bible et de la Science que, jusqu'ici, la terre était à l'état informe, nue et privée de toute vie. Mais la matière inorganique est absolument incapable de produire la vie. Ensemble ou séparément, le hasard, le mouvement ou la matière sont impuissants à créer par eux-mêmes et sans le concours de la cause première, de la cause intelligente, non seulement l'univers, un être vivant, un insecte, un reptile, un oiseau, un animal quelconque, et à plus forte raison un homme, qui est un être pensant.

M. de Nadaillac[2], répondant aux positivistes, qui voudraient renfermer notre pensée dans l'horizon de la vie présente, résume ainsi ses travaux sur l'origine et le développement de la vie à la surface du globe : " Non, les causes premières et finales, l'origine et la fin ne sont pas cachées à l'homme par un voile impénétrable. Si tout

1. L. Pioger, *L'Œuvre des six jours en face de la science contemporaine.*
2. *L'Origine et le développement de la vie sur le globe.*

est dans l'espace, Dieu est nécessaire pour créer cet espace ; si tout se résume dans les molécules, Dieu est nécessaire pour créer ces molécules ; si tous les phénomènes physiques, quelle que soit leur nature, ne sont que des manifestations d'une force primordiale, Dieu est nécessaire pour créer cette force. En remontant toute la chaîne des êtres, la monère, la bactérie, le protoplasme lui-même, ont eu un commencement. Dieu est nécessaire pour cette œuvre initiale de la vie, et il est aussi impossible d'imaginer un palais sans un architecte, que le globe sans créateur. Au milieu des incertitudes et des hésitations de la science, l'homme rencontre avec bonheur le roc inébranlable sur lequel reposent ses suprêmes espérances".

Lord Kelvin, cet éminent physicien dont la science pleure encore aujourd'hui la perte, écrivait en 1906 dans le NINETEENTH CENTURY ces paroles non moins remarquables : " Je ne puis laisser dire qu'en ce qui touche à l'origine de la vie, la science n'affirme ni ne nie de force créatrice. La science exige positivement une force créatrice." Il faut donc ici que Dieu intervienne par son pouvoir créateur, et c'est ce que Moïse nous fait comprendre en disant : "L'Esprit de Dieu planait à la surface des eaux."

L'Esprit de Dieu, principe vivifiant, planait à la surface des eaux ; il planait en silence au-dessus de cette masse ténébreuse et solitaire, dispersée, sans beauté, sans ordre, pour y faire naître la vie dont il est la source. Sans doute, l'Esprit de

Dieu ne peut être limité par aucun point de l'espace ; mais Moïse précise sa présence au-dessus des eaux pour indiquer qu'à ce moment même l'Esprit de Dieu les fécondait et y faisait pour la première fois apparaître la vie dans le monde, avant l'apparition de la lumière, longtemps avant la séparation du sec d'avec l'humide, bien longtemps avant la formation des plantes et des animaux terrestres.

C'est donc au fond des eaux, dans les créations sous-marines, que se manifestent les premières traces de la vie sur notre globe. Le règne végétal y est représenté par des algues, sans branches ni feuilles ; le règne animal par les zoophytes, les mollusques, les crustacés, les fucoïdes, êtres vivants, éclos au fond des mers, dont les genres les plus anciens, comme nous le démontre la géologie, sont privés de la vue, la lumière n'existant pas encore.

Moïse ne se proposant pas de nous donner un exposé scientifique de l'origine du monde, ne dit pas expressément que Dieu créa les zoophytes et les mollusques acéphales d'abord, puis les céphalopodes et les crustacés, dont principalement les trilobites, qui empruntent leur nom à la partie dorsale de leur carapace divisée en trois lobes, puis enfin les poissons ; mais il l'atteste à sa manière en disant que Dieu féconda l'abîme des eaux avant l'apparition de la lumière, qu'il le féconda encore pendant et après, c'est-à-dire depuis le premier jour jusqu'au commencement

du troisième, alors qu'ayant séparé le sec d'avec l'humide, l'abîme des eaux disparut pour faire place aux continents et aux mers, comme nous l'apprend la géologie. Moïse ne nous dépeint chaque période de la création que dans ses traits caractéristiques, et il nous suffit de savoir que dans ce qu'il a dit, il a dit la vérité.

Nous venons de mentionner qu'au moment de l'éclosion de la vie au fond des eaux, la lumière n'avait pas encore pénétré leur profondeur ; mais elle ne devait pas tarder à se manifester.

Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut.

Cela n'implique pas que la lumière fut créée à ce moment-là, mais qu'elle fut pour la première fois mise en action, et pénétra dans le sein des mers, comme le prouvent les organes visuels dont la plupart des animaux de cette période sont pourvus. Créée dès l'origine, quant à son essence, en même temps que tous les éléments de ce monde matériel, ce ne fut qu'à ce moment de la formation de la terre qu'elle se manifesta et rendit celle-ci visible.

La lumière est donc indépendante du soleil et l'a précédé. Le soleil, cependant, faisait partie des cieux que Dieu créa au commencement ; mais l'épais nuage de vapeurs et de gaz incandescents qui couvrait la terre le dérobait à celle-ci, pour laquelle il ne devint visible que le quatrième jour. Il est, en effet, admis aujourd'hui que la

lumière, l'électricité, la chaleur et le magnétisme sont autant de noms d'un même fait général qui se manifeste à la suite de diverses causes. Cette vérité, devenue de nos jours si élémentaire, avant que la science nous la fit connaître, avait embarrassé de bien grands esprits, tels que saint Augustin, les Pères de l'Eglise jusqu'à saint Thomas d'Aquin et Bossuet, tellement elle allait à l'encontre des idées reçues de leur temps, qui faisaient du soleil la source de la lumière. Ils acceptaient le fait cependant sans pouvoir l'expliquer, persuadés que la Bible ne pouvait contenir de réelles contradictions. En réalité, ce verset, avant d'être compris par la science, avait donné lieu à bien des difficultés. Celse trouvait étrange que Moïse parlât du jour avant l'existence du soleil. Strauss disait : "Il y a trois choses impossibles, l'existence de la terre avant le soleil autour duquel elle gravite ; l'existence de la lumière avant le soleil qui la produit ; l'existence de plantes avant le soleil qui les échauffe et les vivifie." On connaît les sottes plaisanteries de Voltaire au sujet de la création de la lumière avant le soleil. "Comment, s'écrie-t-il, Dieu a-t-il pu créer la lumière avant le soleil, l'effet avant la cause, la conséquence avant le principe? *Inclinons-nous devant le surnaturel.*"—"Comment, ont répété en chœur les rationalistes et autres incrédules du siècle dernier, comment la prétendue inspiration qui dirigeait la plume de l'auteur de la Genèse ne l'a-t-elle sauvé d'une méprise si gros-

sière ?" Nous savons aujourd'hui qui avait raison, et sur qui retombe "une méprise si grossière". Ce qui devient ici risible, c'est l'assurance avec laquelle les ennemis de la religion ont toujours affirmé ce qu'ils ignoraient.

" Quand, la nuit, vous vous promenez dans les rues et que vous entrez dans de riches magasins, à la lueur du gaz, dit M. Gaussen, qu'est-ce qui vous éclaire ? Est-ce le soleil ? Il est couché derrière les montagnes ; il est entièrement disparu depuis longtemps au-dessous de l'horizon." Qui ne connaît aujourd'hui la lumière électrique ? La lumière n'est donc pas le soleil, et Moïse, devançant de 4,000 ans les découvertes de l'esprit humain, n'exprimait donc que la vérité en plaçant l'apparition de la lumière au premier jour, et celle du soleil au quatrième jour, comme nous le verrons plus loin. Et c'est bien le cas de dire avec le grand Linné "qu'il est matériellement démontré que Moïse a écrit et n'a pu écrire que sous la dictée de l'auteur de la nature."

Après avoir cité les premiers versets de la Genèse sur l'œuvre du premier jour, l'auteur du *Génie du Christianisme* s'écrie : "Qu'y a-t-il de comparable à cette ouverture de la Genèse ? Cette simplicité de langage, en raison inverse de la magnificence des faits, nous semble le dernier effort du génie. On ne montre pas comment un pareil style est beau. Dieu qui voit la lumière et qui, comme un *homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même et la trouve bonne, est un

de ces traits qui ne sont point dans l'ordre des choses humaines. Cela ne tombe point naturellement dans l'esprit. Homère et Platon n'ont rien de semblable à cette naïveté imposante : c'est Dieu qui s'abaisse au langage des hommes, pour leur faire comprendre ses merveilles, mais c'est toujours Dieu."

La lumière primitive dont s'éclaira le monde avant l'apparition du soleil, dut être produite par les actions chimiques si nombreuses et si puissantes à l'origine, mettant en vibration le fluide lumineux. C'est cette lumière et cette chaleur qui permettront aux plantes et même à quelques animaux inférieurs de naître et de se perpétuer.

Et Dieu vit que la lumière était bonne, (c'est-à-dire conforme au plan conçu dans sa souveraine sagesse.) *Et Dieu sépara la lumière des ténèbres.*

Et Dieu nomma la lumière jour et les ténèbres nuit. Et il y eut soir et il y eut matin. Ce fut le premier jour.

Second jour.—Division des eaux supérieures d'avec les eaux inférieures. Premières assises de l'écorce terrestre.

L'œuvre du second jour fut marquée par la séparation des eaux inférieures qui recouvraient la surface de la terre d'avec les eaux supérieures tenues au-dessus, amoncelées en nuages, au moyen de *l'étendue* et que nous appelons l'air ou l'atmosphère.

L'étendue dont il est question dans le texte biblique, c'est le vide ou l'éther, ou l'immensité, et non le huitième ciel, ferme, solide, cristallisé et incorruptible d'Aristote et autres philosophes de l'antiquité, ni le *firmament* de saint Jérôme et autres anciens commentateurs, qui interprétèrent le texte de la Bible suivant les données scientifiques de leur temps. C'est encore moins la calotte de cristal posée au-dessus de la terre, et que se plaisait à citer Voltaire comme une preuve de l'ignorance de Moïse. Les mots de firmament, de voûte céleste, comme ceux du lever et du coucher du soleil, forment encore aujourd'hui partie du langage populaire sans préjudice quant à la question scientifique de la nature des cieux ; aussi les savants ne s'inquiètent nullement de ces expressions.

La création de l'*étendue* comprend le temps qui s'est écoulé entre l'introduction de la vie (création sous-marine) du premier jour et celle du troisième. Et la géologie, confirmant son dire, place également entre les strates qui renferment les débris fossiles de la première de ces créations, et celles qui renferment les débris fossiles de la seconde, une autre série de couches dont la formation a dû nécessiter des siècles.

C'est donc l'atmosphère qui divise les eaux de dessus, mers immenses, de celles de dessous. Nous savons que les œuvres du Seigneur sont admirables et dignes de sa sagesse infinie. Sans l'atmosphère du second jour, les plantes et les végétaux

n'auraient pu vivre au troisième, non plus que les reptiles et les oiseaux, les animaux terrestres et l'homme, les jours suivants. C'est l'atmosphère qui transporte le son, la lumière solaire, la chaleur, l'électricité ; sans elle toute vie serait impossible. Elle enlève les vapeurs de la surface des terres et des mers pour les déverser en neiges sur les montagnes, en rosées et en pluies fécondantes dans les campagnes.

Les géologues nous apprennent que la terre, à cette phase de son organisation, privée des rayons du soleil, devait présenter l'aspect d'une croûte à peine formée, faible radeau que minaient au-dessous les matières intérieures soumises à une haute température, rongée au-dessus par le remous incessant des eaux. L'enveloppe terrestre, ne pouvant résister à l'action du bouillonnement intérieur qui, dans ses profondeurs, n'avait pas encore éprouvé de refroidissement, se brisa plusieurs fois, tour à tour s'affaissant en éclatant, et se relevant brusquement ou par degrés. Des jets impétueux de matières liquides soulevaient et perçaient la croûte terrestre. Nul ne sait combien de temps dura cette lutte des éléments. Mais il ne devait pas en être toujours ainsi. La vapeur finit par se condenser en eau, couvrant la terre comme d'un immense océan. La période qui suivit fut témoin de la séparation du sec d'avec l'humide et de la formation des continents : ce fut le troisième jour.

Troisième jour.—Emergement des terres. Premières traces de végétation terrestre. Dieu fait les plantes selon leur espèce.

Puis Dieu dit : Que les eaux se rassemblent sous les cieux en un lieu unique, et que le sec apparaisse. Et ainsi fut. Et Dieu nomma le sec terre, et nomma l'amas des eaux mers.

L'œuvre du troisième consista en deux opérations distinctes :

1. La terre, jusqu'ici recouverte par les eaux, émerge et paraît enfin à la surface, qui s'épaissit et se solidifie, en se refroidissant toujours de plus en plus, tandis que les eaux s'écoulent pour n'occuper désormais que le lieu préparé pour elles ;

2. La vie commence sur la terre, qui produit des herbes, des plantes et des arbres.

Donc, première apparition des continents sur la vaste étendue des mers, et création des premières plantes terrestres : voilà, d'après la Bible, l'œuvre du troisième jour.

La géologie, de son côté, nous apprend que les eaux, pendant qu'elles recouvraient la terre, finirent, avec les siècles, par former des dépôts ou couches de différentes épaisseurs. Ces couches, subissant l'influence des causes naturelles établies par Dieu, furent soulevées à certains endroits par la force du feu central et émergèrent au temps fixé, pouvons-nous ajouter, par la Sagesse souveraine. Les eaux, en se retirant,

dessinèrent des continents et les îles propres à la végétation. Cet amas d'eau dut s'écouler soit dans des voies souterraines, soit dans le lit des ruisseaux, des rivières, des fleuves, soit dans le lit des mers, laissant à nue, comme nous venons de le dire, les parties soulevées le plus haut. L'expression des Livres sacrés, la terre *est apparue, a surgi* du sein des eaux, répond donc parfaitement à ce que nous enseigne la géologie sur les affaissements et les soulèvements de la masse en voie de formation à cette époque.

Dieu dit ensuite : Que la terre fasse germer de la verdure, de l'herbe portant graine, des arbres fruitiers, selon leur espèce, donnant du fruit qui ait en lui sa graine sur la terre, et cela fut ainsi.

Pendant longtemps la terre n'avait pu ni porter ni nourrir aucun être organisé, la température y étant trop élevée. La chaleur ayant diminué de façon à permettre la vie sur le globe, on vit d'abord apparaître les végétaux dont l'organisation était peu compliquée.

Le gazon. les plantes fourragères et les arbres, voilà la végétation que Moïse distingue et qui ornèrent les nouvelles terres. L'apparition de l'aride et la production des plantes terrestres se succèdent dans le même jour comme le moyen et la fin. Moïse ne fait ici aucune mention des plantes aquatiques ou souterraines. Il les a volontairement omises dans son énumération ou il faut les rapporter à l'œuvre du premier jour,

alors que l'Esprit de Dieu se mouvait à la surface des eaux. Nous l'avons d'ailleurs déjà fait remarquer : Moïse raconte seulement les grands phénomènes de la création sans s'occuper des menus détails ; il relate l'apparition successive des plantes, des poissons, des reptiles, des oiseaux et des mammifères. Quant aux végétaux et aux petits êtres d'un ordre inférieur qui vivotaient au sein des mers primitives, des insectes et des moucherons qui voltigaient dans l'espace, l'auteur inspiré n'en parle point ; ils n'avaient en effet aucune importance pour les peuples auxquels il s'adressait et le but qu'il s'était proposé en écrivant. Moïse nous montre la classe d'êtres prédominants aux diverses époques, et le fait culminant de l'époque qui nous occupe maintenant est l'apparition des plantes, bien différentes toutefois de celles de nos jours.

C'est donc au commandement de Dieu que la terre se couvre de verdure, de plantes et d'arbres. Le commandement donné à la terre de produire les plantes et, au cinquième jour, aux eaux et à la terre de produire les animaux, n'implique pas une propriété donnée à la matière, mais seulement l'élément où Dieu a fait naître la vie. Le récit biblique ne laisse pas non plus à supposer que les végétaux proviennent d'éléments déjà existants, mais qu'ils furent le produit d'une intervention directe et positive du Créateur.

Les savants, les chimistes par exemple, dans leurs manipulations les plus compliquées, ne

peuvent pas plus produire le plus chétif vermisseau que la plus faible plante vivante.

"On a vu, dit M. Gaussen, des hommes de science comme sir James Hall et d'autres qui, dans leurs laboratoires, en prenant de la craie, de la silice, des matières végétales, sont parvenus, sous une forte chaleur et une puissante pression, à imiter les roches de la nature, à fabriquer du marbre comme celui de nos montagnes, de la houille comme celle qu'on brûle dans nos foyers, des silicates cristallisés comme les granites de nos Alpes et même, avec du charbon, de petits fragments d'un diamant, tel que celui qu'on cherche dans la terre. Mais est-il un chimiste qui puisse faire une plante vivante, une herbe seulement, une hysope, une mousse croissant sur la muraille, un fraisier, un bluet, une marguerite des champs? On a rassemblé aux grandes expositions de Londres et de Paris toutes les merveilles de l'art humain ; mais tous les savants de l'univers et tous les industriels travaillant ensemble pendant mille ans, pourraient-ils composer un grain de blé vivant, un grain de pavot vivant, un grain contenant en germe, dans son intérieur, 10,000 plantes de blé, 100,000 millions de plantes de blé, ou 100,000 millions de plantes de pavot se succédant jusqu'à la fin du monde [1]."

Nous connaissons tous la réponse qui doit être faite à une pareille interrogation.

---

1. *Le premier chapitre de la Genèse.*

Quant à la *génération spontanée*, il y a longtemps qu'il n'en est plus question parmi les savants sérieux, qui poursuivent un autre but que celui d'évincer Dieu de la création.

Relativement aux différences spécifiques qui distinguent entre eux les végétaux, elles ne sont pas l'effet de modifications lentes et progressives ; mais elles ont été produites par un acte souverain de la volonté de Dieu, qui les créa *selon leur espèce*.

L'hypothèse de Darwin, qui fait remonter l'origine des végétaux et des animaux à la cellule ovulaire, prototype de tout être organisé, ne fait que reculer la difficulté d'expliquer la création sans l'intervention divine. Qui nous dira, sans l'intervention de Dieu, l'origine de cet embryon rudimentaire et de son soi-disant caractère de transmutation indéfinie ?

Il y eut donc ici une création véritable. Elle se distingue par son abondance et sa luxuriance extraordinaires.

"A aucune autre époque, dit le savant Hugues Miller, le monde ne fut témoin d'une pareille flore. La jeunesse de la terre fut particulièrement une jeunesse de sombres et épaisses forêts, de sapins gigantesques et d'énormes araucarias, de calamites et de fougères arborescentes, de sigillarias et de lépidodendrons. Partout où apparaissaient la terre sèche, le lac marécageux, depuis les steppes glacées de Melville sous l'étoile du pôle, jusqu'aux plaines arides de l'Australie, un riche

et luxuriant herbage recouvrait le sol humide et échauffé. Pour les planètes éloignées, notre terre dut paraître, à travers le nuage qui l'enveloppait, comme un point vert tendre [1]."

Une végétation incomparable, dont la luxuriance n'a jamais été égalée depuis, couvrait donc alors toutes les parties du globe émergées au-dessus des eaux. A en juger par l'étendue et l'épaisseur des gisements carbonifères, dit-on encore, des forêts et des tourbières sans nombre durent, les unes après les autres, se succéder à la surface des îles et des continents de cette période, puis être englouties sous les eaux, pour former ces puissantes masses de houille que nous exploitons aujourd'hui. La moitié au moins de ces plantes primitives était de la famille des fougères. On en a compté jusqu'à deux cent cinquante espèces, dont la plupart dépassaient en élévation les géants de nos forêts actuelles. Et tout cela poussait sous l'influence combinée de la lumière primitivement créée, de la chaleur et de l'humidité, sous une masse de vapeurs et de nuages qui cachait encore le soleil et empêchait son action rayonnante de se faire sentir à la surface des terres nouvellement émergées, comme le témoigne la contexture molle, pulpeuse et cellulaire de tous les végétaux de cette époque. C'était une végétation de serre chaude, uniforme et n'ayant pas d'autre couleur que le vert, sans un fruit, sans une fleur. Elle purifiait l'atmosphère en absor-

1. *Testimony of the rocks.*

bant les miasmes qui s'y exhalaient, tout en s'enfonçant dans les profondeurs du sol pour y former la houille, précieux combustible, que l'homme ira chercher plus tard et qui deviendra une des principales sources de sa prospérité. Ceci étant un fait d'ordre géologique, Moïse n'en dit rien

Aucune vie animale par respiration aérienne. sauf pour quelques batraciens et insectes d'un ordre inférieur, n'était encore possible sous l'épaisse et brumeuse atmosphère alors chargée d'acide carbonique qui pesait sur la terre ; mais cette atmosphère allant toujours s'épurant devait bientôt permettre au soleil de faire son apparition. Et ainsi finit le troisième jour.

Quatrième jour.—Apparition des astres. Organisation de notre système solaire. Raison pour laquelle le soleil et la lune sont appelés luminaires.

Puis Dieu dit : "Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux, pour séparer le jour et la nuit ; qu'ils servent de signes et soient des régulateurs et pour les époques et les jours et pour les années. Et ainsi fut.

Au quatrième jour donc apparurent les corps lumineux, le soleil, la lune et les étoiles. Il n'est pas question ici de la création des astres, mais de l'acte qui les fit apparaître dans l'espace. Aussi, remarquez l'expression dont se sert Moïse : Il ne dit pas que Dieu, ce jour-là, créa le soleil, la lune

et les étoiles, mais : *Qu'il y ait des luminaires*, dit le Tout-Puissant, ou : *Que des luminaires paraissent au firmament*. Ces astres existaient, mais l'état de l'atmosphère ne leur avait pas encore permis de se manifester. A la quatrième époque, les brouillards de la période précédente, celle du carbonifère, et qui empêchaient les rayons du soleil de pénétrer jusqu'au sol, ont fait leur temps ; ils sont maintenant remplacés par de vrais nuages, lesquels, diminuant toujours de densité, finissent par se diviser, laissant apercevoir distinctement les disques du soleil et de la lune, ainsi que les étoiles. Dorénavant, le soleil va éclairer et échauffer la terre ; la lune, avec son cortège les étoiles, embelliront nos nuits.

Voilà donc les grands luminaires prévus par Dieu, qui vont maintenant, non seulement briller au front des cieux, mais servir à régler les époques, les jours et les années. Les saisons ou changements de climat, que la haute température entretenue jusqu'ici par la chaleur centrale rendait impossibles, commencent leur cours régulier.

Ils sont appelés luminaires non pas à cause de leurs dimensions, mais en raison de leur efficacité. La lune, par exemple, n'est pas comparable aux étoiles par son volume mais pour nous ses effets sont plus sensibles.

Le quatrième jour est connu en géologie sous le nom d'époque permienne. C'est, pour employer le langage des géologues, l'étage de la formation du *terrain permien*, qui se trouve au-dessus de l'étage

houillier ou du carbonifère. Cette dernière époque n'avait pas de saison, la température étant partout uniforme, comme le prouvent les débris fossiles de toutes les formations antérieures à la période permienne, qui sont absolument identiques dans tous les lieux où on les a trouvés sur la surface entière du globe. "De ce fait, on peut inférer que l'uniformité de la température, résultant du feu central, prit fin immédiatement après la période permienne, et que la diversité de climat, dont le soleil est la principale source, commença dès lors, pour se continuer depuis sans interruption sur la terre. Par conséquent, le soleil devint aussi dès lors non seulement le signe visible pour distinguer les jours et les années, mais aussi la cause efficiente des saisons[1]."

C'est un fait connu que l'influence du climat, du milieu, contribue à modifier le caractère des espèces végétales et animales. Aussi, dans les nouvelles conditions atmosphériques amenées par l'action vivifiante des rayons du soleil, la végétation change de nature ; de molle et pulpeuse qu'elle était, elle devient ligneuse et d'une texture serrée. On voit également dans les anneaux cellulaires les premiers indices des saisons. Cette différence très sensible entre les végétaux de la période carbonifère et ceux des époques suivantes, ne peut s'expliquer que par le fait que les végétaux primitifs ne recevaient pas l'influence directe du soleil, encore à l'état de formation.

1. McCausland, *Sermons in stones.*

De même pour les poissons. Dans les temps antérieurs, lorsque, sous l'influence du feu central, la chaleur était uniforme dans les eaux et sur la terre, les poissons étaient revêtus d'une armure formée de plaques osseuses destinées à les protéger contre la haute température des eaux primitives, tandis qu'à l'époque qui nous occupe, où l'on commence à distinguer la diversité des saisons, ils diminuent. "Juste au moment où l'hiver commence à prendre sa place au rang des saisons, dit Hugh Miller, on vit disparaître les poissons dont la structure avait été disposée pour vivre dans un milieu d'une température très élevée... Créés pour vivre dans les mers thermales, ils disparurent dès que les mers se refroidirent." Moïse n'avait pas à mentionner ces créations destinées à disparaître. Les mers ainsi refroidies se repeuplèrent d'espèces nouvelles, qui vivent encore aujourd'hui.

Les observations géologiques sur cette époque nous amènent donc à reconnaître qu'elle est précisément celle fixée par l'écrivain sacré pour l'apparition du soleil et des astres. Ce que nous apprend Moïse des événements dont notre globe a été le témoin entre la création des végétaux et celle du règne animal qui l'a suivie, est absolument ce que nous révèle la science de nos jours, qui est incapable de trouver une erreur, une inexactitude dans la simple relation de Moïse, écrite il y a quatre mille ans.

La description du quatrième jour est peut-être la narration la plus étonnante de tout le récit de

la création, et elle suffirait à elle seule à prouver l'inspiration de l'auteur sacré. "Nous disons et nous croyons qu'il était inspiré. Que ceux qui rejettent cette inspiration et qui la nient, nous expliquent par quelle incompréhensible merveille un auteur, le plus ancien de tous les auteurs, n'ayant par conséquent pas la ressource des travaux antérieurs sur la même matière, un auteur qui n'était ni astronome, ni physicien, ni botaniste, ni géologue, a pu écrire sur les astres, le système de la création, son ordre successif, un chapitre où la Science n'a pu signaler jusqu'ici, je ne dis pas une erreur, mais la plus légère inadvertance[1]."

Ce n'est pas à dire que l'inspiration s'étend aux mots, aux phrases mêmes dont se sont servis les écrivains sacrés ; la différence de leur style ne permet pas une semblable supposition. L'inspiration consiste d'abord dans une assistance négative qui prévient toute erreur, puis en ce que Dieu pousse l'auteur à écrire, lui suggérant intérieurement, surtout pour la foi et les mœurs, au moins le fond de ce qu'il doit dire, l'éclairant et le préservant de toute erreur. C'est dans ces conditions que l'on peut dire que Dieu est proprement l'auteur de la Bible. Quant au style, l'expression, la forme même de la pensée, c'est l'affaire de l'écrivain. Il jouit à cet égard de toute l'indépendance nécessaire.

---

1. L. Pioger, ouv. cité.

Et il y eut un soir et il y eut un matin, c'est-à-dire l'achèvement de l'œuvre de la quatrième époque et le commencement de la suivante.

Cinquième jour.—Création des reptiles, des grands monstres marins et des volatiles.

Avec l'apparition du soleil, la végétation a changé et s'est rapprochée de la nôtre, la terre a un tout autre aspect. "Oh ! qu'elle était déjà belle ! s'écrie M. Gaussen dans une page pleine de fraîcheur et de poésie ; le grand luminaire des cieux s'était levé pour la première fois sur nos campagnes, éclatantes de toutes les magnificences primitives de la nature, sur les forêts, sur les prairies, sur les ruisseaux, sur les jardins de fleurs. C'était un paradis de verdure le jardin des jardins dans sa première beauté. Mais ce jardin si beau était encore après tout un désert inhabité. En vain le soleil se levait-il sur les montagnes ; en vain les nuages s'embrasaient-ils des plus riantes couleurs ; en vain la lune, pendant les nuits étoilées, se promenait-elle sur la voûte des cieux, personne n'était là pour l'admirer ; personne pour glorifier Dieu. Les rivières et leur doux murmure coulaient sans témoins dans les prairies ; les jasmins, les églantiers et les chèvrefeuilles chargés de fleurs se penchaient en silence sur leurs rives ; les narcisses, la pervenche, le lis, la jacinthe et l'hortensia élevaient à l'envi au-dessus des prés leurs gracieuses corolles et répandaient dans l'air

leurs plus doux parfums. Mais tout ce beau monde était morne et désert. Le palais était prêt, meublé, paré, décoré de guirlandes et tapissé de fleurs, mais le roi n'y était pas ; tout était fait pour lui, mais il n'était point encore sorti de la poudre de la terre. Et non seulement l'homme n'était pas là pour contempler ces splendeurs et y adorer son Dieu, mais il n'y avait pas même un seul être vivant pour en jouir : pas un animal dans les forêts, pas un insecte dans les prés, pas un oiseau dans les airs, pas une petite alouette pour saluer le lever du jour, pas un rossignol dans la ramée pour chanter son coucher, pas une abeille, pas une pauvre petite mouche pour bourdonner dans les fleurs, pas une fourmi dans la poussière." Mais il n'en devait pas être toujours ainsi puisque, au cinquième jour, Dieu dit :

Que les eaux produisent en abondance des êtres rampants qui aient respiration de vie et que des êtres volants volent sur la terre dans l'étendue des cieux.

Contrairement au règne végétal, qui fut créé en une fois, il y a deux créations dans le règne animal, celle du cinquième et celle du sixième jour.

Les animaux que Dieu créa le cinquième jour sont des êtres aquatiques, animaux énormes, ayant respiration de vie, et des êtres ailés qui volent dans l'étendue des cieux ; ce ne sont pas des poissons proprement dits ni simplement des

oiseaux. Les mots "à souffle ou respiration de vie" caractérisent la respiration aérienne par des poumons, et les poissons respirent par des branchies. Ce seul trait a suffi pour ne pas les comprendre dans l'œuvre du cinquième jour. Moïse ne les nomme pas non plus.

Les êtres aquatiques dont il est ici question sont "les grands monstres marins", puis les reptiles, qui vivent dans l'eau, mais dont les organes leur permettent de venir à terre, de glisser ou de ramper sur le sol. Les "êtres volants" désignent à la fois les grands oiseaux et tout animal ayant des ailes et capable de voler.

Ces gigantesques lézards des mers, ces sauriens amphibies, à respiration pulmonaire ou aérienne, qui vivent de préférence dans les eaux, se traînent aussi en rampant sur les rivages ; mais tous ces monstres, de mémoire fabuleuse, et dont on peut voir les restes retrouvés et reconstitués dans les grands musées d'Europe, ces monstres aux noms singuliers d'ichthyosaures, d'une longueur de plus de trente pieds et dont les yeux étaient plus volumineux qu'une tête humaine, de plésiosaures au cou d'une longueur énorme, semblable au corps d'un serpent, de cétiosaures ; ces lézards et ces crocodiles, tels que le téléosaure, le mégalosaure, au corps long de plus de 70 pieds, l'iguanodon, animaux dont quelques-uns dépassent en hauteur et surtout en grosseur l'éléphant actuel, et qui, en quantités innombrables, peuplaient les plaines et hantaient les rivières de ce temps-là, répondent

bien à l'appel du Créateur : "Que les eaux produisent en abondance des êtres rampants qui aient respiration de vie."

Et les ptérodactyles et ramphorynques, reptiles à tête d'oiseau, à queue de lézard, à griffes de lion avec des ailes de chauves-souris, pouvant prendre leur essor dans les airs, les libellules et une multitude d'autres insectes vivants, des oiseaux d'une taille gigantesque et dont l'empreinte des pieds mesure une étendue double de celle du cheval ou du chameau, représentent bien "les êtres ailés qui volent au-dessus de la terre vers l'étendue des cieux." Cette période géologique fut donc par-dessus tout une période d'énormes reptiles marins et terrestres et de nombreux oiseaux d'une taille prodigieuse et d'une organisation des plus étranges. Si on commence à signaler dès le cinquième jour la présence de quelques petits mammifères sans importance, cela ne détruit aucunement la loi générale. On trouve que la classe des reptiles domine exclusivement ; cela suffit. Moïse n'étant pas chargé de nous léguer un cours d'histoire naturelle, reproduit le trait caractéristique de chaque époque, celui qui frappe le plus les yeux sans s'inquiéter des détails. Il annonce l'apparition d'une nouvelle série d'êtres sans y comprendre tous les individus appartenant à cette série.

"Remontant, dit Cuvier, au travers des grès qui n'offrent que des empreintes végétales, on arrive au calcaire de Jura : *C'est là que la classe*

des reptiles prend tout son développement. C'est parmi ces innombrables quadrupèdes ovipares, au milieu de ces tortues, de ces *reptiles volants*, que se seraient montrés pour la première fois, quelques petits mammifères marins. Mais pendant longtemps encore on trouve que la *classe des reptiles* dominait exclusivement."

Il y a donc accord parfait entre Moïse et Cuvier touchant la nature des animaux de cette première création : c'étaient des animaux aquatiques et des volatiles.

On a reproché à l'auteur de la Genèse d'avoir placé la création des poissons au cinquième jour, qui correspond à l'âge secondaire, tandis que les poissons apparaissent dès la période silurienne qui correspond au deuxième jour.

Que la création des poissons ait eu lieu au cinquième jour a même été pendant longtemps une opinion assez répandue. Les premiers poissons ont même paru dès l'époque des premiers zoophytes, des premiers mollusques, des premiers crustacés, des premiers fucus et des premières algues, alors que l'Esprit de Dieu, créant la vie, planait à la surface des eaux. Ceux qui reprochent à l'auteur sacré ce qui leur a paru une contradiction, ne l'ont pas compris, lui attribuant ce qu'il n'a pas dit. Ils ont été induits en erreur par des versions fautives et mal interprétées qui éveillaient plutôt dans l'esprit l'idée de poisson.

En réalité Moïse ne parle nulle part de poissons dans l'œuvre du cinquième jour.

D'après la Genèse, l'ordre de la création fut le suivant : les créatures marines d'abord, les plantes terrestres au troisième jour, puis au cinquième, les reptiles de dimensions colossales et produits "avec abondance", comme dit Moïse, et comme nous le révèle la géologie, et, enfin, au sixième jour, les mammifères. Des exceptions sans importance, peu nombreuses, ne détruisent nullement l'accord général et si merveilleux de la révélation biblique avec ce que nous pourrions appeler la révélation naturelle, telle que nous la lisons dans la structure du globe.

"Moïse nous a laissé une cosmogonie, écrivait Cuvier, dont l'exactitude se vérifie chaque jour d'une manière admirable. Les observations géologiques récentes s'accordent parfaitement avec la Genèse sur l'ordre dans lequel ont été successivement créés tous les êtres organisés."—"L'ordre d'apparition des êtres organisés, affirmait Ampère, est précisément l'ordre de l'Œuvre des Six Jours, tel que nous le donne la Genèse. Ou Moïse avait dans les sciences une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, où il était inspiré."—"Aucun monument soit historique soit astronomique, assure Balbi (*Atlas ethnographique du globe*) n'a pu prouver que les livres de Moïse fussent faux ; mais au contraire ils sont d'accord de la manière la plus remarquable avec les résultats obtenus par les plus savants philologues et les plus profonds géomètres."

Ecoutons Buffon : "La description de Moïse est une narration exacte et philosophique de la création de l'univers entier et de l'origine de toutes choses." Et Linné : "Il est matériellement démontré que Moïse a écrit, non sous la seule inspiration de son génie, mais sous la dictée même de l'auteur de la nature." Puis Marcel de Serres : "Si l'on considère que la géologie n'existait pas à l'époque à laquelle a été écrit le récit de la création, et que les connaissances astronomiques étaient pour lors peu avancées, on est porté à conclure que Moïse n'a pu deviner si juste que par suite d'une révélation." Que de témoignages on pourrait encore citer, mais il faut savoir se borner. J'ajouterai cependant avec l'auteur de *La Terre et le Récit biblique de la Création* que "l'autorité divine des Ecritures ne dépend pas pour nous de l'accord plus ou moins parfait qui peut exister entre elles et la science géologique. La science est mobile de sa nature ; la vérité, elle, ne change pas : elle est immuable comme le Dieu dont elle émane. Voilà pourquoi l'autorité de nos Livres saints ne saurait être subordonnée au verdict de la science. Elle repose sur une autre base à la fois plus solide et plus ferme que nous n'avons pas à rechercher ici.

"Mais lorsqu'on vient nous dire avec une assurance que la certitude seule pourrait justifier : "Les progrès de la science ont fait justice de l'autorité de la Bible";—à ceux qui tiennent un pareil langage, nous avons le droit de répondre : "Vous

vous trompez ; au point où en est la science c'est le contraire qui est vrai."

"Prenons-y garde. Il y a des préjugés scientifiques non moins aveugles que les préjugés populaires. Ceux qui, au nom de la science, de la science géologique en particulier, affirment qu'il y a opposition entre elle et le Livre des révélations divines, ou n'ont pas examiné, ou obéissent sans le savoir à des préventions irréfléchies. Or l'effort constant de tout homme droit et impartial doit être de s'élever au-dessus d'elles jusque dans ces régions sereines où l'on ne prend conseil que de la vérité."

Sixième jour.—Création des mammifères et de l'homme.

L'organisation de la terre est complète. Le sol est affermi, produisant partout des plantes et des arbres. Sauf les accidents qu'elle pourra encore subir sur un point ou sur un autre de sa surface, bien légers comparés aux perturbations radicales qu'elle a éprouvées aux différentes phases de sa formation, elle est propre maintenant à devenir le séjour des derniers êtres que Dieu lui destine : les animaux terrestres, domestiques et sauvages, et finalement l'homme. Ce fut l'oeuvre du sixième jour, qui correspond à l'âge tertiaire des géologues.

Puis Dieu dit : Que la terre produise des animaux qui aient respiration de vie, selon leur espèce, savoir

des bestiaux et des animaux rampants et des bêtes terrestres selon leur espèce. Et ainsi fut.

Ainsi donc, au sixième jour, Dieu créa d'abord les bestiaux, les petits animaux qui se déplacent en rampant, à la mode des serpents, des vers, et les bêtes sauvages de la terre.

Ces animaux se distinguent de ceux de l'époque précédente en ce qu'ils sont des animaux terrestres, mammifères et vivipares, les autres étant plutôt des animaux monstres, oiseaux gigantesques, tous ovipares, innombrables et immenses, avec des ailes ou sans ailes, dans l'air et dans l'eau.

Les reptiles d'abord, dit Pozzy, les mammifères ensuite : ainsi parle Moïse. N'est-ce pas le même langage que nous tient la géologie ? L'harmonie est donc complète ; impossible de signaler aucun désaccord.

Cet accord éclate sur un autre point, ajoute le même auteur. Dans le récit biblique, dit-il, la création de la vie animale occupe deux jours, le cinquième et le sixième, celle de la vie végétative n'en occupe qu'un, le troisième. Et la géologie, combien compte-t-elle de périodes pour les animaux ? Deux : celle des ovipares (reptiles, oiseaux) dans les terrains jurassiques, et celle des quadrupèdes, vivipares, dans les terrains tertiaires. Combien pour les végétaux ? Une seule, la période houillère. Qui pourrait ne voir là qu'une correspondance fortuite ?

Moïse, nous l'avons déjà fait remarquer, caractérise les diverses phases de la création par le côté saillant : celui qui frappe les yeux. Il écrit dans le langage de son temps et pour être compris de tous. La classification qu'il emploie, pour n'être ni rigoureuse ni complète, ne contredit aucune découverte scientifique bien constatée.

Enfin, la terre est définitivement prête à recevoir celui pour qui elle est destinée. Les saisons suivent leur cours régulier ; une riche verdure orne les plaines et les coteaux. Les espèces organisées, plantes et animaux, sont au point où le Tout-Puissant les voulait. Le chef et le roi de la nature, le chef-d'œuvre de la création, qui la consomme, qui l'explique en en faisant voir la fin, peut maintenant prendre possession de son magnifique domaine. Ce domaine est encore comme s'il n'existait pas ; avec l'homme, il va recevoir l'impulsion et la vie.

Aussi, Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, et sur les êtres volants des cieux, et sur les bestiaux et sur toute la terre, et sur tout animal qui rampe sur la terre.*

Dieu donc créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu.

Ici, la voix divine devient plus grave ; Dieu qui, jusqu'ici, avait tout fait en commandant, semble

se recueillir ; on dirait un conseil tenu par plusieurs Personnes. Le moment, en effet, était des plus solennels. Il s'agissait de créer sa créature privilégiée. Tout ce qui avait été fait jusqu'à présent l'avait été pour elle. Dieu créa donc l'homme. Il le créa dans toute la splendeur de son intelligence et de sa beauté physique.

L'homme occupe le haut de l'échelle de la création ; il est le plus parfait des êtres créés, et le dernier qui ait apparu sur la scène du monde, le seul capable de pénétrer les mystères de ce magnifique univers et d'en apprécier les merveilles. La science ne nous signale aucune création nouvelle, ni dans les plantes ni dans les animaux, après celle de l'homme, dont l'apparition clôt également la série des diverses formations géologiques.

En effet, Dieu, dit la Bible, "se reposa de toute son œuvre qu'il avait créée pour être faite", ce qui veut dire qu'il cessa de créer.

———

CHAPITRE III

LE TRANSFORMISME

La lecture du dernier chapitre de cette étude a dû laisser dans tout esprit la conviction qu'il ne peut pas y avoir, et qu'en effet il n'y a pas, sur l'œuvre de la création, de contradictions réelles entre les faits que nous révèle la science et ceux que nous rapporte Moïse.

Le lecteur a peut-être aussi remarqué que l'auteur sacré, en racontant la création des plantes du troisième jour, celle des monstres marins et des volatiles du cinquième et des animaux terrestres du sixième, termine toujours son récit en ajoutant qu'ils furent créés "selon leur espèce". Cette expression est même répétée cinq fois dans l'énumération des animaux créés le sixième jour. Cette insistance de Moïse sur ce point particulier de sa narration finit par devenir impressionnante. On pourrait croire, vraiment, que Moïse a entrevu les temps troublés de notre époque, où tant de vérités, si clairement définies et si universellement acceptées par le sens commun pendant si longtemps, seraient reprises et mises en doute. Il semble que l'auteur de la Genèse, que guidait l'esprit de Dieu, ait voulu mettre en garde les générations futures contre certaines doctrines sophistiques que des hommes téméraires soutiendraient de nos jours au nom de la science.

En lisant Moïse, nous voyons que Dieu a créé distinctement et séparément les végétaux, puis les animaux "chacun selon son espèce". Ainsi, dès l'origine des temps, les espèces sont marquées de leur cachet et de leur type ; et comme chacune porte en elle sa propre semence, elles durent se reproduire ensuite intégralement.

Cette attestation est absolument contraire au transformisme, qui fait dériver les espèces les unes des autres par voie d'évolution ou de "transformations successives." Il s'agit donc, ici encore, de savoir si Moïse a dit vrai sur une matière aussi importante et au sujet de laquelle il semble insister, ou s'il faut plutôt s'en rapporter à certains savants qui enseignent une doctrine contraire. Il importe pour le croyant de s'assurer si Moïse, en parlant de la création des végétaux et des animaux, et disant que Dieu les créa "selon leur espèce", ne s'est pas trompé ; car le livre qu'il nous a laissé pour y asseoir notre foi et que nous tenons pour inspiré, doit être exempt d'erreurs dans toutes et chacune de ses parties. Il importe surtout au croyant de savoir quelles sont les conséquences, au point de vue moral et religieux, qui découlent du Transformisme, tel qu'enseigné par certains de ses partisans, c'est-à-dire l'apparition et l'existence des êtres, y compris l'homme, sans l'intervention de Dieu comme créateur. Car il y a un système transformiste qui, à la rigueur, pourrait être accepté par la raison et par la foi, si seulement il était

soutenu par les faits : c'est celui qui admet que les espèces végétales et animales sont venues l'une de l'autre, ayant pour origine un premier élément doué de vie, et créé par Dieu, la matière inorganique ne pouvant produire la vie.

Dieu à l'origine de la vie, voilà la condition indispensable. Ceux qui partagent cette opinion raisonnent à peu près comme suit : "La première molécule animée vient de Dieu. Si elle s'est transformée et a fini par produire tous les êtres que nous voyons, c'est en vertu de lois créées, elles aussi, par Dieu. De sorte que, si les espèces n'ont pas paru individuellement à la voix du Créateur, cette voix a créé le premier germe vivant avec la mission, les forces et la direction nécessaires pour produire les autres..." Dans cette hypothèse, Dieu demeure l'auteur de la vie ; aussi l'Eglise n'a pas réprouvé cette théorie. Mais, malheureusement pour elle, les faits ne la confirment pas, pas plus, du reste, que le Transformisme proprement dit, Transformisme absolu, par lequel Dieu est éliminé de la création. Ce système suppose d'abord la matière éternelle, ses tenants se contentant d'affirmer que "toute matière existe de toute éternité, parce qu'on ne saurait comprendre comment elle aurait eu un commencement." En effet, sans Dieu comme cause première, il est difficile de s'expliquer un phénomène aussi étonnant et si contraire aux lois de la logique et du bon sens. En second lieu, les êtres vivants, au lieu de devoir leur origine à

un Créateur, se seraient développés d'eux-mêmes par la génération spontanée, deuxième condition indispensable au système, et auraient, avec le temps, changé d'espèce en se transformant. C'est de ce dernier système de Transformisme que nous allons maintenant dire quelques mots.

C'est à de Maillet que revient la première idée du transformisme. Voici, par exemple, comment il explique, dans son livre *Telliamed* publié en 1748, après sa mort, la transformation d'un poisson volant en oiseau : "Un poisson volant, dit-il, entraîné par l'ardeur de la chasse ou de la lutte, tomba loin du rivage dans les roseaux, où il continua de vivre. Alors, sous l'influence de l'air ses nageoires pectorales se changèrent en ailes, ses ventrales en pieds, ses écailles en plumes ; son corps se modela ; le cou et le bec s'allongèrent, et le poisson se trouva devenu oiseau." Un vrai conte de fée. Il n'est peut-être pas nécessaire de faire remarquer que l'auteur était le premier à ne pas se prendre au sérieux. Aussi, dédie-t-il son livre à Cyrano de Bergerac, mort fou, en disant : "C'est à vous, illustre Cyrano, que j'adresse mon ouvrage. Puis-je choisir un plus digne protecteur de toutes les folies qu'il renferme ?"

Un naturaliste français de mérite, Lamark, mort en 1829, chercha à rendre compte du développement des espèces par des causes naturelles. Pour lui, l'*habitude* fait tout. "Il y a, dit-il, des

oiseaux à jambes courtes et des oiseaux à jambes longues. Le martinet les a très courtes, parce qu'il s'est plus appliqué à voler qu'à marcher ; l'échassier les a très longues, parce qu'il s'est plus appliqué à marcher qu'à voler.

" La girafe n'ayant pas voulu paître à terre, mais se nourrissant des feuilles des arbres, son cou s'est énormément allongé pour les saisir.

" La taupe, au contraire, ayant préféré vivre sous terre dans les ténèbres, a fini par perdre les yeux." Lamark fut suivi par Geoffroi Saint-Hilaire. Leurs théories, dites "évolutionnistes", dont le développement était très incomplet, restèrent à peu près sans écho ; du moins, on le conçoit facilement, les adversaires de l'évolution avaient beau jeu contre elles. Il en fut ainsi jusqu'à ce que Darwin, célèbre naturaliste anglais, les reprit avec quelques modifications et publia, en 1859, son grand ouvrage : "*De l'Origine des Espèces par voie de sélection naturelle.*" Ses vues sur la variabilité des espèces forment un corps de doctrines tel qu'aujourd'hui, "darwinisme" est presque synonyme de "évolutionnisme."

Suivant Darwin, toutes les espèces animales procèdent d'un archétype primitif ou du moins d'un nombre fort limité d'espèces, lesquelles, grâce aux conditions de leur existence, allèrent se perfectionnant jusqu'à réaliser la créature raisonnable. Ayant remarqué que les *races*, sous les influences de la domestication et à l'aide de la sélection naturelle, peuvent être modifiées, il en

concluait que les espèces pouvaient être également transformées.

La doctrine du savant anglais va bien au-delà de tout ce qu'avaient admis ses devanciers français. Toutefois, le problème soulevé par Darwin parut bientôt présenter plus de difficultés que l'auteur lui-même ne l'avait cru. Les raisons qu'il invoquait n'étaient pas suffisantes pour rendre compte de toutes ses hypothèses. En tout cas, l'apparition de son livre fut l'aurore d'une époque nouvelle, qui vit surgir en Angleterre, en France et en Allemagne, de nombreux adeptes qui embrassaient, pour divers motifs, les théories darwiniennes. Pour les uns, la seule chose qui importait dans tout ce débat à propos du transformisme, c'était d'écarter le surnaturel. Ainsi, dit un commentateur, s'est constituée une école qui, répudiant l'action créatrice de Dieu dans la formation des espèces, relie tous les êtres les uns aux autres par une chaîne ininterrompue, et prétend expliquer les différences spécifiques par une série de transformations accomplies sous l'empire de circonstances externes, en vertu de certaines lois inhérentes à leur nature.

Cette école fit d'abord grand bruit. La nouvelle théorie fut tour à tour discutée, commentée vivement applaudie ou combattue. Comme il arrive souvent en pareil cas, ceux qui parlaient le plus fort étaient justement ceux qui la comprenaient le moins. Disons, toutefois, en justice pour le célèbre savant anglais que "si Darwin

avait un côté *faible*", pour parler comme Buchner, un de ses partisans, mais qui avait outré sa doctrine, "c'est qu'il attribue au *Créateur* la première apparition de la vie", comme le faisaient d'ailleurs ses devanciers naturalistes français, qui plaçaient Dieu à la base de la vie surnaturelle. En effet, c'est là le grand grief que plusieurs de ses disciples, qui dépassèrent bientôt leur maître dans leurs aventureuses théories, lui adressaient. Ainsi entendu, le "darwinisme" ne doit pas être confondu avec le transformisme radical et athée, et n'est pas nécessairement en contradition avec la Bible, d'autant plus que Darwin admet dans le règne végétal et animal l'existence de plusieurs types primordiaux.

De plus, Darwin, honnête homme au fond, déiste et croyant à la création initiale, n'avait émis ses théories qu'à titre d'hypothèses ; mais là encore il fut bientôt dépassé en hardiesse et en indiscipline scientifique par bon nombre de ses partisans, qui prirent pour des faits indiscutables ce qui était encore à prouver. Ce fut bientôt un bouleversement général de la physique, de la physiologie, de la chimie. Plus que jamais la vérité du jour devint l'erreur du lendemain.

Et ce brouhaha dura environ trente ans, jusqu'à ce que, de guerre lasse, la science sérieuse, qui se fonde sur des faits bien constatés, finit par reprendre ses droits et faire justice de toutes ces théories qu'elle ne pouvait sanctionner. Ce n'est pas au moyen de suppositions et d'hypothèses

qu'on résout des questions de cette nature ; c'est uniquement par l'étude des faits, l'examen des preuves et la sanction de l'expérience.

M. le professeur Hartman résume dans les termes suivants l'influence que le darwinisme a exercée dans le monde savant depuis la publication du livre célèbre, en 1859, *De l'Origine des Espèces par voie de sélection naturelle :*

"En 1860, dit-il, les adversaires de Darwin sont tout-puissants ; en 1870, la théorie commence à s'implanter dans tous les pays cultivés ; en 1880, la gloire du Darwinisme atteint son zénith, c'est le soleil qui éclaire les savants dans leurs recherches; en 1890, des doutes commencent à se faire jour sur la valeur scientifique du système ; puis une opposition formidable vient à naître ; elle se développe et résonne bientôt dans le monde comme un chœur immense ; on ne réclame rien moins que la tête du Darwinisme, et, depuis le commencement de ce siècle il devient de plus en plus évident que les jours du Darwinisme sont comptés."

"Il y a peu d'années, disait en 1905, M. de Lapparent, de l'Académie des Sciences, les doctrines darwinistes paraissaient en pleine faveur. En ce moment, c'est à qui les désertera pour revenir à l'ancienne notion des créations successives."

"Un des mérites de Darwin, avait dit un autre auteur non moins estimé [1], son grand titre à la reconnaissance, c'est d'avoir, en publiant son

1. Mivart, *Lessons from nature.*

livre sur *l'Origine des Espèces*, fourni l'occasion de mettre en pleine lumière, par la réduction à l'absurde, la vanité de son système : car l'origine de l'homme ne peut se justifier par la sélection naturelle, et les causes mécaniques ne suffisent nullement à expliquer l'harmonie, la variété et la beauté de ce monde, où la vie court sous des formes sans nombre, et où l'homme se trouve placé pour en être à la fois l'observateur attentif et le souverain."

Ce qui a contribué à faire bénéficier, dès son apparition, son livre d'une certaine autorité, c'est que Darwin est un homme d'un véritable talent et d'un savoir incontestable. Les faits abondent dans son ouvrage et lui donnent tout d'abord l'apparence d'une solidité compacte, et souvent on ne découvre pas à première lecture la faiblesse de ses arguments, tant il sait exposer ses démonstrations avec prestige et donner aux produits de son imagination fantaisiste les formes sévères de la science.

Tout n'est pas faux cependant dans le système de Darwin, et toutes ses idées ne sont pas à rejeter. Il existe une certaine évolution dans la nature : l'univers et notre terre elle-même résultent d'une longue série de transformations, Il y a évolution dans l'apparition des espèces en ce sens que chaque période géologique a marqué autant de degrés dans l'échelle progressive de l'ensemble des êtres, allant toujours du simple au composé, du moins parfait

au plus parfait. Des êtres sous-marins invertébrés aux poissons, des poissons aux reptiles, des reptiles aux oiseaux, des oiseaux aux mammifères et des mammifères à l'homme, il y a une progression réelle, continue, que personne ne conteste. Dans le règne végétal,comme dans le règne animal, la nature produit une création continue de variétés pour les plantes et de races pour les animaux, même pour l'homme, mais dans certaines limites, sans que l'espèce en soit affectée.

Qu'il se produise chez des individus d'une espèce un perfectionnement ou une détérioration, que certaines particularités accidentelles, sous l'influence du milieu, de l'alimentation, de la sélection naturelle ou artificielle, tendent à se perpétuer par la génération, c'est un fait que l'expérience nous démontre et que personne ne conteste. Mais ce qui est prouvé avec non moins d'évidence, c'est que ni ces variétés, ni ces perfectionnements ne vont jamais jusqu'à franchir les limites de l'espèce par la formation d'espèces nouvelles. La science est incapable de nous fournir un seul exemple de la transformation d'une espèce en une autre.

De nos jours, comme aux époques préhistoriques les plus éloignées, nous ne constatons aucune trace de l'évolution, c'est-à-dire aucune espèce, ni chez les végétaux ni chez les animaux, en voie de formation ; les espèces quaternaires dont on retrouve encore aujourd'hui des représentants, n'ont pas subi de modifications organiques qui

autorisent l'idée d'une transformation du type spécifique. Il n'y a pas aujourd'hui de vérité scientifique plus solidement établie que celle de la fixité des espèces. Depuis que le monde existe, les minéraux, les plantes, les êtres animés, se produisent et se perpétuent de la même manière, et chacun selon son espèce. "Depuis l'introduction première, en ce monde, des animaux, il n'apparaît pas le plus petit indice qu'une espèce se soit transformée en une autre", dit Agassiz, dont la grande autorité ne peut être ici discutée.

A remarquer également que l'évolution ne cherche à expliquer que les développements, qu'elle ne dit rien et ne peut rien dire des commencements.

"Le mot si commode d'"évolution universelle" pourrait bien être un de ces mots mal définis qui, de temps en temps, surgissent dans la langue des savants pour soulager leur perplexité et marquer leur ignorance", disait le marquis de Salisbury, alors premier ministre d'Angleterre.

Inutile d'ajouter que l'adepte du transformisme sans l'intervention du Créateur, tel qu'enseigné par les savants de l'école de Hæckel, ne croit pas en la spiritualité de l'homme ni à la vie future ; qu'il n'attend point d'autre félicité que celle qu'il peut se procurer ici-bas. L'homme étant rangé dans la catégorie des animaux, dont il n'est distingué que par un degré et une étape d'évolution, il n'est pas tenu à avoir plus de devoirs qu'eux. Pas besoin pour lui, dans ces conditions, de se

surveiller, de dominer ses impulsions, de supporter avec patience les épreuves de la vie en vue d'une récompense future, de régler ses appétits, de maîtriser ses instincts ; il n'a qu'à se repaître comme l'animal. Aussi, cette théorie, qui rapporte tout à la matière, fausse à la fois notre origine, la notion de nos obligations en ce monde et de notre destinée dans l'autre.

L'idée fondamentale du transformisme est donc la variabilité des espèces. Si la fixité des espèces n'est pas un fait originel et voulu par Dieu, mais un effet de la nature opérant dans le temps, la géologie, qui a dressé le catalogue des êtres qui ont apparu sur notre globe pendant un si grand nombre de siècles, doit être en état de nous indiquer la trace des modifications graduelles qu'ils auraient subies. Or cette science constate que les espèces sont toujours demeurées invariables et qu'elles sont aujourd'hui ce qu'elles ont toujours été, malgré que les milieux où elles vécurent aient parfois éprouvé des changements considérables.

"Nous avons beau fouiller les entrailles de la terre, parcourir toute la série des couches fossilières, pour y trouver la trace de ces transformations graduelles qui seraient l'origine des espèces, nous ne l'y découvrons nulle part. Ce que ces espèces étaient au début de leur existence, elles l'ont toujours été, aussi longtemps qu'a duré leur vie. Cette vie n'a pas été la même pour tou-

tes. Les unes n'ont vécu qu'un temps limité, tandis que les autres se sont conservées depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours, comme les lingules, par exemple, qui peuplaient déjà les océans cambriens et siluriens, et qu'on retrouve encore dans nos mers actuelles. Mais que leur apparition sur la terre ait été longue ou courte, toujours est-il qu'elles se présentent à nous sous les mêmes formes et revêtues des mêmes caractères [1]."

Donc, depuis que le monde existe, les espèces que nous voyons aujourd'hui se sont conservées dans leur type primitif. Certaines espèces ont disparu, mais aucune n'a varié. Voilà ce que prouvent, sans doute possible, les documents les plus anciens. Tous attestent la permanence des formes animales et végétales. Nous voyons, d'après les squelettes retrouvés dans les cavernes, que certains animaux ont disparu dans le cours des âges ; mais jamais nous ne voyons qu'à un moment donné ces espèces se transforment en d'autres espèces. Jamais un bœuf ne deviendra cheval ou mouton, et on ne verra pas les carpes devenir oiseaux. Il est possible que la girafe, déjà fort rare, disparaisse, mais elle ne deviendra jamais une autre bête. Comparez les chauves-souris des grottes actuelles : elles sont exactement les mêmes que celles qui y vivaient aux époques

1. B. Pozzy, *La Terre et le récit biblique de la création.*

primitives, aux époques du mammouth et de l'ours des cavernes.

L'espèce est immuable. L'homme ne peut la créer. Tout au plus réussit-il parfois à obtenir de nouvelles *races* dans *l'espèce* : deux mots qu'il ne faut pas confondre. Chaque fois qu'il a essayé d'intervenir dans l'ordre de la nature n croisant arbitrairement entre elles certaines espèces animales, les résultats ainsi obtenu ont toujours été négatifs et n'ont produit que des êtres anormaux, lesquels, lorsqu'ils ont vécu, n'ont pas retardé à revenir au type primitif. Mais ces croisements entre espèces sont presque toujours stériles. Si le produit est fécond à la première génération, il devient stérile à la seconde, à la troisième, etc. et, finalement, l'hybridité disparaît par la loi de retour au type. "Si l'espèce changeait, l'hybridation serait assurément le moyen le plus direct et le plus efficace d'opérer ce changement. Point du tout, l'hybridation est le moyen qui met le plus complètement dans son jour la fixité des espèces [1]."

Il n'y a donc pas de fait mieux établi aujourd'hui que toutes les tentatives pour produire des espèces nouvelles stables au moyen de deux espèces différentes ont été sans succès, que tous les efforts de la sélection artificielle la plus habile ont échoué contre les lois de la nature.

---

1. Flourens, *Examen du livre de M. Darwin sur l'origine des espèces*, Paris, 1864.

Il en est de même pour le règne végétal ; les plantes hybrides ne peuvent se perpétuer d'une manière durable : après un certain nombre de générations, elles retournent naturellement et spontanément au type primitif de l'une ou de l'autre des deux espèces productives [1].

Lisez Aristote, et comparez les descriptions extérieures et anatomiques qu'il fait des animaux et des plantes de son temps d'avec celles des naturalistes de nos jours, vous les croiriez écrites de la même main, tellement elles se ressemblent.

Dans la vieille Egypte, de même qu'à Babylone et à Ninive, en même temps que des monuments qui remontent à cinq ou six mille ans, on a trouvé des gravures et des débris d'animaux et de plantes qui ne diffèrent pas de ceux de nos jours. Bien plus, on a retrouvé, près de Robenhausen, dans le canton de Zurich, au milieu de marais tourbeux, encaissés dans des lignites dont la formation doit remonter, au dire de certains géologues, entre les deux périodes glacières, toute une végétation forestière, tels que l'if, le pin silvestre, le mélèze, le bouleau, le chêne, l'érable, le noisetier même, avec ses deux variétés ; leur comparaison avec les formes végétales de la même espèce qui croissent encore aujourd'hui, n'a point montré de différence.

"Des transformations ont eu lieu, des transformations se feront", répètent les transformistes.

---

1. E. Blanchard, *L'origine des êtres, dans la Revue des deux Mondes*, 1er octobre 1874.

Ces assertions sont plus faciles à émettre qu'à prouver. Si on leur demande quand et comment ces transformations se sont produites, aucun d'eux ne peut le dire ; aucun d'eux n'a rencontré dans le passé les chaînons qui relient généalogiquement une espèce à l'autre, et aucun ne peut les montrer dans le présent. Quant à l'ancêtre supposé de l'homme, le pithécoïde, ou autre, qu'on cherche en vain, il est sans doute enseveli dans les anciens continents, submergés aujourd'hui par les eaux.

Ces appels à l'inconnu n'ont pas la moindre valeur au point de vue scientifique. Tout se réduit à des hypothèses, à des conjectures fantaisistes sur lesquelles on essaierait en vain d'asseoir une doctrine. "La doctrine de l'évolution est aussi peu démontrée qu'elle est séduisante ; il faut prendre garde en l'adoptant d'adopter un dogme non contrôlable [1]."

" La nature, avait déjà dit Buffon, a imprimé à l'espèce certains caractères inaltérables. L'espèce n'est autre chose qu'une succession constante d'individus semblables et qui se reproduisent. L'empreinte de chaque espèce est un type dont les principaux traits sont gravés en caractères ineffaçables et permanents à jamais, quoique toutes les touches accessoires varient ou puissent varier. La transformation des espèces est impossible ; mais il faut reconnaître en elles une variabilité illimitée."

---

1. Stanislas Meunier, *L'Evolution et la Vie*, Masson, éditeur, 1888.

"Le transformisme n'est qu'une hypothèse, et ceux qui l'envisagent froidement, avec la rigueur de la méthode scientifique, doivent reconnaître qu'elle ne repose sur aucune preuve directe [1] ".

" Le plus grand fait de l'histoire naturelle est celui de la fixité des espèces", proclame M. Flourens.

Voilà des déclarations d'autant de savants dont l'autorité est universellement reconnue.

Les causes modificatrices invoquées par Darwin, la sélection naturelle, la lutte pour l'existence, l'accumulation par l'hérédité, l'influence des milieux, sont aujourd'hui définitivement reconnues insuffisantes pour prouver l'évolution. Elles rendent compte de l'origine des variétés et des races, mais n'affectent pas l'espèce. Ce sont des "mots vagues qui ne donnent qu'une ombre d'explication", dit le professeur Oskar Hertwig, recteur de l'Université de Berlin. Ces différents agents exercent jusqu'à un certain point un pouvoir modificateur réel ; l'observation nous montre dans la nature une tendance à la variation ; mais créer des organes qui n'existent pas, c'est autre chose, et les temps géologiques, préhistoriques et actuels, ne nous fournissent aucun exemple d'une telle transformation. "Des variétés d'une même espèce peuvent se produire, non pas des espèces distinctes. A un moment, toujours un

1. P. Broca, Congrès international d'anthropologie, Paris, 1869.

fossé infranchissable creuse la frontière [1]". "Qu'ils soient sauvages ou sédentaires, les canards restent canards ; ici avec tel plumage, là avec tel autre. Le cou de la girafe ne s'est pas allongé dans telle contrée parce que les arbres dont elles aiment les feuilles étaient plus élevés. Ce sont là des contes pour les enfants. Depuis qu'on connaît la girafe, elle n'a pas varié, pas plus que le pivert, dont les efforts n'ont pu allonger la langue. Il en possède une longue, comme tel autre oiseau en a une courte. Nous ne voyons donc pas les vivants chercher leur forme [2]."

"Quiconque ose avancer sérieusement, dit Cuvier, qu'un poisson, à force de se tenir au sec, pourrait voir ses écailles se fendiller et se changer en plumes et devenir lui-même un oiseau, ou qu'un quadrupède, à force de pénétrer dans des voies étroites, de se passer à la filière, pourrait se changer en serpent, ne fait autre chose que prouver sa profonde ignorance de l'anatomie... C'est du ridicule et non de la science."

La création va du néant à la matière, de la matière aux organes végétaux, de ceux-ci à l'animalité, de l'animalité à l'homme. Chacun de ces étages est séparé par une tranchée que la toute-puissance créatrice seule peut combler.

Pasteur et J.-Henri Fabre, en ces derniers temps, ont achevé d'enlever au Transformisme le peu

---

1. Dr Ch. Fiessinger, *Erreurs sociales et maladies morales*, 1909.
2. Guy de Charnacé.

de prestige qui pouvait encore lui rester : le premier en réduisant à néant la théorie de la génération spontanée, le second, en faisant voir, dans ses longues années de patientes observations des mœurs des insectes, la fragilité de la base sur laquelle repose l'œuvre entière de Darwin. Or, pour les transformistes décidés à se passer de l'intervention divine dans l'œuvre de la création, il leur fallait, outre la matière, qu'ils supposent éternelle, la génération spontanée comme première assise, comme point de départ. Cette dernière condition était de toute nécessité. Pasteur, en prouvant que nul être vivant n'a pu naître spontanément de la matière, en détruisant la légende de la génération spontanée, a porté au Transformisme un coup mortel. Je ne dis pas que le coup a atteint Darwin lui-même qui, ne pouvant se l'expliquer, était bien disposé à attribuer à l'intervention divine l'apparition de la vie sur la terre, mais pour les transformistes matérialistes, il a été fatal [1].

M. Henri Fabre, mort en 1915, est une des plus fortes autorités que nous puissions citer sur le sujet qui nous occupe. Dans ses *Souvenirs entomologiques*, il cite quantité de faits, vus et observés

---

1. Le système de la génération spontanée a succombé sous les expériences de Pasteur, "expériences décisives, et sur lesquelles il n'y a pas à revenir", a dit l'illustre Flourens. Et le jugement de Flourens est confirmé par l'Académie des Sciences. Un chimiste distingué, converti malgré lui, a été réduit à dire : "Encore un illusion qui s'en va." La génération spontanée est une théorie aujourd'hui définitivement condamnée par la science.

par lui, qui détruisent plus que ne pourrait le faire aucun raisonnement, les doctrines évolutionnistes. J'extrais d'une étude que j'ai déjà publiée sur les travaux de ce savant observateur, les lignes suivantes, à cause de leur étroite relation avec les données transformistes :

Les soixante années d'études entomologiques de M. J.-H. Fabre ne sont pas assurément de nature à faire revivre les hypothèses darwinistes. M. Fabre a résumé en dix volumes (*Souvenirs Entomologiques*), véritable monument scientifique, ces nombreuses et patientes recherches, et les conclusions qui en découlent vont toutes à l'encontre des principes exposés dans le retentissant ouvrage de Darwin sur l'origine des espèces. Bien que M. Fabre n'ait étudié qu'un coin très modeste de l'histoire naturelle, bien que ces souvenirs ne renferment point en la matière de corps de doctrines, qu'on n'y trouve que des études éparses sur les mœurs d'insectes, les faits qu'il a recueillis, les expériences qu'il a notées, lui font rejeter toutes les causes que le darwinisme invoque pour expliquer la formation des espèces. "Les faits tels que je les observe, dit-il, m'éloignent des théories de Darwin." Le petit monde qu'il a pendant si longtemps et si patiemment étudié ne lui a pas apporté la moindre preuve que les conditions du climat, du milieu et du régime puissent influer sur la formation de l'espèce. Sous ce rapport, ces influences, dont les transformistes font si grand cas, sont de nul effet. "Elles sont commodes,

dit M. Fabre, pour faire varier l'animal au gré de nos théories ; mais rien de plus vain que cette explication démentie par les faits." Que ces influences produisent des variations sur la taille, le pelage, la coloration, accessoires extérieurs de l'animal, donnant ainsi naissance à des races nouvelles, il le reconnaît volontiers, comme tous les naturalistes d'ailleurs. Ces variations ne changent point la nature des organes, soumis à des règles que rien ne fait fléchir. Jamais la charpente de la bête n'est modifiée par les conditions changeantes de la vie, qui n'atteignent tout au plus que la surface des êtres. De même si "le vert-de-gris des siècles altère les médailles en les recouvrant d'une patine, il ne peut rien substituer à la légende première." Ce n'est donc pas le milieu qui fait l'animal, c'est l'animal qui est fait pour le milieu, et il le prouve par plusieurs exemples.

La théorie évolutionniste veut que *l'usage* et le *non-usage*, la *fonction*, soit une cause de transformation de l'organe et de l'espèce. M. Fabre n'a rien vu qui puisse justifier cette assertion. Contrairement à un si grand nombre de transformistes lesquels, visant souvent un autre but que celui de la science, argumentent avant de s'assurer du fait, M. Fabre ne s'en tient qu'à la réalité des choses. "Voyez d'abord, vous argumenterez après." C'est ainsi qu'il a *vu* que l'organe ne dépend pas de la fonction, ni la fonction de l'organe.

Il en est de même de l'idée d'acquisitions graduelles dues au hasard. "Toutes les fois, dit-il,

que je veux appliquer la sélection à des faits observés, elle me laisse tournoyer dans le vide. C'est majestueux, mais stérile." Et les exemples sur lesquels il appuie ses conclusions sont disséminés en des pages tellement nombreuses de ses *Souvenirs* que le lecteur, du moins celui qui croit que la science s'édifie par des constatations de faits bien prouvés et non par des hypothèses, reste convaincu que le darwinisme est mort, bon tout au plus pour alimenter la conversation des esprits superficiels ou peu renseignés. Les espèces ne se transforment pas les unes dans les autres. Chacune d'elles est "à l'effigie d'un prototype immuable." Les modifications qui peuvent survenir sont de surface. L'animalité entière, y compris l'homme, ne provient pas d'un être unique, d'où seraient issus tous les êtres vivants dont on connaît l'existence. "Le transformisme, dit encore M. Fabre, affirme dans le passé ; il affirme dans l'avenir, mais le moins possible il nous parle du présent. Des trois termes de la durée, un seul lui échappe, celui-là seul qui est affranchi des fantaisies de l'hypothèse." Ce serait par trop compromettant pour la théorie de parler du présent, d'explorer le domaine des faits actuels, de voir, en un mot, la nature telle qu'elle est.

La lecture attentive des dix volumes de *Souvenirs* du savant entomologiste laisse l'esprit dans la conviction que les idées transformistes ne sont que e résultat d'une théorie arbitraire, nuisible au progrès de la science.

Du reste, si M. Fabre ne croit pas à la transformation des espèces, il admet volontiers que celles-ci ont apparu dans le temps à des époques différentes. Quant à leur origine, il faut la chercher, ajoute-t-il, dans l'Intelligence qui régit le monde. "Plus je vois, plus j'observe, et plus cette Intelligence rayonne derrière le mystère des choses."

En un mot, les résultats acquis par tous ceux qui 'ont voulu voir avant d'argumenter", c'est-à-dire les savants de bonne foi, nous prouvent que la théor e de l'évolution est en contradiction avec les faits les mieux constatés de l'histoire et de la paléontologie.

La vérité est donc que la nature reste immuable dans son admirable ordonnance ; que les espèces ne sont pas transmutables, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent point passer d'un type à un autre ; que les variations n'affectent que les races ; que les différentes espèces ne s'unissent pas entre elles, que le lion reste lion, comme l'éléphant est resté et restera toujours éléphant. La vérité constante est que Moïse a dit vrai quand il a dit que Dieu créa les plantes et les animaux "selon leur espèce , et qu'il n'y a pas de désaccord entre les découvertes géologiques ou paléontologiques et la déclaration formelle de l'auteur sacré, que l'homme n'est apparu sur la terre que par voie de création, ne pouvant être l'effet d'aucune transformation.

La vérité la plus inébranlable est que "plus le champ de la science s'élargit, plus les démonstrations de l'existence éternelle d'une Intelligence

créatrice deviennent nombreuses et irrécusables. Géologues, mathématiciens, astronomes, naturalistes, tous ont apporté leur pierre à ce grand temple de la science, temple élevé à Dieu lui-même." (William Herschel.)

J'aimerais à laisser le lecteur sous l'influence des belles paroles du noble et savant astronome anglais. Mais il y a un autre attribut particulier à l'homme et qui lui est exclusif : celui de la parole, attribut qu'il convient de signaler ici. De tous les êtres créés, en effet, l'homme est le seul qui parle à Dieu et qui a le pouvoir de communiquer avec ses semblables et de laisser par l'écriture ses pensées. Il me suffira de citer à ce sujet le fait suivant raconté par un chroniqueur humouristique (Fred Tomy) dans une de ses causeries. La manière plaisante dont il traite la question n'enlève rien à la valeur scientifique de sa thèse.

"J'ai connu naguère, dit-il, un vénérable naturaliste qui avait pris à la lettre les théories de Darwin. Il était allé au cœur de l'Afrique observer de près les mœurs des *ancêtres* de l'homme et, bien que désillusionné par son séjour, il avait ramené plusieurs couples de singes qu'il continua d'observer dans les cages du Museum. Il notait, notait des traits d'intelligence, d'affectuosité, de malice, que sais-je ? Et il épiait avec anxiété la manifestation, chez ses parents et amis, de la pensée formulée par quelque chose qui ressemblât

à la parole humaine. Un jour, exaspéré d'entendre ses pensionnaires s'obstiner à crier ou à parler singe, il se fâcha, saisit une trique et se mit à taper dans le tas... Ce fut un beau tapage et un joli scandale. Les cousins de Darwin, grands et petits, stupéfaits de cette fureur, se conduisirent comme de vrais poilus. Les gardiens durent leur arracher le malheureux savant, mis en piteux état, et la cervelle de plus en plus dérangée. Il traita Darwin d'imposteur, les singes de macaques et donna sa démission. Je le rencontrai deux ans après, plus rassis, mais adversaire déterminé du transformisme. Il ne cessait de me répéter: "Jamais, monsieur, jamais je n'ai pu leur faire dire deux mots de français ou d'anglais !" Et comme je lui faisais respectueusement observer qu'ils eussent peut-être été plus aptes à prononcer l'allemand ou le hongrois, il me traita d'orang-outang. Je n'insistai pas."

J'imiterai sa sage réserve. Tout commentaire serait superflu, et je ne saurais mieux terminer ce grave et sérieux chapitre de Transformisme.

CHAPITRE IV

De l'homme.—Son origine ; son antiquité ; son état primitif.—L'humanité est spiritualiste

L'œuvre du sixième jour comprend deux opérations distinctes : la création des animaux terrestres et de l'homme.

Origine de l'homme.—L'homme est l'objet d'une création spéciale, ne procédant pas par voie de transformations d'aucune espèce antérieure, celle d'un singe par exemple, comme quelques-uns se plaisaient à le répéter aux jours où la nouvelle théorie se donnait des airs de triomphe.

D'abord, il répugne à la raison de penser que l'homme ait pu être formé du corps d'un animal, et les découvertes géologiques et paléontologiques n'autorisent pas, non plus, une telle supposition. Sans doute, il était aussi facile à Dieu de tirer du singe ou d'un collatéral, au moyen du transformisme, les éléments du corps de l'homme que de le créer de toute pièce, le singe provenant toujours, comme première origine, du limon de la terre. Mais il paraît, d'après la raison, l'antique récit et les découvertes scientifiques, qu'il n'en fut pas ainsi : que Dieu forma l'homme d'un peu de matière à laquelle il insuffla une âme créée à son

image. L'âme, en effet, souffle de Dieu, souffle d'intelligence, est bien la partie de l'homme qui est créée à l'image de Dieu et qui fait qu'il existe entre l'homme et l'animal une différence non de *degré*, mais de *nature*. C'est par l'âme, substance spirituelle et immortelle, qui a, comme Dieu, la pouvoir et la faculté de connaître librement, d'aimer et de se déterminer que l'homme est homme et non une bête, comme toutes les autres. S'il ne s'agissait ici que d'une vie animale, l'homme ne pourrait être déclaré *image* de Dieu, c'est-à-dire intelligence, volonté, liberté, attributs essentiels à Dieu, et dont l'essence spirituelle seule est capable. Cette substance spirituelle, l'âme, a été créée de rien par Dieu, comme tous les autres êtres. Son union avec le corps forme la personne humaine.

L'homme diffère encore du singe plus par sa psychologie que par sa physiologie. Celui-ci a bien de commun avec l'homme les facultés sensibles; comme lui, il connaît et poursuit les choses sensibles, mais il est incapable de percevoir les phénomènes intellectuels, de saisir les objets *immatériels et abstraits*, comme le vrai, le beau, l'infini, le fini, etc. Cet acte intellectuel révèle un principe en soi étranger à la matière, qui s'exerce indépendamment des organes du corps. Concevoir l'immatériel... cela seul établit un abîme infranchissable entre la connaissance par les sens et l'intelligence, la séparation radicale entre l'homme et tout le reste du règne animal. Cet abîme, seule

la souveraine puissance de Dieu était capable de le combler.

Aussi, le célèbre politicien américain, M. Bryan, protestait-il avec énergie, il y a quelques années, en une circonstance particulière, contre la doctrine de l'origine simienne de l'homme :

"Je ne m'étonne pas, disait-il, que d'autres entretiennent la théorie de l'évolution, et si quelqu'un trouve du plaisir ou de l'orgueil à remonter au singe, je ne veux pas lui enlever cette satisfaction. Tout ce que je désire, c'est qu'il ne me fasse pas entrer dans sa famille. Qu'importe que l'homme ait quelques traits de ressemblance avec les animaux ! Il ne possède pas seulement un corps ; il a un esprit et une âme plus grande que son corps. Je ne veux pas que l'on base ma généalogie sur le tiers seulement de mes attributs." Il aurait pu ajouter que tant que "les orangs n'auront pas composé leur Illiade, écrit leur Discours sur la méthode et fondé des écoles Normales dans leurs forêts", il lui sera toujours permis de les répudier pour ses ancêtres, et de ne pas faire partie de leur ménagerie.

En effet, l'homme possède d'autres traits caractéristiques et supérieurs à ceux qui composent l'ensemble des facultés spéciales des animaux. C'est ce que fait ressortir le texte même du livre sacré lorsque, parlant de la revue passée par Adam des principaux animaux, il ne s'en rencontra pas un qui lui ressemblât.

"Adam, dit la Genèse, appela donc tous les animaux d'un nom qui leur était propre, tant les

oiseaux du ciel que les bêtes de la terre. Mais il ne se trouvait point d'aide pour Adam, *qui lui fût semblable*". Le singe, cependant, existait alors, et il a dû figurer dans cette mémorable revue ; Adam, néanmoins, constate que parmi les êtres créés, il ne s'en trouve aucun qui lui ressemble.

"L'expérience a surabondamment prouvé que le sauvage est un homme, et, si abruti soit-il, un être susceptible de progrès, de civilisation ; qu'il n'est pas de domaine accessible à l'homme dans lequel, les circonstances aidant, il ne puisse être introduit et ne soit capable de se développer. En peut-on dire autant du singe ? Jusqu'à ce qu'on le puisse, l'hiatus qui sépare l'homme du singe demeure infranchissable, prit-on pour terme de comparaison le type le plus parfait du singe, rapproché du type humain le plus dégradé [1]."

La théorie transformiste ne prétend pas, nous le savons déjà, que l'homme serait provenu du singe d'une manière instantanée, qu'un chimpanzé se soit, par exemple, endormi singe pour se réveiller homme ; mais que le passage a eu lieu par une suite longue et ininterrompue de perfectionnements successifs, ou plutôt que tous deux descendent d'un ancêtre commun, que l'on n'a pas encore retrouvé, il est vrai, mais qu'on pourra peut-être découvrir un jour. Ce n'est pas faute de n'avoir pas cherché cependant. Partout l'on trouve les restes d'êtres bien connus, entre autres des fossi-

---

1. B. Pozzy, *La Terre et le Récit biblique.*

les de singes et des fossiles d'hommes ; mais on est encore à mettre au jour des fossiles d'hommes-singes.

On a déterré des crânes datant d'une très haute antiquité, d'après la nature des terrains dans lesquels ils se trouvaient. On disait que ces crânes devaient provenir d'individus d'un type inférieur, tenant le milieu entre la forme humaine et les singes anthropoïdes. Ces restes humains, après maintes discussions, ont été reconnus n'offrant, dans leur ensemble, aucun caractère d'infériorité. Le crâne du squelette de Néanderthal est peut-être celui dont on a le plus parlé. Des anthropologistes le considéraient comme la forme crânienne la plus basse et la plus dégradée que nous aient livrée ces temps reculés, à tel point que les transformistes de l'école matérialiste affirmaient que ce crâne représentait un être intermédiaire entre le singe et l'homme, ou plutôt d'un homme-singe en voie d'évolution. M. de Quatrefages, l'auteur de *l'Unité de l'Espèce humaine*, une autorité assurément en la matière, déclare "que le crâne de Néanderthal, en dépit de ses caractères curieux, n'en appartient pas moins à un individu qui, à en juger par les autres os qu'on a pu recueillir, ne s'écartait en rien du type moyen des races germaniques actuelles et ne se rapprochait nullement des singes... Je n'hésite pas à conclure que le crâne de Néanderthal est un crâne de Celte."

Un autre anthropologiste de renom fait observer que plus d'un homme de marque de nos temps

historiques, qu'il nomme, avaient des crânes semblables à celui du squelette de Néanderthal. D'ailleurs, en admettant que ce crâne eût réellement dénoté un type anormal, un être intermédiaire entre le singe et l'homme, il faudrait plus d'un exemple de cette nature pour conclure à un caractère de race, et tirer de là une présomption en faveur de l'origine simienne de l'humanité. Mais tel n'est pas le cas. Ce crâne de Néanderthal, comme ceux de Spy, de Menton, de Malarnaud, de la Chapelle-aux-Saintes, dans la Corrèze, découvert en 1905, du squelette de l'homme fossile de la Vallée de la Vézère, en Dordogne, en 1908, et autres, rentrent tous dans le type commun, et ne comblent nullement l'abîme qui sépare l'homme du singe. Ils prouvent tout au plus qu'une grande partie de l'Europe occidentale était habitée à une époque préhistorique par une race inférieure, mais franchement humaine, rendue misérable par l'âpreté du climat et les dures conditions de l'existence.

En 1912, on a découvert en Angleterre, près d'Ipswich, le squelette d'un homme ayant vécu bien avant le type de Néanderthal. C'était, au dire de M. J.-Reid-Moir, le plus ancien "Anglais" découvert jusqu'à ce moment. "On comprend, dit M. l'abbé Th. Moreux, qui rend compte de cette découverte dans *Nos Ancêtres d'après la science*, on comprend avec quelle avidité les transformistes s'informèrent de son état civil et de son signalement. On devait retrouver en

lui tous les caractères de l'homme de Néanderthal ; l'homme de la Chapelle-aux-Saintes serait un civilisé en comparaison ; en un mot, l'homme d'Ipswich devait être une brute voisine du singe.

" Et vous voyez d'ici les litanies recommencer, et la presse tout entière, qui ne manque jamais de signaler les découvertes préhistoriques "vieilles de quatre cent mille ans"—excusez du peu—reprendre le vieux refrain de l'homme descendu du singe.

" Or, je ne connais pas un journal français qui ait annoncé la bonne nouvelle ; MM. les préhistoriens qui "donnent" d'habitude, sont restés muets... et pour cause.

"Déveine incroyable : l'homme d'Ipswich, "le squelette entier le plus ancien" que nous possédions, est du "type moderne".

De telles déconvenues nous justifient de suspendre notre jugement sur la valeur scientifique de toutes ces prétendues découvertes, et de contrôler avec soin les résultats qu'on en tire. La déception d'Ipswich ne sera pas la dernière des faillites sans cesse répétées de notre science bornée.

En définitive, ajoute un commentateur, chaque fois qu'on découvre un squelette, c'est un squelette d'animal ou un squelette d'homme, et jamais un squelettre d'entre-deux.

L'étude de l'anatomie n'est point favorable aux prétentions des transformistes touchant l'origine simienne de l'homme. "Le passage actuel du

singe à l'homme est fermé par des barrières que la science interdit de franchir. L'homme n'est pas un singe perfectionné ; le singe ne peut être regardé comme l'ébauche incomplète de l'homme [1]. "Chaque progrès positif fait dans le domaine de l'anthropologie préhistorique, disait naguère Virchow, dont l'autorité est si grande en ces matières, nous a éloignés de cette filiation originelle de l'homme... Toutes les recherches entreprises dans le but de retrouver la continuité dans les développements progressifs ont été sans résultat ; il n'existe pas d'homme-singe. Le chaînon intermédiaire demeure un fantôme... L'homme quaternaire était absolument semblable à l'homme actuel..." Telle est la conclusion à laquelle en est arrivé le célèbre professeur.

"L'homme qui a laissé des traces indubitables de son existence dans les terrains quaternaires les plus anciens, quoique bien inférieur sous certains rapports à l'homme de nos jours, ressemblait à celui-ci par tous les caractères vraiment essentiels. Malgré la sauvagerie de ses mœurs et la barbarie de quelques-unes de ses coutumes (anthropophagie, sacrifices humains), il était homme dans toute l'acception du mot, au triple point de vue anatomique, intellectuel et moral [2]."

"En résumé, ni l'expérience, ni l'observation ne nous fournissent encore la moindre donnée

---

1. G. Contestin, *Le Matérialisme et la Nature de l'Homme.*
2. H. Joly, *L'homme avant les métaux, Paris, 1879.*

relative aux origines premières de l'Homme. La science sérieuse doit donc laisser ce problème de côté jusqu'à nouvel ordre. On est moins loin de la vérité confessant son ignorance qu'en cherchant à la déguiser soit à soi-même, soit aux autres.

"Quant à la théorie de l'origine simienne de l'Homme, ce n'est qu'une pure hypothèse ou mieux un simple jeu d'esprit, en faveur duquel on n'a pu invoquer encore aucun fait sérieux et dont au contraire tout démontre le peu de fondement... Même à vouloir se placer sur le terrain du darwinisme et à s'en tenir aux caractères fournis par la morphologie et l'anatomie, la filiation d'un singe quelconque à l'homme est impossible à soutenir en présence des travaux anciens et modernes... Il en est qui n'acceptent pas sans murmure cette nécessité, et qui protestent au nom de la philosophie. Laissons-les dire, contents d'avoir pour nous l'expérience et l'observation. [1]"

Antiquité de l'homme.—L'opinion commune, à venir jusqu'en ces derniers temps, était d'assigner à l'humanité une existence d'environ six mille ans. Ce n'est pas la Bible qui donne ce chiffre, mais l'interprétation que l'on faisait des éléments de chronologie que l'on y trouve. Il a été généralement accepté, non comme parole d'Evangile, mais comme donnée scientifique.

---

1. M. de Quatrefages, *Rapport sur les progrès de l'Anthropologie*.

La date de l'apparition de l'homme sur la terre étant indifférente à la religion et à la morale, la Bible n'enseigne rien à ce sujet ; elle ne dit nulle part : l'homme a été créé à telle date, et l'on peut là-dessus penser ce que l'on veut. La chronologie est du ressort de la science, et s'il y a eu erreur, c'est la science qui en est responsable et... excusable jusqu'à un certain point. Pendant longtemps les savants n'ont eu que la Bible comme document sérieux à consulter ; c'était beaucoup assurément ; mais les chiffres qu'elle indique ne sont pas absolument sûrs ; ils ont pu être facilement altérés par les copistes, et l'on sait toute la différence que peut apporter la simple transposition d'un signe, d'une lettre, d'un mot, lorsqu'il s'agit de chiffres. Ils ont d'ailleurs été reconnus comme incomplets, à tel point que les commentateurs eux-mêmes ne peuvent s'accorder sur une date unique, par suite des variantes qui existent à ce sujet entre les différentes versions de l'Ecriture, le texte hébreu, le texte samaritain et la version des Septante. Tel patriarche, par exemple, est mentionné dans les Septante, qui n'est pas indiqué dans le texte hébreu. Tel encore est donné dans S. Matthieu ou dans S. Luc pour le père de tel patriarche qui n'est que son grand-père, tel autre aïeul seulement.

Les Juifs avaient intérêt à raccourcir la période écoulée entre la création et la venue de Jésus-Christ, pour faire voir que le temps qui avait été assigné à la venue du Messie par leurs rabbins

n'était pas encore arrivé. Or, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, ils étaient les seuls qui pussent lire le texte hébreu, qu'ils pouvaient altérer à leur aise. Ainsi l'abbé Pezron cite un passage de saint Julien, de Tolède, qui, en 686, accusait les Juifs d'avoir intentionnellement retranché de leurs annales une période de 1500 ans. D'après certaines traditions juives, le Messie ne devait venir qu'au sixième millénaire, et les rabbins, s'appuyant sur cette tradition, voulaient prouver contre les chrétiens que le Messie n'était pas encore paru. Il y a donc des lacunes qui ont pu être plus ou moins nombreuses et plus ou moins importantes dans les listes généalogiques des premières familles humaines, et qui rendent difficile, sinon impossible, l'adoption d'une date certaine relativement à l'apparition du premier homme. Des commentateurs (de la Bible) dit le Père Van Tricht dans une de ses Causeries, se sont un jour posé la question de l'antiquité de l'homme, en recousant, vaille que vaille, des lambeaux de chronologie trouvés dans les Livres Saints. Ils ont abouti à cent quarante opinions diverses, différant entre elles de plus de trois mille ans. La plus répandue avant les découvertes modernes faisait remonter la création d'Adam à six mille ans d'ici ; c'est elle qui, faute de mieux, s'est introduite dans les histoires saintes; mais, ajoute le célèbre jésuite, elle n'a pas plus de valeur dogmatique qu'elle n'a de valeur scientifique.

De plus, les mots "fils d'un tel" n'ont pas, dans la langue hébraïque, la même signification que

dans les nôtres. Ils sont parfois employés avec le sens de descendants, comme, par exemple, lorsque, au sujet du Christ, nous lisons qu'il est le "Fils de David". Nous le savons, d'ailleurs, les généalogies bibliques ont quelquefois supprimé des filiations intermédiaires. "Les Orientaux, dans leurs généalogies, ne s'attachent qu'à une chose : suivre la ligne droite, sans s'inquiéter des intermédiaires ; mais des généalogies supprimées, ce sont des années, des siècles même qui se dérobent au calcul. Il n'y a donc, ni pour le déluge ni pour la création aucune date vraiment établie, et la Bible comporte toute la durée que la science se croira le droit d'assigner soit à l'homme soit à la terre [1]."

M. Sylvestre de Sacy, du siècle dernier, aussi éminent dans les sciences que grand chrétien, avait coutume de dire : "On s'inquiète de la chronologie biblique et de son désaccord avec les découvertes de la science moderne. On a grand tort, car il n'y a pas de chronologie biblique."

Rien n'est plus vrai que ce mot, ajoute M. l'abbé Pioger [2], et les catholiques, aussi bien que leurs adversaires, devraient toujours l'avoir présent à la pensée en s'occupant de l'histoire primitive de l'humanité. La chronologie n'existe en effet que là où se rencontrent des éléments réels, là où l'on possède des monuments qui contrôlent

---

1. Wallon, *Journal des savants*, février, 1869, t. 1.
2. *L'Œuvre des Six Jours.*

l'exactitude des chiffres transmis par les chronographes, et surtout où l'on connaît la mesure du temps employée par le peuple dont il s'agit de reconstituer les annales.

M. Ed. Lartet, éminent paléontologiste, disait avec raison, au sujet de toutes ces supputations différentes sur les origines de l'humanité : "On ne trouve dans la Genèse aucune date limitative du temps où a pu commencer l'humanité primitive : ce sont les chronologistes qui, depuis quinze siècles, s'efforcent de faire rentrer les faits bibliques dans la coordination de leurs systèmes. Aussi, voyons-nous qu'il s'est produit plus de cent quarante opinions sur la seule date de la création, et qu'entre les variations extrêmes, il y a désaccord de 3194 ans seulement pour la période entre le commencement du monde et la naissance de Jésus-Christ. Cette différence porte principalement sur la partie de l'intervalle la plus proche de la création. Du moment donc qu'il est reconnu que la question des origines humaines se dégage de toute subordination au dogme, elle restera ce qu'elle doit être, une thèse scientifique accessible à toutes les discussions, et, à tous les points de vue, susceptible de recevoir la solution la plus conforme aux faits et aux démonstrations expérimentales [1]."

Enfin, ne cherchons point dans les Livres saints ce qui n'y est pas, ce qui ne saurait y être, une

---

1. Nouvelles recherches sur la coexistence de l'homme et des grands mammifères fossiles, etc.--Annales des sciences naturelles, 2e série t. XV, p. 256.

chronologie fixe et certaine, répétait encore M. François Lenormant, célèbre orientaliste et catholique convaincu ; les dates que les commentateurs ont prétendu en tirer sont purement arbitraires et n'ont aucune autorité dogmatique. Elles rentrent dans le domaine de l'hypothèse historique.

Il est vrai qu'en présence des découvertes archéologiques faites en Egypte et en Asie, en Chaldée en particulier, depuis un demi-siècle, et de l'histoire telle que donnée par les écritures hiéroglyphiques et cunéiformes, que l'on a fini par interpréter, il a fallu reculer de plusieurs siècles la date communément convenue de la création. Mais de là à accepter des temps aussi incertains, aussi prématurés, que ceux qu'énoncent certains géologues contemporains comme un fait acquis indiscutable, il y a loin.

Au dire de quelques-uns de ces messieurs, les origines de l'humanité ne remonteraient pas à moins de cinquante, cent et même deux cent mille ans. Tout au plus peut-on dire que l'homme est d'une ancienneté relative ; voilà ce que nous apprennent les découvertes sérieusement contrôlées et la tradition. L'homme eût-il vécu cent, deux cent mille ans, on trouverait d'autres choses de lui que les maigres indices que nous livre la surface de la terre. Il n'aurait pas vécu cet espace de temps sans laisser des traces indéniables de son existence.

On trouve, dit-on, des silex, des ossements humains mêlés à ceux des mammouths, des mastodontes, des aurochs et d'une foule d'autres ani-

maux qui ont disparu. Or, que de siècles n'ont pas été nécessaires pour la destruction de ces espèces? La disparition d'une espèce animale ou végétale dépend plutôt des circonstances, changement de climat, etc., que de la durée du temps. Plus de 40 espèces d'animaux, d'oiseaux, se sont éteintes depuis les temps historiques. Si les circonstances fussent demeurées les mêmes, ces espèces existeraient encore. On cite des espèces qui ont disparu depuis le commencement du siècle dernier. Les buffles, qui parcouraient en troupeaux innombrables nos plaines de l'Ouest, ont été exterminés dans l'espace d'une cinquantaine d'années. Leurs ossements blanchissent aujourd'hui la prairie. On estimait en 1869 que, depuis 25 ans, pas moins d'un million de bisons avaient été tués annuellement. Si on entassait, non pas tous les ossements, mais les crânes seulement qui jonchent les prairies, je suis convaincu, dit un voyageur, qu'on en ferait une montagne plus haute que le Cap Tourmente. Comme on le voit, la disparition d'une espèce dépend plutôt des circonstances que de la durée des siècles. Je ne dirai rien ici des causes du massacre des buffles, dont l'espèce serait aujourd'hui probablement éteinte si on n'avait pas rassemblé les derniers individus qui restaient dans ces provinces, et que l'on garde avec soin dans des parcs particuliers.

On insiste cependant : "Ces débris humains, ces silex, mêlés aux restes des plus anciens mammi-

fères, où les trouve-t-on ? Sous des couches de terrain qui se sont déposées lentement, pendant des milliers de siècles. Et dès lors, qui peut calculer la haute antiquité de l'homme ?

"Mais, d'abord, pour que ce raisonnement eût quelque valeur, il faudrait constater trois choses : 1o l'objet trouvé est-il réellement un produit de l'industrie humaine ? 2o la couche où il gisait était-elle intacte, tant de la part des hommes que de la part des éléments ? 3o quel est l'âge de la couche en question ?"

Les deux premières de ces choses ont donné lieu à trop de discussions et d'inductions hâtives, d'assertions démenties par des découvertes subséquentes pour être acceptées comme une preuve irrécusable de la durée du temps.

"Ce raisonnement, ainsi que celui qu'on tire du soulèvement de certains rivages, de l'élévation des dunes, de la formation des tourbières, a une base défectueuse. Oui, aujourd'hui, il faudrait peut-être des milliers de siècles pour obtenir ces couches superposées de terrains ; et encore l'élévation et l'affaissement du sol n'ont nulle part un mode uniforme de se produire. Mais alors, dans ces temps anciens, qui peut dire ce qui s'est passé ? Quelles élévations subites ? Quels affaissements inattendus ? Quels refroidissements instantanés ? Quelles catastrophes de tout genre ? Est-il possible de conclure de ce qui est à ce qui a été [1] ?"

---

1. En 1838, toute la côte de Pouzzoles, près Naples, s'éleva de 20 pieds dans une seule nuit.

"Telle couche, épaisse de quatre pieds, dit le géologue Wagner, peut avoir été formée en autant de minutes que M. Morlot, professeur à l'Académie de Lausanne, demande de siècles [1]."

Relativement aux calculs chronométriques fondés sur les formes des deltas ou des alluvions locales, M. J. Fergusson, résidant aux Indes, a écrit ce qui suit :

"Voici, dit-il, ce que j'ai constaté moi-même : les briques qui formaient les fondements d'une maison que j'ai construite furent emportées par l'eau d'un fleuve et déposées dans son lit, à une profondeur de trente à quarante pieds ; depuis lors, le fleuve s'est retiré, et, à l'endroit où était ma maisonnette, mais à quarante pieds au-dessus de ses ruines, on trouve actuellement un nouveau village. En y faisant des fouilles, on y trouverait mes briques, et on pourrait calculer, d'après la profondeur où elles gisent, combien il y a de milliers d'années que je vivais [2]."

En résumé, la formation des tourbières, le soulèvement des rivages, le creusement des vallées, les changements dans la configuration physique du globe, la superposition des végétations forestières, ne nous offrent pas d'éléments assez précis pour y établir l'antiquité de l'homme. Les calculs que l'on fait touchant la durée de ces phénomènes manquent de base, faute de connaître d'une ma-

---

1. Bougaud.—*Les dogmes du Credo.*
2. *Quarterly Journal of the Geological Society*, 1863.

nière certaine les causes qui les ont produites. Pour pouvoir calculer l'âge d'un terrain, il faut être sûr que le phénomène qui a formé ces couches a agi d'une façon régulière, ce qu'il est bien difficile d'établir.

"Nous sommes donc ici dans le champ des pures hypothèses, conclut l'auteur que nous venons de citer, et la vraie science ne doit pas y demeurer. Qu'elle rentre dans le domaine plus restreint, mais plus sûr, des choses démontrées, et alors les objections disparaîtront, et il sera établi une fois de plus que la Science rend partout témoignage à la vérité des Ecritures, et qu'ici, en particulier, l'homme des géologues et l'homme de la Bible sont arrivés le même jour sur la terre." (Abbé Bougaud.)

Il est possible que l'antiquité de l'homme remonte à dix mille ans, et peut-être davantage, contrairement à l'opinion commune entretenue jusqu'en ces derniers temps d'une date relativement plus récente et qu'on croit tirée de la Bible. Cette assertion pourrait peut-être inquiéter la foi des personnes peu au courant des études bibliques ; c'est à la fois pour les renseigner et les rassurer que j'ai voulu, en passant, toucher à ce sujet. Car "c'est une erreur de croire, dit le cardinal Meignan, que la foi catholique enferme l'existence de l'homme dans une durée qui ne peut dépasser six mille ans. L'Eglise ne s'est jamais prononcée sur une question aussi délicate. Sur les cent cinquante systèmes de chronologie biblique que l'on compte, aucun n'a été condamné."

Il n'y a donc pas lieu de prendre ombrage de voir la date de la création de l'homme varier suivant les calculs des savants. Mais, parmi les savants, les uns, le plus grand nombre, sont de parfaite bonne foi, et méritent toute notre estime ; d'autres se plaisent à débiter des sophismes sous le couvert de la science, trompant et égarant beaucoup d'esprits. Il y en a, enfin, qui semblent poursuivre un tout autre but que celui de la science pure. Ce qu'ils visent, c'est de chercher à trouver Moïse en défaut, de discréditer la Bible et par là même ruiner les dogmes chrétiens, dont elle est le fondement. Tel de ces auteurs, traitant des époques géologiques ou des temps primitifs de l'humanité, et plus préoccupés de fausser la vérité que de présenter les faits tels qu'ils sont, ne pourra écrire deux pages de suite sans prendre la Bible à parti. " Que deviennent les 4000 ans de la Genèse ?" s'écriera-t-il, par exemple en présence des âges de la pierre, du bronze et du fer, ou du grand ours des cavernes, du mammouth ou du renne auxquels il attribue une durée fantaisiste. Il est évident que le but de ces auteurs n'est pas de promouvoir le progrès de la science, mais de fausser les esprits et de les orienter vers l'erreur.

Etat primitif de l'homme.—La science incrédule moderne s'est toujours plu à affirmer que l'homme primitif n'était qu'un barbare, un sauvage, une espèce de brute, qui aurait franchi par degrés les étapes qui séparent la sauvagerie initiale de la civi-

lisation. Trop de gens, après elle, répètent cette fausseté.

Hâtons-nous de dire ici que la science est dans l'impossibilité absolue de nous éclairer sur un sujet aussi grave. L'état où s'est trouvé l'homme au moment de sa création et aux premiers jours de son existence échappe à ses investigations. Lorsque la science rencontre l'homme pour la première fois, il est alors en lutte avec la misère et toutes les difficultés de la vie, n'ayant à sa disposition que des instruments les plus rudimentaires, tels que ceux dont seuls les sauvages peuvent se servir; mais cet homme ne représente nullement l'état primitif de l'humanité au double point de vue religieux et civilisateur. C'est qu'il est devenu, en effet, un être dégénéré, et nous dirons tout à l'heure, au moyen d'autres preuves que celles que peut nous fournir la science positive, la raison de cet état. Quoi qu'il en soit, c'est alors que commencent pour lui les âges si durs de la pierre, du bronze et du fer, et c'est aussi le moment où la science prend connaissance de l'homme et peut le suivre à travers les différentes phases de son existence, mais qui dira combien d'années, de siècles même, ont pu s'écouler entre cette date et celle de sa création !

Nombre d'anthropologistes partent de ce principe que l'homme est né dans un état de barbarie. L'homme originel, disent-ils, était un sauvage, et ce n'est qu'à force de lutter pendant des siècles indéfinis, que quelques-uns de ses descendants sont parvenus très lentement à une position sociale

qu'on appelle civilisation. Les preuves proposées à l'appui de cet état barbare de l'homme primitif sont, pour la plupart, tirées de cavernes, de graviers de transport, de cimetières des générations "préhistoriques" et des besoins de la théorie des évolutionistes qui, à l'exception des croyants à la création indépendante de l'homme, posent et doivent poser l'état sauvage comme étant la transition entre l'homme civilisé et des êtres qui, à travers une série indéfinie de transformations inconnues, avaient émergé de la forme animale à la forme humaine. (*Antiquité reculée de l'homme non prouvée*, par B. C. Y.

Comme je viens de le faire remarquer, l'homme de l'âge de la pierre, l'homme des grottes et des cavernes n'est pas l'homme primitif, et encore faudrait-il prouver que cet homme était un sauvage.

L'anthropologie ne peut absolument rien nous dire sur le mode de création et l'état primitif de l'homme. Il faut aller puiser à d'autres sources de renseignements pour arriver à faire la lumière sur un sujet aussi capital. Si l'on ne veut pas s'en tenir au récit de Moïse, il faut voir d'abord ce que la raison, le sens commun, peuvent bien nous suggérer là-dessus, et ensuite ce que l'expérience et l'histoire sur la marche de la civilisation sont susceptibles de nous apprendre. Le tort de certains savants est de se cantonner dans leur science particulière, et d'essayer de lui faire faire des réponses qui ne sont point de son ressort.

Chaque branche de connaissances a son genre de preuves qui lui est propre ; c'est une loi de l'entendement, et il faut bien prendre garde de transporter dans un ordre de connaissances le genre de preuves qui lui est étranger. Ce n'est pas par des démonstrations géométriques, anthropologiques ou astronomiques, ni par la raison ni par l'expérience, qu'on prouve l'existence d'Alexandre le Grand, de César ou de Charlemagne.

Peut-on raisonnablement supposer que Dieu, après avoir si bien réussi dans l'œuvre de la création, au point de s'applaudir chaque jour de ce qu'il a fait, son œuvre étant la réalisation adéquate de son idée, n'aurait su produire rien de mieux de sa créature favorite, de celle pour laquelle il avait tiré la terre de son néant, qu'un grossier et stupide sauvage? Cela ne se conçoit pas. "J'ai vu l'*Indien dans ses forêts*, a écrit G. de Beaumont, et j'ai cru, en contemplant sa condition digne de pitié, que je voyais le *dernier terme de la misère humaine*. Assurément, le sauvage n'est pas l'homme tel que Dieu l'a créé." Je ne reconnaîtrais plus dans l'œuvre de cette création l'Etre souverainement juste et sage que je m'étais figuré. Une telle création n'aurait pas même le mérite d'être intelligente. Le sens commun nous dit que le premier homme fut créé adulte, à l'état d'homme parfait, et dans son intelligence et dans son organisation physique. Il était essentiel que celui qui devait être le principe

du genre humain fut créé à l'état parfait, non moins pour l'âme que pour le corps. Il devait posséder la science nécessaire à la direction non seulement de sa propre vie physique et morale, mais à celle des autres hommes dont il devait être le père et qui attendaient de lui la somme de connaissances requise dans la réalisation de leurs destinées providentielles. Cette science surnaturelle qui ornait l'intelligence de l'homme dès les premiers jours de son existence, nous est manifestée par le sens profond d'un texte de la Genèse. Dieu, y est-il dit, faisant passer devant Adam toute la création, les oiseaux du ciel, les bêtes de la terre et les plantes qui croissaient autour, *Adam leur donna un nom, et le nom qu'il donna fut le nom de chacune*, c'est-à-dire le nom qui convenait à leur essence. Mais, pour tomber si juste, pour donner ainsi à chaque oiseau, animal ou plante le nom qui l'exprimait au point de lui être comme naturel, il fallait qu'Adam eût une connaissance parfaite de la nature et de la propriété des êtres.

Que l'homme soit né dans un état de barbarie et se soit élevé pendant de longues séries de siècles de l'état sauvage à l'état de civilisation où nous le voyons aujourd'hui, n'est qu'une hypothèse, non seulement contraire à la tradition de tous les peuples, mais que les faits contredisent. Si les premiers hommes avaient, comme quelques-uns le supposent, débuté au sein des forêts, à la façon des animaux, ils y seraient encore, à

moins qu'ils ne se fussent entre-dévorés les uns les autres. Les voyageurs, les missionnaires, les savants qui ont eu occasion d'étudier le problème de l'homme sauvage, concluent que s'il lui était donné de retracer son ascendance, il reconnaîtrait qu'il provient non d'individus plus dégradés et plus voisins des brutes, mais d'autres hommes plus civilisés que lui.

" L'état sauvage a-t-il été l'état primitif de notre espèce?" Voici, relativement à cette question, le raisonnement de quelqu'un qui mérite d'être écouté :

" Les philosophes du dix-huitième siècle, dit Benjamin Constant, se sont décidés pour l'affirmative avec une grande légèreté.

" Tous leurs systèmes religieux et politiques partent de l'hypothèse d'une race réduite primitivement à la condition des brutes, errant dans les forêts, et s'y disputant le fruit des chênes et la chair des animaux ; mais si tel était l'état naturel de l'homme, par quels moyens l'homme en serait-il sorti?

" Les raisonnements qu'on lui prête pour lui faire adopter l'état social ne contiennent-ils pas une manifeste pétition de principe? Ne s'agitent-ils pas dans un cercle vicieux? Ces raisonnements supposent l'état social déjà existant. On ne peut connaître ses bienfaits qu'après en avoir joui. La société, dans ce système, serait le résultat du développement de l'intelligence, tandis que le développement de l'intelligence n'est lui-même que le résultat de la société.

" Invoquer le hasard, c'est prendre pour une cause un mot vide de sens. Le hasard ne triomphe point de la nature. Le hasard n'a point civilisé des espèces inférieures qui, dans l'hypothèse de nos philosophes, auraient dû rencontrer des chances heureuses.

" La civilisation par les étrangers laisse subsister le problème intact. Vous me montrez des maîtres instruisant des élèves, mais vous ne me dites pas qui a instruit les maîtres ; c'est une chaîne suspendue en l'air... [1]."

L'expérience et l'histoire nous prouvent invariablement que le sauvage ne peut remonter, ne peut se civiliser qu'à l'aide d'un agent extérieur, de circonstances favorables, par le secours des civilisés ; laissé à lui-même, il ne tend qu'à disparaître.

"Pour qu'il se relève, dit encore l'auteur que nous venons de citer, il lui faut l'arrivée d'une race supérieure ; et encore ne parvient-elle pas toujours à le relever. Ces hommes qui taillaient la pierre et le silex, ce n'étaient pas les hommes primitifs ; c'étaient des hommes dégénérés, des tribus sauvages échappées au grand foyer de lumière, l'Orient. Elles sont restées là, jusqu'à ce que d'autres tribus se soient emparées de leurs terres et, en échange de leur servitude, leur aient apporté le fer, le bronze, tous les arts. Puis d'autres tribus, plus civilisées encore, devinrent maîtresses

1. Benjamin Constant, *De la religion*, liv. 1, chap. VIII.

à leur tour, et leur apprirent à ensemencer la terre. Ainsi se sont étagés, dans les entrailles du sol, les silex, les marteaux de pierre, les haches de fer, les ornements de bronze ; si tant est que ce soient vraiment des âges distincts, ce que je ne crois pas, et que toutes ces choses n'aient pas coexisté en même temps. Or, pour tout cela, il n'a pas fallu deux cent mille ans. Quelques siècles, et souvent quelques années suffisent."

Une ou quelques migrations aryennes d'abord, dans les temps préhistoriques, puis les Phéniciens et les Carthaginois ensuite, tirèrent de leur léthargie les misérables populations de l'âge de pierre de l'Europe, en leur faisant connaître les animaux domestiques, l'art de l'agriculture et les objets en bronze que fabriquaient et exportaient les Phéniciens. A leur tour, les Grecs et les Romains apportèrent aux habitants de la Gaule, de la Grande-Bretagne et autres contrées avoisinantes, les bienfaits de leur commerce, de leurs lois et de leur civilisation. Les Grecs et les Romains eux-mêmes doivent leur progrès aux peuples de l'Asie Mineure, aux Assyriens et aux Chaldéens, et ces derniers à leurs prédécesseurs, qui tenaient la civilisation du foyer primitif, allumé par Dieu lui-même lors de la création, foyer qui avait bien pu s'obscurcir, mais qui ne s'était jamais éteint.

Sans la venue des Européens, et surtout sans la puissante et bienfaisante influence du Christianisme, nos Sauvages du Canada n'auraient pas d'eux-mêmes remonté d'un cran l'échelle de la civi-

lisation. De fait, on n'a jamais vu un peuple sauvage s'élever par lui-même et par sa propre impulsion au rang de nation civilisée.

Si les peuplades du Mexique, du Yucatan, de l'Amérique centrale et du Pérou, vivaient à l'état sédentaire, cultivaient le sol, bâtissaient des monuments, habitaient de grandes villes, jouissaient enfin d'une civilisation relative à l'époque de Christophe Colomb, ils ne s'étaient pas développés sur place, mais devaient leur avancement, leurs progrès, à des émigrés d'Orient, qui, abordant notre continent à une date inconnue, mais vraisemblablement antérieure à l'ère chrétienne, possédaient déjà les éléments d'une civilisation et d'un progrès matériel avancés. Cette ancienne civilisation précolombienne a, en effet, tous les caractères des vieilles civilisations asiatiques, et elle est en parfait accord avec les traditions des Indiens civilisés qui font venir leurs ancêtres de l'Orient, par mer, à une époque préhistorique.

Pour ne parler que de notre temps et des deux tribus les plus misérables, les Hottentots et les Boschimans, voici ce que dit Cazalès de ces populations depuis leur contact avec les Européens : "Les Hottentots qui résident sur les terres du gouvernement du Cap, peuvent être regardés comme acquis à la civilisation. Ils rendent de grands services à la population blanche en qualité d'agriculteurs, d'artisans, de domestiques. Ils ne parlent presque plus dans la colonie que le hollandais et l'anglais."

Quant aux Boschimans, aux traits hideux par suite de misère : "Un chef Mochmana leur avait donné des bestiaux et avait réussi à leur faire cultiver la terre. Après deux ou trois générations, cette population se trouva régénérée : elle ne différait en rien, pour la *taille* et les contours musculaires, des Hottentots les mieux constitués. Les Boschimans parviennent sans peine à apprendre le hollandais. "J'en ai vu, dit Cazalès, qui le lisaient et l'écrivaient passablement." Il suffirait, selon le docteur Livingston, de quelques établissements européens bien entendus pour faire rayonner la civilisation sur tout le vaste continent de la Nigritie. "Oh ! que je puisse avoir l'honneur, s'écriait-il, de faire un peu de bien à cette pauvre Afrique si dégradée, si opprimée... J'espère vivre assez pour voir la double influence de l'esprit du Christianisme et du commerce tarir la source amère de la misère africaine."

Il en est de même des Australiens : leur avilissement n'est qu'accidentel. Il suffit qu'ils prennent contact avec les Européens pour qu'ils s'adoucissent, se transforment, s'élèvent [1].

"On ne saurait nier, dit également M. Elisée Reclus, les progrès constants des nègres des Etats-

---

1. "Des Anglais s'étaient établis sur un point de la côte méridionale de l'Australie pour y former un établissement. Ils furent frappés de la civilisation des habitants, qui étaient vêtus, logés, meublés, mieux qu'aucun de leurs compatriotes. Ce phénomène leur fut expliqué par l'apparition d'un homme blanc, vêtu d'une redingote : c'était un grenadier anglais, qui, en dix-huit ans, avait opéré cette merveille." (Cité par Mgr Meignan, dans *Le Monde et l'Homme primitif*).

Unis dans l'échelle sociale ; même sous le rapport physique, ils tendent à se rapprocher de leurs maîtres. Ils n'ont plus le même type que les nègres d'Afrique : leur peau est rarement d'un noir velouté, bien que presque tous leurs ancêtres aient été achetés sur la côte de Guinée ; ils n'ont pas les pommettes aussi saillantes, les lèvres aussi épaisses, le nez aussi épaté, la laine aussi crépue, la physionomie aussi bestiale, l'angle facial aussi aigu que leurs frères de l'Ancien Monde."

Dans l'espace de cent cinquante ans, ajoute le célèbre géographe, ils ont, sous le rapport de l'apparence extérieure, franchi un bon quart de la distance qui les séparait des blancs.

L'expérience et l'histoire nous prouvent donc invariablement, on ne saurait trop le répéter, que le sauvage ne peut remonter, ne peut se civiliser, qu'à l'aide d'un agent extérieur. "L'hypothèse d'après laquelle l'homme aurait commencé par l'animalité et serait arrivé spontanément et par degrés successifs au point où nous le voyons aujourd'hui, chez les peuples occidentaux, est un pur roman contre lequel l'histoire et les traditions primitives protestent. En nous disant que Dieu créa l'homme adulte et dans un état de civilisation relative, la Bible nous donne un enseignement que confirme tous les jours, bien loin de l'ébranler, le témoignage des faits [1]."

Qu'on lise attentivement le magistral ouvrage de M. Georges Perrot, professeur d'archéologie

---

1. B. Pozzy. *La Terre et le récit biblique.*

français, *l'Art dans l'Antiquité*, publié en collaboration avec M. Ch. Chipiez, et où il est démontré qu'aucune civilisation n'a jamais pris naissance et ne s'est jamais développée en un endroit quelconque du globe sans une influence extérieure, on verra comment, partie du berceau central, la civilisation a rayonné de proche en proche pour pénétrer, avec le temps et les apports des circonstances favorables, chez tous les peuples de la terre. C'est un flambeau qui a rayonné en grandissant, mais qui ne s'est pas allumé de lui-même.

La Genèse nous dit que, des enfants d'Adam, l'aîné était laboureur et le deuxième berger. Voilà d'abord des occupations qui excluent l'état de barbarie. Bien plus, nous lisons dès le chapitre IV du même livre (20-22) qu'il est question du travail des métaux et même des arts d'agrément. Cela suppose au moins une civilisation relative. Nous conclurons ce sujet par ces graves paroles de Schellin : "Parmi les nombreux systèmes faux et creux qui ont vu le jour dans les temps modernes, il faut ranger avant tout ces prétendues histoires de l'humanité qui empruntent leurs idées, sur l'état primitif de notre espèce, aux descriptions que les voyageurs nous font de l'état de barbarie des peuples sauvages ; il n'y a point de barbarie qui ne soit le résultat d'une civilisation éteinte... Je crois donc absolument que la civilisation a été l'état du premier homme."

La civilisation, le progrès, la culture de l'esprit, voilà des mots qu'il ne faut pas confondre et qui n'ont pas la même signification. La prospérité matérielle, la culture, sont assurément des éléments constitutifs de la civilisation, mais des éléments subordonnés. La vraie civilisation tient beaucoup plus au développement du cœur et à la culture de l'âme qu'au degré d'instruction ou de la richesse d'un peuple. La richesse entendue dans son sens économique, c'est-à-dire comme une chose utile et agréable, est propre à procurer à l'homme une existence plus facile, plus douce et plus luxueuse, et une société est plus ou moins avancée suivant qu'elle est en état de produire ce bien matériel. La culture intellectuelle est également nécessaire pour le développement de la philosophie, des arts et des sciences. Si, au lieu de servir les intérêts de la morale, la richesse et la culture en deviennent les ennemis, c'est en vain qu'elles croîtront en puissance et en beauté. Non seulement elles n'aideront en rien à la marche de la civilisation, mais elles concourront au contraire à mener toute société à la mort dans une décrépitude plus triste encore et autrement déshonorante que l'ignorance, le défaut de culture ou la misère d'une existence pénible. L'élément prédominant, indispensable, de la véritable civilisation, est l'élément moral ; c'est le seul qui agit sur le cœur, sur la volonté, et qui prévient la corruption, qui tue la barbarie, qui interdit la cruauté. La guerre que nous venons de subir

et qui a dépassé en brutalité tout ce que l'histoire avait vu, ne nous prouve que trop ce que peut seule la "culture"sans la morale. Dans l'antiquité latine, les plus beaux siècles de culture ont été aussi des époques d'une corruption et d'une inhumanité que les peuples les plus sauvages n'auraient jamais imaginées.

Au siècle d'Auguste, la civilisation romaine avait atteint son point culminant en fait de culture, de prospérité matérielle ; les lettres et les arts, cependant, au lieu de réformer les mœurs, ne firent que hâter leur dépravation, et la richesse finit par amener la corruption dont cette civilisation devait périr. La société romaine de cette époque ne présentait que le spectacle d'une démoralisation universelle.

La véritable civilisation est cette disposition de l'âme qui fait que nous avons pleine conscience de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers le prochain. C'est la pénétration de la vie chrétienne dans les mœurs, dans les lois, dans les institutions, dans la vie entière d'une nation.

" Le progrès n'est ni dans les projets et les agissements pervers des uns, ni dans les théories séduisantes mais erronées des autres ; il est tout entier *dans le fidèle accomplissement des devoirs qui incombent à toutes les classes de la Société*, dans le respect et la sauvegarde des attributions propres à chacune d'elles.[1]"

---

1. Paroles de Léon XIII aux ouvriers français, le 20 octobre 1889.

L'homme, le peuple vraiment civilisé, a le sens de la justice, de l'équité, des égards qu'il doit aux autres. Il ne confond pas la force avec le droit, et encore moins pensera-t-il jamais que la force peut se substituer au droit.

" Quand j'ai vu, dit le poète, sur une pente des Apennins ou des Pyrénées, un vallon silencieux, une eau qui murmure, des ombres qui s'allongent et des moissonneurs fatigués qui prient, je me suis dit en mon cœur : "Le vrai progrès pourrait-il être ailleurs, puisque la paix et la vertu sont ici?" Nul ne contestera que c'est au moins la vraie et véritable civilisation.

Le premier homme avait été créé à l'état de rectitude, d'innocence, de justice innée. Sa volonté était droite et sans aucun penchant au mal ; ses pensées étaient pures, ses affections bien réglées, ses désirs en parfaite harmonie avec ceux de son Créateur ; il ne souffrait dans son corps ni incommodités, ni douleurs, et il ne devait point mourir. Il apprit de son Créateur même, en même temps que les moyens de réaliser la fin surnaturelle pour laquelle il avait été créé, la loi qu'il lui imposait et la soumission qu'il attendait de lui, lui annonçant même le malheur qui devait suivre la transgression, s'il n'y était point fidèle. Aussi bien, Dieu ayant créé l'homme, était-il tenu de l'instruire de ses immortelles destinées, et ce sont ces communications divines, fidèlement conservées dans la Bible, que l'on

retrouve défigurées, imparfaitement gardées, dans la mémoire des païens.

Par sa prévarication, Adam perdit les dons surnaturels qui l'élevaient à une vie supérieure, et se priva des jouissances attachées à son premier état. Son entendement, éclairé de la lumière divine, se couvrit de ténèbres ; sa volonté, pervertie, devint irrégulière et contradictoire. L'homme, suivant le plan de la Providence, ne devait point connaître la souffrance : celle-ci entra dans le monde par le péché, en même temps que la mort. "Dieu a créé l'homme immortel lorsqu'il le fit à son image, mais par l'envie du démon la mort est entrée dans le monde.[1]"

Condamné à manger son pain à la sueur de son front, il lui faut pourvoir lui-même, et avec peine et misère, à sa nourriture, à sa demeure, à sa conservation, à son vêtement. Grâce cependant à son intelligence, à la loi de la nécessité et à la mansuétude de la Providence, qui ne l'abandonna pas dans son malheur, l'homme finira même, avec le temps, par conquérir une partie des biens et des avantages naturels dont il avait d'abord été favorisé. Les débris que nous livrent les couches supérieures du globe nous font voir la marche ascendante de l'humanité dans ce progrès, dont le point de départ indique, en effet, l'extrême misère des premiers hommes après le péché. Les restes de la grossière industrie de l'homme

1. Sap., 11, 23.

primitif retrouvés, en même temps que ses ossements, sont des restes de l'homme déchu.

Le poète Lucrèce, résumant, dans une page célèbre, les traditions de ses devanciers sur l'état misérable de nos premiers ancêtres, les représente vivant dans les cavernes, ou au sein des forêts, ne connaissant l'usage ni de la charrue, ni des étoffes, ni des métaux. La déchéance de la nature humaine a, en effet, laissé un douloureux souvenir dans les traditions de tous les peuples, mais c'est la Genèse qui nous en donne l'explication la plus fidèle dans l'histoire du père du genre humain.

Cette croyance à un âge de bonheur et d'innocence de l'humanité primitive était commune aux Aryas et aux Sémites. Vouloir aujourd'hui nier la félicité originelle serait s'inscrire en faux contre ces anciennes traditions, qui toutes font allusion à l'arbre dont le fruit donne la mort, à la première femme en rapport avec un serpent, cause de la chute et des malheurs de l'humanité.

"L'homme a la conscience d'avoir été condamné. Jamais, nulle part, il n'a radicalement oublié le lieu de son bonheur. Jamais il n'a radicalement oublié les ombrages du paradis et le parfum de ses roses. Toujours et partout il a levé la tête, il a regardé, cherchant qui ouvrirait le livre fermé. Toujours et partout il a voulu rétablir, entre le ciel et la terre, le lien désiré. Toujours et partout il a eu faim et soif de la chair et du sang d'un médiateur. Toute l'antiquité est un cri, un cri qui

appelle. L'homme appelle du fond de ses entrailles,—et l'Inde, et la Grèce, et tout le paganisme, sous toutes les formes qu'il a revêtues, rendent témoignage à la vérité perdue, et à la vérité attendue. Ils lui rendent le triple témoignage du souvenir ; car jamais les traditions n'ont disparu, elles auraient emporté avec elles le cœur de l'homme ; du souvenir égaré, car les traditions, en dehors de la Judée, portent toujours le caractère de l'impuissance et de la terreur; du souvenir obstiné, car, malgré les délais, malgré les retards, malgré l'absence de Celui qui est le désiré des collines éternelles, le désir persiste au fond du souvenir, et l'homme ne peut pas y renoncer[1]." Ces regrets, ces vœux, ne viendraient pas naturellement à l'esprit de l'homme s'il n'y avait pas eu effectivement une perte, un changement, un ancien état détruit.

C'est particulièrement chez les Babyloniens et les Chaldéens que se retrouve le souvenir le plus vif de la tragédie primitive. Voici, par exemple, comment un antique cylindre babylonien reproduit la scène de la tentation. On y voit un arbre dont les rameaux s'étendent horizontalement et d'où pendent deux gros fruits. Des personnages un homme et une femme, sont assis, face à face, de chaque côté de l'arbre, la main tendue vers les fruits ; le serpent, c'est-à-dire le démon sous la forme symbolique du serpent, est là, qui se tient

1. Ernest Hello. *L'Homme,-la Vie, La Science.—L'Art.*

Scène de la tentation reproduite sur un cylindre babylonien.

debout, derrière la femme. La représentation est complète. vivante, et peut servir d'illustration au récit biblique. Le serpent, c'est évident, y joue le même rôle que dans la Bible ; seulement, les peuples polythéistes de la vallée Euphratique avaient perdu le sens spirituel exprimé par ce signe sensible, le grand fait moral de la déchéance par le mauvais usage que nos premiers parents firent de leur livre arbitre.

Il existe quelques fragments d'un vieux poème chaldéen antérieur à Moïse, découvert en 1872 au milieu des ruines de l'antique Sippara, qui offre de singuliers rapprochements avec le texte sacré sur l'état primitif du monde, sur l'œuvre tout entière des six jours, l'histoire du déluge, etc[1].

Il est question dans ce poème, écrit sur des tablettes d'argile en caractères cunéiformes, et qui confirme d'une manière si étonnante le récit biblique, d'une plante de vie qui fut dérobée au héros mythique de cette épopée, Gilgamès, par un serpent, et dont la conséquence est que Gilgamès ne pourra désormais échapper à la mort. La première partie de cet écrit traite de la création. Sur la 3e tablette, bien que fort mutilée, on y lit entr'autres, les lignes suivantes, lesquelles, selon

---

1. W. St. Chad. Boscawen, "The Babylonian Legend of the Serpent Tempter", dans le "Babylonian and Oriental Record", t. IV, 1890, p. 254. M. Th. G. Pinches, "A. Babylonian Duplicate of Tablets I and II of the Creation Series." H. Sayce, "The Higher Criticism", p. 104. Traduction de M. Vigouroux.

quelques assyriologues, ne peuvent se rapporter qu'au serpent tentateur :

133. Dans le péché l'un avec l'autre d'accord s'unit.

134. Le commandement était établi dans le jardin du dieu.

135. De (l'arbre) *Asnan* ils mangèrent, ils coupèrent (le fruit) en deux.

138. Grand est leur péché. Ils s'exaltèrent eux-mêmes.

139. A Marduk, leur rédempteur, il (le dieu Sar) abandonna leur sort.

"Ils s'exaltèrent eux-mêmes", dit le poète chaldéen, qui se fait l'écho des plus anciennes traditions. Nous lisons dans la Genèse (111, 22) : "Voici, dit Yahveh Elohim, l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bien et du mal." L'analogie, on le voit, est des plus frappantes entre les deux récits, lesquels font également allusion à un rédempteur.

D'ailleurs le contenu entier de la Bible se lie inséparablement au récit de la chute. Supprimez la chute, la Rédemption devient inutile, le système chrétien tout entier n'a plus aucune valeur. La chute est la raison d'être de la Rédemption, des préparations messianiques. "Retranchez, dit le cardinal Meignan, comme une fable, l'histoire de la faute originelle, le reste de la Bible devient incompréhensible ; la raison de la foi du peuple hébreu, de ses rites expiatoires, de ses espérances, de ses prophéties, de la venue du Messie, de l'an-

cienne et de la nouvelle loi, nous échappe ; la nuit se fait aussitôt."

Les rites expiatoires n'étaient pas seulement particuliers aux Juifs ; les païens, tous les peuples de la terre avaient les leurs. L'usage des sacrifices sanglants était pour ainsi dire universel avant le Christianisme. Cette coutume ne peut avoir qu'une origine commune et ne peut s'expliquer que comme un effet de la chute première, de la terrible sentence qui s'ensuivit, de la crainte qu'ont eue, depuis, les hommes d'un Dieu justement irrité et qu'on cherche à apaiser.

Pareillement, sans la chute, sans la rupture du lien surnaturel qui rattachait l'homme à Dieu, point d'explication qui satisfasse l'esprit sur l'origine du mal ici-bas, sur l'introduction du désordre dans le monde.

C'est dans la chute, telle que nous la montrent les livres de Moïse, vrais en ceci comme en tout le reste, qu'il faut aller chercher la cause de nos misères et de nos malheurs. On sent que la vérité est là et qu'on la chercherait vainement ailleurs. Ce n'était pas seulement l'homme individuel qui avait rompu avec Dieu, mais l'humanité elle-même, qui résidait alors tout entière dans la personne de nos premiers parents. Ceux-ci, en communiquant leur nature par la génération, la transmirent telle qu'ils se l'étaient faite, c'est-à-dire séparée de Dieu, et sujette à toutes espèces de misères corporelles et spirituelles, l'ignorance, le penchant au mal, les chagrins, les maladies, et,

finalement, la mort. S'ils avaient été fidèles, ils auraient persévéré pour lui et pour nous, qu'ils représentaient. Nous serions nés, comme eux, dans un état de justice, de sainteté et de bonheur, sans être sujets à la mort. C'est l'espèce entière, contenue dans Adam, qui a péché et qui en porte la flétrissure jusqu'à ce qu'elle soit lavée dans le sang du Christ Rédempteur. Parlant d'Adam et de Jésus-Christ, saint Paul pourra dire plus tard : "De même que par la faute d'un seul, la condamnation a passé dans tous les hommes : ainsi par la justice d'un seul, la vie de la justification a passé dans tous les hommes. En effet, de même que, par la désobéissance d'un seul, beaucoup ont été constitués pécheurs : de même, par l'obéissance d'un seul, beaucoup seront constitués justes."

En naissant dans l'état dans lequel Adam s'était mis par sa désobéissance, ses descendants en subirent les conséquences et devinrent malheureux. Condamnés aux durs travaux, ils traversent, dans l'élaboration de leurs destinées nouvelles, à travers les âges de la pierre, du bronze et du fer, comme les appelle la science, dont ils relèvent maintenant, et qui nous raconte toutes les difficultés de leur rude existence[1]. Ceux qui s'éloignent du berceau primitif ou des centres subséquents de

---

1. L'âge de la pierre a été ainsi nommé, parce que l'homme, après sa déchéance, ignorant l'art d'extraire les métaux, n'avait pas d'autre ressource que l'emploi de la pierre pour la fabrication de ses instruments et de ses armes.

civilisation, deviennent encore plus misérables et dégradés. Manquant de tout, il leur faut disputer la vie aux bêtes des forêts, n'ayant eux-mêmes pour abris que les grottes et les cavernes, subissant, dans leur dénuement, la rigueur des intempéries, des saisons et les spasmes de la faim. Dans ces conditions, ils perdent le peu qui leur était resté de leur état primitif ; le souvenir des enseignements divins achève de s'effacer de leur mémoire, et ils deviennent des incivilisés, des sauvages. Pour sortir de cet état, il faudra que la lumière de la révélation vienne les éclairer.

Nous avons vu, depuis les temps historiques, des individus ou des groupes humains civilisés, lesquels, transportés de leur milieu originel et privés des avantages d'une société organisée, descendre, dans leur isolement, à l'état de misère, de difformités physiques et de dégradation.

Voici un fait que cite le docteur Hall dans son "Introduction" à l'ouvrage de Pickering :

"A la suite des guerres de 1641 et 1689 entre l'Angleterre et l'Irlande, de grandes multitudes d'Irlandais furent chassés des comtés d'Armagh et de Down, dans une région montagneuse qui s'étend à l'est de la baronnie de Flews jusqu'à la mer, et dans les comtés de Leitrim, Sligo et Mayo. Depuis cette époque, ces populations ont eu à subir presque constamment les effets désastreux de la faim et de l'ignorance, ces deux grands agents de dégradation. Aussi les descendants de ces

exilés se distinguent-ils des aînés de leur race par les caractères que voici :

"*La bouche est entr'ouverte et projetée en avant ; les dents sont proéminentes, les gencives saillantes, les mâchoires avancées, le nez déprimé. Tous leurs traits portent l'empreinte de la barbarie ; la charpente même du corps a été altérée ; la taille a été réduite à cinq pieds deux pouces ; le ventre s'est ballonné, les jambes sont devenues cagneuses et les bras ceux d'un avorton.*"

Quiconque possède quelques notions sur les caractères des races humaines reconnaîtra sans peine, dans cette description, les attributs qui distinguent à la fois les populations nègres et australiennes les plus inférieures. Un voyageur prétend même, dans ses études sur les tribus australiennes qu'il avait observées sur place, que non seulement ces tribus provenaient d'un grand peuple qui aurait habité le sud de l'Inde, mais que, si une colonie d'Européens s'établissait en Australie dans des conditions identiques à celles des populations indigènes, elle arriverait, au bout de trois générations à l'état de dégradation où il avait trouvé les Australiens. De fait, les missionnaires, les marins, les voyageurs, tous ceux enfin qui ont vu des sauvages dans n'importe quelle partie du monde, qui les ont connus et qui ont vécu avec eux, s'accordent à les considérer comme des êtres tombés, dégradés, avilis. Plus ils vivent isolés, plus ils se dégradent. Nous voyons que les Européens élevés parmi les sauvages ne dépassent pas le niveau intellectuel

de ceux avec qui ils vivent ; d'autre part, des nègres élevés dans le même milieu que les Européens arrivent au même développement ; on en a même vu, Linette Geoffroy, par exemple, être nommé membre de l'Académie des Sciences de Paris.

M. Bastien, dans un récent voyage à la Nouvelle-Zélande et aux îles Sandwich, y a recueilli des renseignements intéressants sur les traditions originelles qui rattachent les naturels à des ancêtres intelligents et civilisés. Les documents, dit le docteur E.-B. Taylor, réunis aujourd'hui en un petit volume, viennent tous à l'appui de l'opinion qui, depuis des années, avait grandi dans la pensée des anthropologistes au sujet de la civilisation des Polynésiens. Il est vrai qu'on les a trouvés, du temps du capitaine Cook, vivant dans un état barbare, et que la rareté des vêtements et le manque de métaux ont porté des observateurs superficiels à les classer comme sauvages ; mais leurs croyances et leurs coutumes laissent voir les traces évidentes de leur *descendance* d'ancêtres qui partageaient la plus haute civilisation des peuples asiatiques. Ils se servaient d'instruments en pierre, n'en ayant pas en métal ; mais il est facile de reconnaître dans ces îles, aux ruines des temples et des fortifications qui se retrouvent aux îles Marquises, des Navigateurs, Taïti, Hawaï, l'Assomption, Strong, Pâques et autres, les traces d'une population antérieure et supérieure à celle qui habitait ces régions

lorsque les Européens y abordèrent pour la première fois.

Les anciennes villes mises à découvert au Nouveau Mexique depuis un demi-siècle, témoignent que les ancêtres des populations si amoindries aujourd'hui de cette partie de l'Amérique, étaient autrefois dans un état de progrès beaucoup plus avancé.

Nous pourrions multiplier ces exemples qui, maintenant que le monde est mieux connu, nous prouvent le fait que sur tous les points du globe, à en juger par les restes d'architecture et autres indices, d'anciennes populations civilisées ont été les ancêtres des générations dégénérées qui leur ont succédé, et que l'on voudrait cependant nous donner comme représentant l'état des premiers hommes.

L'humanité est spiritualiste.—Le sentiment religieux chez l'homme ne procède ni de l'éducation, ni de l'exemple ni des fonctions particulières de l'appareil nerveux. Il n'est point le partage de quelques classes d'individus, de peuples élevés dans l'échelle de la civilisation ; il est, comme le sentiment moral, dans la nature même de l'homme qui en apporte le germe en naissant. On retrouve ce sentiment chez tous, même chez les sauvages les plus farouches. "Partout où il existe un être pensant, cet être a l'idée du divin; partout où bat un cœur d'homme, ce cœur pressent l'infini ; partout où les lèvres humaines peuvent

articuler une parole, elles ont une parole qui nomme Dieu [1]."

En effet, grâce aux études préhistoriques, archéologiques et ethnographiques de ces derniers temps, nous avons maintenant la preuve qu'il n'existe aucune catégorie d'hommes dénuée de toute notion religieuse. Nous avons la preuve complète que le sentiment religieux chez l'homme n'est point accidentel, mais que l'humanité est spiritualiste, que le sentiment de l'Etre éternel est gravé en caractères ineffaçables au fond de l'âme de tous les hommes. Tous les peuples, sans distinction de race, de caractère, de mœurs, barbares, sauvages, civilisés, peuples anciens et nouveaux, peuples de tous les continents et de toutes les mers, ont un culte, une religion, c'est-à-dire une manière quelconque de communiquer avec la Divinité. C'est l'humanité entière qui obéit à la nature en disant : " Je crois." L'athéisme, comme le matérialisme, ne s'est jamais produit autrement qu'à l'état d'exception individuelle.

" La prétention de ceux qui admettent des peuples dénués de toute espèce de religion a été régulièrement démentie chaque fois qu'on a pu vérifier, avec quelque sûreté de méthode, les faits sur lesquels on la voulait fonder [2]."

---

1. M. Alberi, dans son excellent livre *Il problema de l'humano destino, Florence, 1875.*

2. M. Lang, *Mythes, Cultes et Religions*, p. 160, 161, 361, 362.

Le Dahomey, pour ne citer qu'un exemple, était un de ces pays que l'on disait athée. Les campagnes de 1892-93 nous ont appris que "les Dahoméens croient à un Dieu unique, créateur de toutes choses....." Un missionnaire, après un séjour de quinze années en Afrique, déclarait, en 1896, devant la Société antiesclavagiste, qu'après avoir vu lui-même et interrogé dans leur langue les sauvages de huit races différentes n'ayant jamais eu de contact avec les Européens, *il avait trouvé Dieu partout*, mais qu'à la notion de Dieu se mêlaient de grossières erreurs et d'absurdes croyances. Livingston a rendu le même témoignage en faveur du nègre : "Quelque dégradées, dit-il, que soient ces populations, il n'est pas besoin de les entretenir de l'existence de Dieu, ni de leur parler de la vie future ; ces deux vérités sont *universellement* reconnues en Afrique."

" Oui, si grossière que soit leur race, écrit un savant ethnographe, les hommes élèvent leur idée vers un Protecteur, et cette élévation est, dans sa forme, monothéiste et non polythéiste : l'Etre auquel s'adresse le sauvage, aux moments de besoin ou de désespoir, peut porter le nom d'un faucon, d'une araignée ou d'une sauterelle ; mais nous pouvons être sûrs que celui qui les prie ne pense guère à ces animaux à l'heure du péril, mais au Protecteur surnaturel et invisible."

Que l'humanité soit spiritualiste, c'est une vérité qui a été reconnue dans tous les temps. Cicéron lui-même avait constaté qu'aucun peuple,

quelle que soit sa brutalité et sa férocité même, s'il ne sait pas quel Dieu il veut, aucun peuple n'ignore qu'il y en a un. (De Leg., lib 1 c. VIII) Et, ajoute le célèbre orateur : "Ce qui est accordé par tous doit nécessairement être une vérité."

C'est bien en effet, une vérité manifeste, indiscutable. La croyance au surnaturel, à Dieu, est un fait primitif, instinctif, universel, dans le genre humain. On peut rencontrer quelquefois, mais à l'état d'exception, des esprits fourvoyés, mais l'athéisme collectif n'existe nulle part sur la terre; l'humanité est spiritualiste, et cette faculté religieuse est sa noblesse, celle qui distingue l'homme des animaux.

L'archéologie préhistorique nous apprend encore que l'humanité a toujours cru à la vie future, à l'immortalité de l'âme. Le temps n'est plus où l'on croyait pouvoir affirmer "l'areligiosité" et "l'athéïsme" des premiers hommes dont les révolutions géologiques nous ont conservé la trace. Partout et à quelque époque qu'on l'observe, l'homme se montre un être religieux. La "religiosité", comme disent les positivistes, est le plus essentiel de ses attributs, et personne ne croit plus que l'homme quaternaire ait ignoré la religion. Et cette religion, dès le début, était, non seulement d'après la Bible, mais d'après la science même, le monothéisme. Voici, à ce sujet, la déclaration d'un savant orientaliste et professeur à Oxford, M. Georges Rawlinson : "Notre en-

quête sur les anciennes religions, dit-il, nous a révélé chez toutes l'existence du monothéisme, soit à l'état latent, soit d'une manière absolue, en tout cas plus distincte et plus manifeste à mesure que l'on remonte aux premières étapes religieuses de l'humanité."

Le mode de sépulture des peuples des époques primitives, que l'on connaît si bien maintenant, tant dans l'ancien que dans le nouveau continent, les stations funéraires des hommes des premiers âges, témoignent de la façon la plus décisive qu'ils ne considéraient point le trépas comme le terme final de l'existence. On sait aujourd'hui le soin particulier qu'ils ont toujours pris de leurs morts, leur rendant des hommages funèbres, déposant près d'eux leurs armes et leurs outils, des provisions alimentaires en vue des besoins des défunts dans la nouvelle existence qui commençait pour eux. En résumé, chez tous les peuples civilisés comme chez les non civilisés, la sollicitude constante qu'à toutes les époques l'on a portée aux morts, les attentions qu'on a prodiguées à leurs dépouilles, attestent la plus vive préoccupation de l'autre vie, et sont la preuve la plus éclatante, pour ainsi dire scientifique, de la croyance à l'existence de l'âme et à la survivance en l'au-delà. "Voilà le *credo* universel qui se chante depuis l'origine des âges. Voilà une affirmation solennelle et permanente qui se réclame, on peut le dire, de l'unanimité incontestable des témoignages humains, répétant d'une voix vibrante, dans

tous les idiomes et sur toutes les plages, ce mot qui élève et console : "Je crois à l'âme [1]." La bête, encore une fois, ne connaît pas le cercueil. Elle ne s'inquiète pas de ses cendres ni des ossements de ses ascendants et n'éprouve nullement le besoin d'adorer.

L'idée que l'on a pu se faire de la vie future importe peu ; toute l'antiquité y a cru, cela suffit.

La croyance de l'humanité à un être supérieur et à l'existence de la vie future est donc une vérité incontestable, qui est dans la nature même de l'homme et qu'il ne convient plus de remettre en question. Notre besoin de croire en Dieu atteste l'existence de Dieu. Si Dieu n'existait pas, je ne penserais pas à lui, et puisque je pense à Dieu, il faut qu'il soit. Ce sentiment universel, indestructible, de notre nature est le témoignage le plus irrécusable pour la raison de l'homme.

Un philosophe allemand raconte que son père l'avait soumis à l'épreuve conseillée par l'auteur

---

1. Fernand Nicolay, *Histoire des Croyances, Superstitions, Moeurs, Usages et Coutumes*, Vol. 2, p. 207.

Il y a quelque cinquante ans, Tsékélo, un chef Cafre, était venu plaider auprès du gouvernement anglais les intérêts de son peuple compromis par une délimitation de frontière opérée par le gouverneur de la colonie du Cap. Avant de retourner en son pays, il voulut visiter Paris, et dans un diner d'adieu qui lui fut donné, M. Edmond de Pressensé ayant dit : "En écoutant Tsékélo, nous avons senti, reconnu en lui un homme en tout semblable à nous-mêmes."—Oui, oui ! s'est écrié alors l'Africain, "un homme, un homme, un homme ! Si je pouvais prêter mon âme à M. de Pressensé et la mettre dans son corps pendant trois jours, il verrait qu'elle pense, qu'elle sent comme la sienne !"

L'âme des Esquimaux, des Groenlandais, des Africains, a la même constitution que celle des Européens et de tous les autres hommes.

d'*Emile*. Resté seul, ce père, homme savant et contemplatif, avait conduit dans une campagne écartée son fils en bas âge, et là, ne lui laissant de communication avec personne, il avait cultivé l'intelligence de cet enfant par le spectacle des objets naturels placés près de lui, et par l'étude des langues, presque sans livres, et en le séquestrant avec soin de toute idée de Dieu. L'enfant avait atteint sa dixième année, sans avoir lu ni entendu prononcer ce grand nom. Mais alors son esprit trouva ce qu'on lui refusait. Le soleil qu'il voyait s'élever chaque matin, lui parut le bienfaiteur tout-puissant dont il sentait le besoin. Bientôt il prit l'habitude d'aller, dès l'aurore, au jardin rendre hommage à ce Dieu qu'il s'était fait. Son père le surprit un jour et lui montra son erreur en lui apprenant que toutes les étoiles fixes sont autant de soleils répandus dans l'espace. Mais tel fut alors le mécompte et la tristesse de l'enfant privé de son culte que le père, vaincu, finit par lui avouer qu'il existait un Dieu créateur du ciel et de la terre [1].

---

1. M. Villemain, *Rapport à l'Académie sur les concours de 1844*.

CHAPITRE V

L'HOMME PREND CONSCIENCE DE SOI ET DE LA RAISON DE SON EXISTENCE

J'existe. Je me détermine à agir ; je prends conscience de mes actes ; je ne suis pas tel ou tel, mais moi-même. Rien de plus certain que mon existence.

Je *sens* très bien que je pense, et mon esprit conçoit facilement que ce n'est pas la matière qui pense en moi, d'où je conclus que je suis composé de deux éléments très distincts, l'un physique, l'autre spirituel, le corps par lequel je me meus dans cet univers qui m'environne, et l'âme, principe supérieur, immatériel, aussi bien dans son origine que dans sa nature, et qui fait qu'en effet je pense, je comprends et raisonne, que je veux librement et dans la mesure où je veux, que j'ai conscience de mes sensations, de mes idées et de mes actes, de ma dignité morale, que j'ai le pouvoir de connaître le vrai et le bien, que je suis vraiment le maître de la nature.

Je *sens*, de plus, que je diffère des êtres purement animal que je vois autour de moi ; que la bête ne pense pas, qu'elle ne possède pas, comme moi, la notion du mérite ou du démérite ; que, guidée par une impulsion qui ne la trompe jamais, elle n'accomplit toutes ses actions que par instinct,

sans en connaître le prix et la valeur, en obéissant à une force qui la dirige et dont elle n'a aucunement conscience. Dans son humble sphère, elle n'en remplit pas moins la fin de sa création, qu'elle ne connaît pas et n'a nullement besoin de connaître. Tout est normal et régulier dans le cours de sa vie. Je suis soumis à des besoins qui me sont communs aux êtres sans raison, mais je sens, à n'en pas douter, qu'il y a quelque chose en moi qui n'est pas en eux. Une fois leurs appétits satisfaits, ils se reposent tranquillement dans une indifférence ou plutôt dans une jouissance parfaite ; tandis que moi, mes besoins satisfaits, je ne trouve ni repos ni quiétude. Je me tourmente pour savoir : mon âme demande encore et sans cesse ; l'univers entier ne saurait la satisfaire. Si je jouis, je veux jouir davantage. Je vois jusqu'à certaines limites, mais je veux voir au-delà. Libre, intelligent, mais tout de même dépendant, soumis à une foule de contradictions, de maux, de luttes, dont l'animal est exempt, je rêve pourtant, au milieu de ma misère, d'immortalité, de l'infini, ce qui fait de moi un être à part dans la création, un être au-dessus de tous les autres.

J'aspire à une existence d'un bonheur parfait, immuable et éternel, que la terre ne peut me donner. Je sens que Dieu est ma fin nécessaire, que lui seul peut satisfaire le désir insatiable de félicité qu'il y a en moi. Je crois, là-dessus, à un témoignage qui ne peut me tromper, celui de mon

être le plus intime, témoignage que je ne puis rejeter sans me renier moi-même tout entier, sans renier Dieu qui m'a tiré du néant, c'est-à-dire qui m'a créé, et je constate que tous les hommes, qui sont de même nature que moi, ont les mêmes aspirations. Je ne puis pas plus faire leur bonheur qu'ils ne sauraient faire le mien, n'ayant pas été créés pour moi ni moi pour eux. Comme moi, ils cherchent le repos et ne le trouvent point.

Donc, de l'animal qui *sent* à l'homme qui *pense* et qui *juge*, il n'y a pas de comparaison possible. Non seulement j'existe, mais j'ai la conviction d'être d'une nature tout à fait différente de celle de la bête et de tendre à une fin qui ne saurait être la sienne. Cette fin est celle de l'au-delà, de la vie d'outre-tombe ; elle est absolument certaine. Cette aspiration, qui est celle de l'humanité tout entière, m'en prouve l'évidente réalité. L'idée religieuse, aujourd'hui comme autrefois, couvre le globe tout entier. Les notions de liberté, de moralité, de religiosité, universellement absentes chez les animaux, sont communes à tous les hommes.

Voilà des vérités que je puis facilement découvrir par moi-même. Il est vrai qu'elles sont élémentaires et que chacun peut en faire autant, en prenant pour champ d'observation sa propre personnalité et la nature qui l'entoure. On rencontre, cependant, des gens qui se disent et se croient savants et qui s'y perdent ; mais elles deviennent évidentes pour moi, pour vous, pour

tout le monde, lorsque, pour arriver à la vérité, à Dieu, nous usons de procédés que le sens commun suggère dans la pratique ordinaire de la vie, de raisons que le bon sens peut contrôler, se gardant de raisonnements subtils et des conclusions d'une science toujours douteuse. D'ailleurs, chercher dans les sciences le secret de la destinée de l'homme est peine inutile ; elles ne peuvent rien nous apprendre là-dessus. Si même aujourd'hui sciences il y a, c'est grâce à la raison qui existait avant elles et qui les a faites. L'usage de la raison a précédé la science, comme elle précède la foi.

Je puis encore avancer d'un pas, et percevoir d'autres vérités sans l'aide de la science ou de raisonnements de haute philosophie.

Il est certain que j'existe ; mais, de même qu'il y a eu au monde quelqu'un avant qu'il y eût quelque chose, il est également certain que je ne me suis pas fait moi-même. Jamais l'homme, dans les plus admirables efforts de son génie n'a rien pu créer. Il lui a été possible, à l'aide des arts qu'il a perfectionnés, des sciences qu'il a cultivées et approfondies, de faire subir à la nature de nombreuses transformations ; mais, enfin, il n'a jamais pu faire quelque chose de rien. A plus forte raison, est-il demeuré impuissant à se donner l'être à lui-même. D'ailleurs, pour se faire lui-même, il aurait fallu que l'homme eût été avant que d'être, ce qui implique une contradiction manifeste, une impossibilité absolue.

Je ne dois pas non plus mon existence à un ensemble d'hommes qui ne sont que ce que je suis, sujets aux mêmes ignorances, aux mêmes faiblesses et aux mêmes erreurs Le hasard n'étant qu'un mot, on ne peut rien lui attribuer ; le néant n'étant rien, il n'en peut rien sortir J'ai été fait par un autre : cela est incontestable. Cet autre est mon maître puisqu'il est plus puissant que moi qui ne saurais pas même faire un ver de terre Celui qui m'a doué de raison et d'intelligence est un être raisonnable et intelligent et non une force aveugle. On ne donne pas ce qu'on n'a pas Animé de volonté, je ne puis être non plus l'esclave d'une force sans volonté, moi qui ai conscience de mon être, du bien et du mal, du juste et de l'injuste, être l'œuvre d'un être inconscient. La matière ne peut donner la liberté, puisqu'elle ne l'a pas, ni la moralité dont elle est incapable. Le remords, le repentir des fautes passées est un sentiment trop au-dessus des relations organiques pour en provenir. Tout ceci me paraît évident. Impossible de n'en pas convenir. "Ni le mouvement peut naître de l'inertie, ni l'ordre du hasard, ni la sensibilité de l'insensibilité, ni l'intelligence de l'inintelligence, ni la conscience de l'inconscience, ni la liberté de la fatalité, ni la lumière des ténèbres, ni la vie de la mort. Dire le contraire, ce serait affirmer que le *néant peut engendrer l'être.* Ce serait ériger la formule de l'absurde en loi suprême de la pensée. Ce serait faire en un mot de

la déraison systématique la base absolue de la science [1]."

Laissant donc là les conclusions d'une érudition présomptueuse sur toutes ces questions d'origine du monde, de l'homme, de la nature de l'âme, de son intelligence, conclusions souvent conjecturales d'une science bornée, et qui si souvent fait fausse route, je m'en tiens à ma raison, qui me rend capable, par ses propres moyens, d'arriver à la possession de la vérité. Je puis non seulement connaître, mais prouver avec certitude l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la liberté humaine. L'idée que j'ai de Dieu ne peut venir que de Dieu même, et cela me suffit pour prouver son existence. Je reçois avec reconnaissance les lumières qu'il me donne et qui suffisent pour la direction de ma vie, sans lui en demander davantage. Je sais encore, comme dit le Psalmiste, que "les cieux racontent la gloire de Dieu et proclament la sagesse de ses œuvres, et je puis bien me dire : le monde existe, donc Dieu existe ; autrement on pourrait aussi bien imaginer une horloge sans horloger, une maison sans son constructeur. Reconnaissant donc Dieu pour mon créateur et mon maître, reconnaissant en lui le principe et la fin de ma vie, je m'explique ma nature et mes aspirations Si je rêve de l'infini, c'est parce que Dieu en a mis en moi l'empreinte. Si mon âme a soif d'immortalité, d'un bonheur qui se prolonge au-

1. Guthlin, *les Doctrines positivistes en France*, ch. XI, p. 288

delà du trépas, ce n'est pas assurément l'humanité qui peut la satisfaire ; elle est elle-même sujette à la mort et de plus à une foule de misères. Ce désir me vient non d'une fatalité qui se jouerait odieusement de moi, mais de Dieu qui ne veut ni ne peut me tromper. Tout être intelligent n'agissant qu'en vue d'une fin, il est manifeste que Dieu m'a créé pour être heureux, heureux d'un bonheur qui réponde aux aspirations de mon âme. Voilà ce que ma raison me découvre pour peu que je veuille réfléchir. Aussi cette faim et cette soif que Dieu a allumées dans le cœur de ses enfants ne peuvent trouver qu'en lui leur rassasiement "Lorsque toutes les coupes sont vides et que l'âme toujours altérée, élève la voix pour dire : Donne-moi encore du bonheur, le sage se trouve enfin en face de Dieu, la bonté et la beauté essentielles ; et il comprend cette parole de saint Augustin : "Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu et notre âme est en mouvement jusqu'à ce qu'elle se repose en vous" La vie animale et la vie raisonnable ne sont donc pas le tout de mon être et je constate qu'il y a en moi une vie supérieure, une vie surnaturelle, que Dieu enfin est pour ma raison et mon cœur l'être nécessaire. La science qui voudrait s'inscrire en faux contre ce sentiment aura toujours l'humanité contre elle. Elle serait en opposition radicale avec la dignité, avec la raison, avec le cœur, avec la moralité de l'homme.

D'autre part, il est évident que j'ai été créé libre. Tous les hommes le sont. Dieu ne peut violenter la liberté humaine, ayant fait l'homme à son image c'est-à-dire libre. Je puis donc, à mon choix, faire le bien ou le mal. Le sentiment que j'ai de ma liberté fait que je suis responsable de mes actes devant Dieu. Je n'ai pas le droit de me reconnaître indépendant de mon créateur, de lui refuser mon obéissance, de ne pas l'adorer et le prier de la manière dont il veut être adoré et prié; mais je puis suivre mes penchants, ma volonté, sans m'inquiéter de ce que Dieu veut de moi, et de ne pas lui rendre mes devoirs, en un mot je puis me perdre ou me sauver, me rendre heureux ou malheureux ; à moi de choisir ce qui me plaira; je dispose absolument de mon sort. Aussi, l'Esprit-Saint, dans l'Ecclésiastique (chap. XXXI) déclare-t-il "*Heureux l'homme qui a pu violer* le commandement de Dieu, et qui ne l'a pas violé ; qui a pu faire le mal et qui ne l'a pas fait." En attendant, je constate que je jouis même ici-bas, d'un bonheur d'autant plus sensible et profond que j'apporte de fidélité à observer la loi qu'il m'a donnée, et de l'empressement que je mets à lui témoigner mon dévouement. Ce bonheur n'est et ne peut être autre chose que la conséquence du devoir accompli et de la vertu pratiquée, de l'effort généreux.

Mais je sais également que, pour jouir de ce bonheur, il me faut le mériter ; qu'il y a en moi des désirs, des forces contraires qu'il me faut gouverner, maîtriser ; que, par suite de la chute

originelle, je suis incliné au mal plutôt qu'au bien, que "le bien même ne sort de mon âme que par un enfantement douloureux, et que ne je l'opère souvent qu'en remontant à force de rames le torrent qui entraîne aux abîmes" ; que si, enfin, je cède à ces penchants de ma nature qui m'éloignent de la voie que Dieu veut que je suive, au lieu de la paix, je tombe en proie au trouble, aux remords, à la honte, au mépris de moi-même, et, finalement, à une mort sans espérance, ou plutôt dans une angoisse qui commence le châtiment qui m'attend. Cette voix, que mes organes ne peuvent me donner ni m'ôter, qui récompense ou qui châtie après chacune de mes libres déterminations, se faisant douce et encourageante, si je fais le bien, menaçante et vengeresse, si je commets le mal, est la voix de ma conscience, laquelle ne peut venir aussi que de Dieu qui, seul, peut se faire entendre avec autorité au fond d'une âme humaine. Si cette voix m'appartenait, je la ferais parler à mon gré ; mais je sais trop bien que je ne puis lui imposer silence, ni lui faire dire que ce qu'il me conviendrait. Si tout en moi devait périr un jour, sans être tenu de n'avoir jamais à rendre compte de mes actes à un juge suprême, le remords ne me tourmenterait pas. Le remords, qui est un de mes attributs, proclame mon immortalité.

Que si je suis de ces âmes faibles, pour qui le tempérament, le caractère, les circonstances sont regardés comme des nécessités insurmontables,

et qui se laissent aller en disant : "C'est ma nature, je n'y puis rien," je ne fais que m'en tenir aux privilèges de l'animal ; j'abdique ma dignité d'homme libre ; je renonce aux nobles luttes du devoir, et je me résigne à être l'esclave des plus vils tyrans. Je reconnais, toutefois, que je ne puis pratiquer les vertus surnaturelles sans le secours de la grâce de Dieu. Réduit à mes propres forces, je pourrai peut-être me montrer loyal et tempérant ; mais j'aurai toujours besoin d'une force surhumaine pour être humble, pur et charitable, résigné dans les épreuves, comme Dieu le veut. La grâce ne détruit pas ma liberté, mais elle l'aide. Elle éclaire l'intelligence d'une lumière plus vive ; elle complète et fortifie singulièrement la volonté ; elle rend les sacrifices moins durs. Cette grâce est toujours à ma disposition ; je n'ai qu'à la désirer et à la demander : elle répond toujours aux appels de la prière.

Ces vérités sont encore des vérités d'expérience, de bon sens et accessibles à tous. Elles sont en nous. Le sentiment instinctif ne trompe jamais. Si la nature humaine, qui constate ces vérités, n'était pas vraie, rien ne serait vrai.

" Nous avons en nous "la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde" (Joan., 1, 9.) Ces prétendus savants (car dans aucun ordre de science, ce sont des hommes vraiment éminents) n'en savent pas plus que nous ; ou plutôt ils en savent moins ; car l'homme qui a aiguisé son esprit, mais en le faussant, en sait moins que

l'homme qui l'a conservé dans sa simplicité, mais dans sa rectitude première. Leurs livres, leurs cornues, leurs alambics, leurs scalpels ne font rien à l'affaire. Quand j'éprouve dans mon cœur le besoin de prier Dieu, que m'importe qu'au nom de l'angle facial du singe ou d'un tibia fossile trouvé dans un terrain tertiaire, on me défende de prier [1]."

Ma raison me démontre encore que Dieu étant le principe et la fin de ma vie, il est indéniable que je lui dois la soumission, et, bien que libre, le culte qu'il réclame ; que je n'ai pas le droit de le servir suivant mes caprices, de me choisir une religion ; que je ne puis manquer à mes devoirs de piété sans me déclarer ouvertement contre toutes les lumières de mon esprit, contre tous les mouvements de mon cœur, contre tous les sentiments les plus intimes de mon âme et contre les témoignages de ma conscience. "Cette tendance de quelques esprits à réduire tout l'homme à son être corporel, toutes ses idées aux idées qu'il se fait des corps, sa conception du monde à la con-

---

1. Savants de négation auxquels l'auteur (le Comte de Champagny) fait allusion et dont il est question dans les pages de son livre (*Le Chemin de la Vérité*) qui précèdent la citation ci-dessus, lesquels, dit-il, s'évertuent à prouver au monde qu'il s'est fait tout seul, à l'homme qu'il est tout puissant, à l'âme qu'elle n'existe pas, à l'intelligence qu'elle est matérielle, accommodant cette conclusion nécessaire et désirée avec des faits scientifiques plus ou moins liés avec elle, avec un style plus lourd ou plus léger, mais toujours avec ces quelques mots inévitables et décisifs, si propre à cacher le vide de la pensée, et à amener une conclusion que l'on serait embarrassé d'amener autrement : le progrès, la raison humaine, la société moderne, l'avenir.

ception absurde de l'intelligence produite par la matière, ce système qui consiste à couper l'une après l'autre, autour de nous, toutes les racines et tous les rameaux de notre vie, la pensée de Dieu, le sens de l'idéal, la croyance à une loi morale, les affections du cœur, afin qu'il ne reste plus qu'un tronc grossier, sec et dépouillé : tout cela sera en lutte éternelle avec la nature humaine. Quoi que puissent faire la presse, la pédagogie et la politique, l'âme humaine, niée, étouffée, anéantie, se remuera encore sous le pied de son tyran, et ses mouvements comme ses plaintes attesteront son existence et ses besoins [1]."

De son côté, Dieu est tenu, puisqu'il m'a donné l'être, de me fournir toutes les lumières nécessaires pour parvenir à ma fin, une règle de vie, et, au besoin, de me servir d'appui, ce qui faisait dire au Psalmiste : "Enseignez-moi, Seigneur, à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu." Cette règle de vie doit correspondre aux aspirations de mon intelligence et de mon cœur. Elle doit s'appliquer à ma vie intérieure, à ma conduite extérieure. Je dois la professer publiquement et elle doit être l'objet d'une pratique commune, devant régir la société tout entière. Elle doit régler, inspirer tous les éléments de mon être, leur donner un emploi et un but. Mon intelligence, ma volonté, mon cœur, mes sens, l'âme enfin et toutes mes facultés trouvent dans cette religion la

1. Le Comte de Champagny, ouv. cité.

direction, la consolation, l'espérance, le soutien. De plus, elle doit s'appliquer à tous les hommes, les réunir dans un sentiment commun d'adoration et de prière. Cette religion doit être positive et non un vague sentiment de religiosité propre seulement à amuser l'esprit et à tromper les besoins de l'âme. Elle doit être formelle, précise, indubitable, promulguée de façon que je sache exactement ce que je dois faire et éviter.

Voilà pour les caractères extérieurs de la loi divine.

Cette loi doit me venir de Dieu, porter l'empreinte de son sceau. Ne m'ayant pas donné l'être, je ne puis être mon propre législateur. En créant l'homme pour être ce que Dieu voulait qu'il fût, il lui a révélé ce qu'il lui était alors nécessaire de savoir, lui faisant connaître sa fin et lui traçant sa règle de vie. Il ne pouvait pas laisser ses créatures un seul jour sans direction. Cette loi, ou cette religion primitive, a reçu avec le temps les développements que demandaient les circonstances, développements qui ne faisaient d'ailleurs que compléter l'œuvre divine. Elle convient aux hommes de toute race, de tout pays, lesquels sont de même nature que moi. Elle donne satisfaction aux besoins les plus intimes de l'âme humaine, qui y trouve la lumière, la paix, l'espérance, les joies les plus vraies, les plus profondes et les plus réconfortantes. Elle me fixe sur les questions de mon origine et de ma destinée, questions que n'ont jamais pu résoudre toutes les

philosophies humaines, me disant en termes formels, authentiques, précis, que la raison de mon existence est de servir Dieu et que je dois retourner lui. Je sais désormais d'où je viens, où je vais et comment je dois y aller. Aussi bien, Dieu me devait la lumière indispensable pour me diriger durant la vie et parvenir à ma fin ; mais il n'était pas tenu, par exemple, de dévoiler à mes yeux la connaissance des mystères et des secrets de la nature, chose nullement nécessaire pour remplir ma destinée. Enfin, comme la vérité, toujours identique à elle-même, ne peut varier, elle est encore aujourd'hui ce qu'elle a été dans tous les temps et ce qu'elle sera à l'avenir. La raison a trop de prise aujourd'hui sur les réalités des choses pour ne pas convenir qu'il en est et qu'il en doit être ainsi.

L'étude des religions connues me démontre que, seul, le Christianisme renferme les caractères que je viens de voir. C'est en vain que je les chercherais dans le bouddhisme, dans le mahométisme et autres croyances de provenance manifestement humaine. Contemporaine de la création, qu'elle nous raconte, la religion chrétienne se présente à nous comme révélée par le Créateur. Elle s'obscurcit dans le cours des âges par suite des influences nombreuses et diverses auxquelles les hommes dispersés furent soumis ; mais il en subsista toujours quelques vestiges, et Dieu finit par se choisir un peuple qui en conserva le dépôt sacré

jusqu'à la venue du Rédempteur promis, qui l'agrandit, la compléta, la rendant accessible à tous. Elle est devenue la religion du monde civilisé. Par la tradition, elle remonte au premier homme, et n'a jamais été interrompue "Ce qui avait été promis autrefois par les prophètes, dans les Saintes Ecritures, Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, l'a d'abord promulgué de sa propre bouche ; puis, il le fit prêcher à tous les hommes par ses apôtres, comme la source de toute vérité salutaire et la règle de mœurs [1]."

De plus, le Christianisme se présente à nous avec des caractères si manifestes de l'intervention divine, tant dans sa diffusion que dans sa conservation, que l'on est amené à conclure qu'il est une révélation divine dans son origine, comme il est une œuvre de Dieu dans sa durée et l'immensité de ses bienfaits. La vie de tant de martyrs, de vierges, de pontifes de docteurs, de cette multitude de grands chrétiens qui ont atteint le plus haut degré de l'empire sur soi et de l'esprit de sacrifice à Dieu et au prochain, m'atteste toute la beauté morale et la sainteté du Christianisme, vraie religion de l'humanité, religion qui reçut en Jésus-Christ sa perfection définitive en même temps que la promesse de survivance jusqu'à la fin des siècles. Et par le Christianisme j'entends ici le Catholicisme qui contient le Christianisme complet et vivant, qui seul, répond aux besoins de

1. Concile de Trente, Sess. IV.

la nature humaine et qui n'est pas la religion d'un homme ou d'une nationalité. Seul, il possède cette parfaite unité de doctrine, de culte et de gouvernement, caractérisque frappante dont Jésus-Christ lui-même l'a marqué.

Des communautés chrétiennes qui s'en sont séparées dans le cours des siècles, les unes sont éteintes et les autres s'en vont toujours s'émiettant davantage pour se fondre à leur tour. Evidemment ce n'est pas à ses branches détachées de l'Eglise-mère que Jésus-Christ pensait quand il conférait à ses Apôtres la mission d'évangéliser le monde, leur promettant qu'il serait avec eux jusqu'à la consommation des siècles.

Quiconque veut bien prendre la peine de s'arrêter un instant, de réfléchir un peu en lui-même, de s'étudier, peut facilement découvrir les vérités contenues dans les pages qui précèdent ; elles sont toutes susceptibles d'être saisies par la raison. La voie qu'il aura adoptée dans cette méditation est une voie de bon sens, accessible à tous, et surtout plus sûre que toutes les discussions philosophiques ou les raisonnements subtils d'une science incertaine d'elle-même et tous les jours changeante.

Je vois bien que le Christianisme apaise en moi la soif de l'infini, qu'il se présente à mon esprit comme la seule explication rationnelle, complète, du sens de la vie, la seule religion capable de satisfaire tous les besoins de mon âme,

ou plutôt de l'âme de tout homme, quel que soit son état, sa condition ; qu'il me fournit la direction et le secours dont j'ai besoin durant le peu d'années que j'ai à passer ici-bas, qu'il est enfin le lien qui unit les hommes entre eux et avec Dieu. Mais le Christianisme est une religion révélée. Il renferme des dogmes que je ne puis comprendre et qui n'en demandent pas moins l'adhésion complète de mon intelligence. Mon Créateur n'exige pas de moi non plus une obéissance aveugle et forcée, mais une obéissance consciente et libre. Aussi le Christianisme, dont les origines reposent sur la certitude de l'histoire, est la seule religion qui ait des preuves, des titres à produire à l'appui de son autorité et de sa divinité, titres qu'il m'invite à examiner avant d'exiger ma croyance à sa doctrine. Si je puis m'assurer qu'il est bien et véritablement la religion révélée par Dieu, que j'ai la parole de Dieu même comme garant de ce qu'il veut de moi, alors je n'éprouve plus de difficultés à croire sur la parole de Dieu même. La foi suppose l'exercice préalable, utile et nécessaire de la raison, laquelle démontre la vérité de notre croyance. Mon assentiment aux choses révélées dépend de la certitude acquise du motif qui nous fait adhérer, et cette certitude est le fruit d'une opération rationnelle, un acte de l'entendement. En réalité il n'y a pas de croyant instruit qui ignore ce fait fondamental de sa foi et qui croit aveuglement. Je dois donc, en usant des lumières naturelles de ma raison, laquelle, bien qu'obscurcie

par le premier péché, n'a jamais été éteinte, m'assurer, avant d'accepter si, en effet Dieu a parlé et nous a fait connaître la manière dont il entendait être adoré et servi. Le Tout-Puissant, dont la sagesse et l'habileté éclatent dans ses œuvres, ne m'a pas créé pour la vérité en me refusant les moyens de la connaître. De même qu'il m'a donné des yeux pour voir, une langue pour parler, des oreilles pour entendre, un esprit pour penser, il a dû me donner les moyens d'arriver à la vérité. Comme la vérité existe, il est toujours possible d'en trouver la preuve : on n'a qu'à la chercher là où elle est.

Or, la volonté de Dieu est contenue, me dit-on, dans la Révélation, que je puis et dois maintenant étudier avant de croire et de me soumettre. J'ai le droit d'examiner si la Révélation, qui a pour objet d'éclairer l'homme sur des questions qui dépassent la portée de l'esprit humain, est réelle et sur quel fondement elle repose. Dieu parlant à ma raison ne me demande qu'une soumission raisonnable. Aussi bien, et contrairement à ce que d'aucuns pensent, l'Eglise, qui réclame ma foi, a soin de m'avertir non seulement que "l'usage de la raison précède la foi", qu'en matière si grave et comme base nécessaire de toute adhésion à la parole divine, je ne me contente pas "d'une connaissance probable de la révélation laissant subsister la crainte qu'en réalité Dieu n'ait pas parlé [1]." Aussi, déclare-t-elle que "la raison

1. Encyclique de Pie IX, 1846.

humaine, pour éviter toute tromperie et erreur dans une affaire de si haute importance, doit faire l'enquête la plus attentive sur la réalité de la révélation divine, afin qu'il lui soit absolument certain que Dieu a parlé." Si j'acquiers cette certitude, alors ma raison me dit que je n'ai plus qu'à croire et obéir, à cause de l'autorité qui a ainsi parlé et qui ne peut ni se tromper ni nous induire en erreur. "Quand le divin précepte se fait entendre, il faut obéir et non disputer", selon la grande parole de saint Augustin.

" Au fond de l'histoire de tous les peuples se trouve invariablement cette haute croyance, que notre race, dès l'origine, a été éclairée et guidée par la révélation ; que l'homme est un être essentiellement enseigné; qu'il ne peut savoir que ce qu'il a appris une fois, surtout en matière de religion et de morale, que son âme enfin est nourrie du lait de la parole révélatrice, comme son corps est nourri du lait matériel. Ce n'est pas là seulement la théorie chrétienne, c'est la théorie du genre humain, la théorie de l'expérience et des faits, c'est la théorie naturelle [1]."

Je reconnais donc que la révélation était nécessaire. Pour mener ma vie ici-bas, il me faut savoir certaines vérités naturelles ; mais pour la vie surnaturelle dont Dieu veut me faire bénéficier et pour atteindre la fin qu'il me destine, la connaissance des vérités supérieures m'est indis-

1. Conférences de l'abbé Marcellin.

pensable. Ces vérités que moi, être fini et borné de toutes parts par l'incompréhensible, ne saurait jamais découvrir, la révélation me les apprend. Bien qu'elles soient au-dessus de la raison, elles ne sont pas en contradiction avec elle.

Hormis de prétendre que Dieu n'a pas lui-même la faculté qu'il a donnée à l'homme de communiquer à autrui ses propres pensées, la raison me dit que Dieu, par des moyens extérieurs et intérieurs, peut porter à mon esprit la connaissance de vérités que je ne puis découvrir par mes propres lumières, de même qu'elle me dit également que Dieu, par sa toute-puissance, peut faire des choses qui surpassent les forces humaines, c'est-à-dire des miracles.

"Pour que l'obéissance de notre foi fût en harmonie avec la raison, Dieu a voulu joindre à l'assistance intérieure du Saint-Esprit des preuves extérieures de sa révélation : ce sont des faits divins, et par-dessus tout les miracles et les prophéties, qui démontrent péremptoirement la puissance et la science infinie de Dieu et constituent des marques de la révélation divine à la fois très certaines et appropriées à toutes les intelligences [1]."

Sans doute, il n'a pas plu à Dieu de rendre évidentes à mon esprit toutes les vérités religieuses. Je dois lui en rendre grâce, car s'il l'avait fait, que seraient ma liberté et le mérite de ma volonté ?

---

1. Concile du Vatican. *De fide*, III.

Par ma libre adhésion aux vérités de la foi, je rends ainsi à la puissance et à l'intelligence souveraine de Dieu et à l'autorité infaillible de sa parole divine un hommage ayant pour base des *motifs de crédibilité*, c'est-à-dire des faits surnaturels qui attestent l'intervention personnelle de Dieu dans le monde. Il ne faut pas confondre néanmoins *les raisons de croire* avec la croyance ; elles ne font que rendre celle-ci possible, mais ne la créent pas ; elles me conduisent, selon le mot de saint Paul, à "une obéissance raisonnable."

Je me trouve donc, par rapport à la révélation et aux objets de la foi, dans une position semblable à celle où je suis placé touchant les choses de l'ordre naturel que je ne puis examiner par moi-même et que je crois en vertu d'un témoignage étranger. Du moment que les savants reconnaissent comme fondée un certain nombre de faits ou de théories, qu'ils les ont contrôlés par des calculs et des observations précises, l'homme n'éprouve aucune hésitation à les accepter comme des vérités certaines, bien qu'il soit souvent dans l'impossibilité d'en constater l'exactitude. De même pour tout ce que l'histoire ou les traditions authentiques nous apprennent sur les événements des siècles passés ; pour tout ce que les voyageurs nous racontent unanimement sur les lois, les coutumes et les productions des pays qu'ils ont parcourus. Il suffit que la critique ait reconnu certains caractères de véracité dans les témoins pour que l'homme s'en tienne à leurs récits et les admette avec la même confiance que s'il avait vu de ses propres

yeux. Il n'exige pas davantage pour croire à la parole d'autrui que de pouvoir constater les titres de l'autorité et la valeur du témoignage ; d'être sûr qu'on ne se trompe pas et qu'on ne peut pas et qu'on n'a pas l'intention de le tromper ; cette condition prouvée, il ne lui reste plus le moindre doute. Or, cette certitude dans l'autorité de la révélation est évidente, puisqu'elle repose sur le témoignage de Dieu lui-même, nécessairement infaillible, rapporté par des témoins dont la bonne foi et la véracité sont universellement reconnues. Les dogmes que la révélation me fournit sont marqués de son sceau et par cela seul certains. Dieu seul pouvait nous apprendre des choses qui se sont accomplies à la création et à la rédemption de l'humanité ; lui seul peut nous faire connaître les dispositions de sa providence à l'égard du monde. Si donc nous n'hésitons pas à admettre, sur la garantie de personnes compétentes et véridiques, comme absolument vrais, des faits que nous n'avons pas vus et des théories que nous ne comprenons point, à plus forte raison devons-nous croire à la parole divine, et admettre des vérités qui dépassent notre intelligence dès qu'elles sont appuyées sur l'autorité de Dieu. L'acte de foi est donc dans son essence un acte de bonne et saine raison. Nous croyons à une Révélation dont Dieu est certainement l'auteur et dont aucun mystère, si indémontrable qu'il soit, n'implique contradiction.

CHAPITRE VI

LA REVELATION

"Le sage, a dit Platon, n'arrive qu'à la probabilité, à moins qu'il n'ait des lumières plus sûres, ou *la parole même de Dieu qui lui serve de guide.*" La parole de Dieu est contenue dans la Révélation, et la Révélation elle-même est le fait le plus authentique de l'histoire, une des traditions les plus constantes et les plus universelles que le genre humain ait conservées.

Il y a eu d'abord, nous le savons déjà, une *Révélation primitive*, quelquefois appelée patriarcale. C'est la révélation faite à Adam, et qui fut conservée de mémoire par les premiers patriarches jusqu'à la loi écrite ou mosaïque.

Par la *Révélation mosaïque*, il faut entendre les communications que Dieu jugea à propos de faire aux hommes, et en particulier au peuple qu'il s'était choisi et que Moïse, les phophètes et autres écrivains sacrés qui le suivirent, fixèrent par écrit. L'objet de la seconde révélation ou de la loi mosaïque n'était pas de fonder une religion nouvelle, mais de confirmer celle qui avait été faite aux premiers humains, en constituant un peuple chargé spécialement de conserver dans toute leur pureté les traditions anciennes.

La dernière et la plus importante phase de la révélation est la *Révélation chrétienne*, faite par

Jésus-Christ lui-même. Mais c'est toujours la même Révélation qui se développe, se complète et se confirme à ces différents âges de l'humanité, et qui reçoit son perfectionnement et son couronnement dans la personne du Sauveur.

"Quand vint la plénitude des temps, Dieu, qui nous avait parlé en diverses occasions et de diverses manières par les patriarches et par les prophètes, nous parla enfin par son Fils, son Verbe substantiel, sagesse éternelle, reflet et image de la divine substance, majestueuse apparition de la grâce et de la miséricorde de Dieu sur la terre, et en qui nous voyons tous sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. Dans ce verbe divin se résumèrent toutes les révélations qui l'avaient précédé ; en lui se rencontrèrent la vérité et la prophétie, la figure et l'original, l'ombre et le corps, l'image et la vérité. Il confirma les vérités que Dieu avait dites auparavant par les prophètes, il éclaircit celles qui étaient douteuses et obscures ; par les rayons de la souveraine lumière, il dissipa les ombres qu'avaient jetées sur plusieurs d'entre elles les dérèglements des hommes ; il montra et fit toucher du doigt celles dont nous n'avions que les symboles prophétiques ; il en ajouta d'autres plus sublimes, d'une divine excellence, et ferma le cercle des enseignements que la beauté suprême avait décrété de communiquer aux hommes [1]."

---

1. Le P. Mir, *L'Accord de la Science et de la Foi.*

L'Ancien et le Nouveau Testament nous font donc connaître à la fois les vérités et les préceptes qu'il a plu à Dieu de nous révéler et les signes par lesquels Dieu a prouvé que cette révélation venait de lui. Ces signes sont les prophéties et les miracles, les uns et les autres publics, éclatants, dont tout un peuple est témoin, depuis sa sortie d'Egypte jusqu'à son établissement dans la Terre Promise, jusqu'au temps de Jésus-Christ et de ses nombreuses guérisons. Ces faits sont de telle nature, Dieu semble avoir pris tant de précautions pour garantir la valeur de son témoignage, remarque un auteur, que l'incrédulité elle-même a dû rejeter comme invraisemblable et impossible l'hypothèse d'un récit mensonger, écrit soit avec la connivence, soit sans le consentement des contemporains. Mais on a trouvé une autre ressource pour se débarrasser de ces preuves qui gênaient. Cette ressource, ça été la question de l'authenticité.

Dans mon travail d'enquête, j'ai cherché d'abord à m'assurer si les livres bibliques sont authentiques, absolument véridiques, écrits par les auteurs auxquels on les attribue, et si je puis les accepter avec la plus parfaite confiance. En étudiant, par exemple, à la lumière de la science, les faits contenus dans la Genèse sur l'œuvre de la création, j'ai pu me convaincre que non seulement la science les confirme, mais que ces mêmes faits ne pouvaient être parvenus à la connaissance de Moïse que par révélation. Je sais aujourd'hui d'une manière certaine que la science, à mesure

qu'elle s'enrichit de nouvelles découvertes, confirme de plus en plus toutes les données de la Bible; que la physiologie et la philologie ont fini par constater d'une manière péremptoire l'unité de la race humaine, fait capital au point de vue de la rédemption ; que la géologie démontre que les êtres vivant sur le globe et que la terre elle-même ont été, dès le commencement, tels que décrits dans la Genèse. Par l'étude de ces preuves extrinsèques, j'ai pu me convaincre que Moïse connaissait toutes ces choses par révélation, puisque la science de son temps ne lui permettait pas de les connaître autrement ; que la Bible n'est pas un livre comme un autre ; qu'elle est tout entière un livre inspiré contenant la parole de Dieu, quoique son autorité, d'ailleurs, ne dépende nullement du concours de la science.

S'il m'était resté le moindre doute à cet égard, je n'aurais qu'à consulter le texte des vérités révélées, qui établissent d'abord la parfaite concordance qui existe entre elles et les besoins de mon intelligence, de mon âme, qu'elles sont de nature à combler, ce que n'ont jamais pu faire tous les philosophes anciens et modernes ni aucun des prétendus réformateurs de l'humanité, ces vérités répondant également aux aspirations naturelles de ma conscience. Je pourrais ensuite, comme démonstration confirmative de l'inspiration des Livres saints, prendre connaissance des prophéties annoncées bien des siècles à l'avance, et qui ont reçu leur accomplissement dans les temps et

aux moments marqués. C'est ce qui va faire l'objet de la présente division de mon travail, bien que je n'aie pas besoin de plus de témoignages des vérités révélées que ceux que j'ai déjà constatés, ainsi que je viens de le dire, dans la première partie de cette étude. Ils suffisent pour satisfaire mon esprit. Au reste, je suis bien aise de lire le texte même de la révélation. Cette lecture est d'ailleurs des plus propres à guider et éclairer tout esprit qui veut voir la vérité là où elle est, en un mot, la religion que Dieu a enseignée aux hommes.

En dehors de la Révélation, il a toujours existé une antique et universelle tradition donnant à penser que l'humanité avait subi une déchéance à l'origine. Tous les peuples anciens avaient conservé le souvenir d'un état autrefois meilleur, d'un âge d'or primitif. La révélation précise ce vague enseignement.

On se rappelle les diverses et lamentables péripéties de la chute, l'état misérable de nos premiers parents après leur désobéissance, ne trouvant pas d'endroit assez retiré pour aller cacher leur honte, eux à qui le tentateur avait fait accroire qu'ils seraient semblables à Dieu s'ils se montraient indépendants du commandement divin. Au lieu de la lumière qu'ils attendaient, d'épaisses ténèbres couvrirent leur intelligence, et à la vue des biens perdus et des misères qui devaient à jamais peser sur eux-mêmes et leurs enfants, leur accablement est tel qu'il excite la pitié

du Créateur, qui prononce, cependant, entre autres châtiments, la sentence de mort dont il les avait menacés, s'ils n'étaient pas soumis et fidèles. Il ne veut pas les abandonner, et dans l'exercice même de sa justice, il dépose dans leur cœur un motif d'espérance bien propre à leur faire supporter avec courage les épreuves de leur nouvelle vie.

Après la malédiction lancée contre le tentateur, Dieu lui dit : "Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne, et un jour elle t'écrasera la tête", (Gen., 111, 15) c'est-à-dire, tu as attaqué la première femme et tu l'as vaincue; mais j'en susciterai une autre contre laquelle tu ne pourras rien. Cette femme mettra au monde un fils qui remportera sur toi la victoire et détruira ta puissance. C'était la promesse de la rédemption. A partir de ce moment l'homme l'espère et l'attend. Nul doute possible. Nous avons la parole de Dieu. Le monde sera sauvé. Plein de confiance et avec l'aide de Dieu, notre premier père releva la tête et ne désespéra point de l'avenir.

"Cette promesse de la rédemption, qui a été renouvelée à Noé, à Abraham, à Jacob, à Juda, à Moïse et à David, ne dut pas être exprimée seulement par les mots que nous rapporte le législateur des Hébreux. Dieu donna certainement des instructions plus développées à nos premiers parents, sur le Sauveur en qui, dès lors, ils devaient mettre toute leur espérance ; et ce Sauveur devait être le sujet habituel des entretiens de la famille infortunée qui venait d'être chassée de l'Eden. Dieu

avait, sans nul doute, annoncé à Adam que le Rédempteur, qui naîtrait de la femme, ne devait triompher du péché qu'à la condition de souffrir et de mourir. Et, pour conserver la pensée de cette efficace immolation qui ne devait avoir lieu que longtemps après, il avait institué le sacrifice des animaux ; nous lisons dans le livre de la Genèse qu'Abel offrait au Seigneur les premiers-nés de ses troupeaux...

"Jésus, fils de Marie, est donc désigné et reconnu comme le terme des pensées, des désirs et des espérances de l'humanité qui le précède et qui le suit, comme le seul et unique Rédempteur [1]."

Ainsi, l'origine de la Révélation remonte à la naissance du genre humain. Dès l'instant de la création, nous lisons dans la Genèse, ce que la simple raison d'ailleurs nous force à admettre, que Dieu se manifesta au premier homme, lui communiqua ce qu'il lui importait de savoir, lui faisant connaître les devoirs qu'il devait lui rendre, la manière dont il devait le servir et l'honorer, et ce qui devait arriver advenant le cas de sa fidélité ou de la transgression de ses ordres. Pour être ce que Dieu voulait qu'il fût, l'homme devait connaître toutes ces choses. Les dogmes que nous révèlent les premières pages de la Bible sont donc la croyance à un Dieu créateur, celles de la Providence, de l'immortalité de l'âme, de la rédemption future, de la venue d'un médiateur, autant

1. Démonst. du symbole cathol., par l'abbé Marty.

de dogmes qu'on voit transmis de génération en génération chez les patriarches comme ayant été enseignés par Dieu lui-même. Tel est l'enseignement que nous appelons la *révélation primitive*. Ces dogmes n'étaient pas nombreux ; mais ils suffisaient pour les besoins spirituels et le salut des hommes de cette époque. C'est ainsi que la tradition de cette révélation primitive a subsisté dans la mémoire de tous les peuples qui ont conservé quelques notions plus ou moins obscures des principaux dogmes de la religion. Lucain, résumant sur ce sujet ce qu'en avait retenu la philosophie antique, déclare que : "Dieu révéla à l'homme, en lui donnant la vie, tout ce qu'il lui importait de connaître."

Cependant, du milieu de la superstitution et de la corruption générale qui envahissaient le monde, sous le poids des ténèbres de plus en plus épaisses qui enveloppaient les esprits, des passions qui étouffaient la voix de la conscience, la vérité, défigurée et obscurcie, menaçait de s'éteindre. Dieu voulut se choisir un peuple non seulement destiné à conserver dans leur pureté les vérités premières, mais à en recevoir de nouvelles en vue de la venue du Rédempteur : ce fut le peuple juif appelé d'abord le peuple d'Israël. Son histoire extraordinaire l'avait conduit en Egypte, où il avait gardé sa raison d'être, résisté au contact au milieu même de l'idolâtrie et attesté sa mission. Il devint le dépositaire de la deuxième révélation, qui dura près d'un millier d'années. Quinze cents

ans avant Jésus-Christ, un homme se présente, de la part de Dieu, pour être le guide et le législateur du peuple choisi. Puis, après Moïse, viennent les prophètes, qui se font les interprètes de la parole de Dieu, et, au besoin, transmettent ses ordres. Ils prouvent l'autorité de leur mission par des actes que la simple intervention humaine semble impuissante à accomplir. Les prophètes s'étaient d'abord contentés de parler, mais au 8e siècle, ils écrivent leurs oracles, qu'ils communiquent au peuple pendant les périodes les plus agitées de son histoire, des invasions et de l'exil. Au milieu du 6e siècle, trois prophètes se succèdent qui continuent à parler au nom de Dieu, puis, une centaine d'années plus tard, le silence se fait, la seconde révélation prend fin.

Depuis Moïse qui, lui aussi, annonce la venue du Messie jusqu'à Jean-Baptiste, qui le montre du doigt, on compte seize prophètes, dont quatre grands et douze petits. Les grands sont Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel. Les petits sont Ozée, Joël, Amos, Abdiah, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. Leurs prophéties sont toutes contenues dans l'Ancien Testament.

Les prophètes se distinguaient du reste du peuple par un habillement particulier et par leur genre de vie, vie de solitude et de prière. Ce qu'ils cherchent est la vérité et la gloire de Dieu. Leur mission est d'enseigner le peuple, de l'exhorter à observer la loi de Dieu et à faire pénitence,

annonçant, de la part de Dieu, les châtiments réservés aux pécheurs endurcis, ce qui les rendait parfois impopulaires ; quelques-uns même payèrent de leur vie cette liberté de dire à tous, jusqu'aux rois, des vérités un peu dures.

Cela ne les empêchait pas d'être regardés par les juifs comme des hommes inspirés de Dieu qui prédisaient l'avenir. "Tout le peuple d'Israël, depuis Dan jusqu'à Barsabée, savait que Samuel était un prophète de Dieu digne de foi." Les événements, en confirmant leurs prophéties, ajoutaient à leur autorité.

Moïse, le promulgateur de la loi de Dieu, le libérateur et le conducteur de son peuple, opère des prodiges et des miracles que l'on n'avait pas encore vus. "Il n'y a plus eu depuis de prophète, dit le Deutéronome, qui ait agi avec une main si puissante et fait des œuvres si redoutables que celles que Moïse avait faites à la vue de tout le peuple d'Israël." Le peuple juif, témoin et dépositaire de ses ordonnances, qu'il a laissées par écrit, les a observées comme les ayant reçues de Dieu par son ministère.

Nous ne voulons pas traiter ici des prophéties en général, mais de celles seulement qui ont trait à Jésus-Christ. Notre but est de s'assurer si la venue du Christ a réellement été annoncée, comme on le prétend, des siècles à l'avance par plus d'un de ces hommes inspirés appelés prophètes, et si l'événement a confirmé leurs prédictions. Je dis plus d'un de ces prophètes, car si telle allusion

avait été faite seulement par un ou deux de ces personnages, elle perdrait de son autorité et pourrait être classée dans la catégorie de ces faits qui n'ont pour eux que le hasard des circonstances. Mais comme ce sont tous les prophètes, les grands aussi bien que les petits, qui, à diverses dates, ont annoncé la venue du Messie, ont précisé toutes les circonstances de sa vie, la manière, l'époque et le lieu de sa naissance, son œuvre, sa vie tout entière, cela devient sérieux, et il ne peut plus être question de banales et simples coïncidences. Si, en lisant ces prophètes, je ne puis arriver à une autre conclusion que Jésus-Christ a réalisé dans sa personne tous les traits prédits du Messie, que la vie et l'œuvre du Rédempteur ont été, en effet, la vie et l'œuvre du Messie annoncé par les prophètes, je me dirai alors, pour être conséquent avec moi-même, que ces hommes étaient vraiment inspirés de Dieu, et qu'ils m'ont annoncé la vérité. Ils étaient inspirés, puisque l'avenir, les événements futurs, ne peuvent être connus que de Dieu seul, une pareille connaissance nous étant radicalement impossible, que les événements annoncés n'ont pu être prévus naturellement, et que l'accomplissement des prophéties ne saurait être attribué à une combinaison du hasard, supposition qui serait encore plus étonnante que le miracle même.

La révélation peut être faite au moyen d'un discours familier, comme quand Dieu parla à

Adam, et plus tard à Moïse, ou bien par le moyen de visions, lorsque les événements futurs étaient représentés à l'esprit du prophète,comme présents et même passés. Quelquefois elle provient d'une inspiration divine et cachée que le prophète reçoit sans le savoir, ou d'une inspiration immédiate. "Ce que vous leur direz vous sera donné à l'heure même. (Matth., X, 19).

"Dieu, dit le cardinal Meignan, a ménagé à tous les esprits, à tous les temps, à tous les peuples, des preuves de la divinité de la religion chrétienne. Il a mis à la portée de chaque siècle des arguments qui ont une puissance particulière pour émouvoir et pour convaincre. Mais il est une preuve qui est de tous les temps et qui frappe tous les hommes. Pascal l'a dit : "La plus grande des " preuves de Jésus-Christ sont les *prophéties* ; "c'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu." Les prophéties sont si précises dans leurs détails, qu'elles semblent, dit saint Jérôme, l'histoire de ce qui fut, plutôt que l'annonce de ce qui doit être.

Des prophéties qui ont trait à Jésus-Christ, il suffira de n'en citer que quelques-unes comme preuves de sa divinité et de celle de la religion qu'il a établie. "Scrutez les Ecritures, dira Jésus-Christ à ses apôtres ; ce sont elles qui rendent témoignage de moi."

TEXTES DE QUELQUES PROPHÉTIES RELATIVES A JÉSUS-CHRIST

Nous avons vu, quelques pages plus haut, la promesse faite par Dieu même au moment de la chute. Saint Paul, s'adressant aux Galates, réfère à cette prophétie et en note l'accomplissement : "Lorsque fut venue la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, fait de la femme, pour nous racheter."

Après le sacrifice d'Isaac, Dieu dit à Abraham (Gen., XII, 3) : "Je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer. En toi seront bénies toutes les familles de la terre." Et cette même promesse est expliquée plus loin (XXII, 18) ; "Et toutes les nations de la terre seront bénies en *Celui* qui sortira de toi." Cette promesse est répétée à Isaac, XXVI, 4, et à Jacob, XXVIII, 14. Le vénérable patriarche, au moment de quitter la vie, rassemble ses enfants autour de lui, et leur fait part des prophétiques bénédictions. Il prophétise que Juda sera le père du Messie. "Et toi, Juda, s'écrie-t-il, tes frères te loueront, ta main se posera sur le cou de tes ennemis ; les fils de ton père t'adoreront. Le sceptre ne sortira point de Juda, et il y aura toujours des chefs de sa race jusqu'à ce que vienne *Celui* qui doit être envoyé, et c'est lui qui sera l'attente des nations." (Gen. XLIX, 8, 9, 10.) Et plus loin, se recueillant en lui-même, il dit : "J'attendrai le Seigneur que vous devez envoyer,

Seigneur." Toute l'antiquité a reconnu le Messie dans cette prophétie de Jacob.

Moïse, sur le point de se séparer de son peuple, témoigne du règne futur de Jésus-Christ, et lui lègue à l'avance tous ses pouvoirs : "Le Seigneur votre Dieu, dit-il, vous suscitera un prophète comme moi de votre nation et d'entre vos frères : c'est lui que vous écouterez." Jésus-Christ s'applique à lui-même la prophétie de Moïse en disant aux Juifs incrédules : 'Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accuse devant mon père : votre accusateur, c'est Moïse, en qui vous espérez ; si vous aviez, en effet, foi en Moïse, vous auriez foi en moi, car c'est de moi que Moïse a écrit." (Jean, V, 45, 46.)

D'autres prophètes vont désigner le Messie d'une manière plus expresse et raconter, mille ans d'avance, les principaux traits de sa vie, sa passion, sa mort, sa glorieuse Résurrection et sa bienheureuse Ascension.

"Une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé *Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous." (Isaïe, VII, 15.)

"Lorsque tout reposait dans un paisible silence, et que la nuit était au milieu de sa course, votre parole toute-puissante, ô mon Dieu, vint du ciel, du trône royal, et fondit tout d'un coup sur cette terre destinée à la perdition." (Sagesse, XVIII, 14, 15.)

"Et toi, Bethléem d'Ephrata, tu es petite entre les villes de Juda ; c'est de toi pourtant que sortira

Celui qui doit régner dans Israël, Celui dont la naissance est du commencement, des jours de l'éternité." (Michée, V. 2.)

"Maison de Sion, tressaillez de joie et bénissez Dieu, parce que le Grand, le Saint d'Israël, est au milieu de vous." (Isaïe, XII, 6).

"Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné ; il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la Paix, son empire s'étendra de plus en plus, et la paix qu'il établira n'aura point de fin." (Isaïe, IX, 3, 6 et 7.)

"Les rois de Tharse et des Iles lui offriront des présents ; les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront des dons, et tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront assujetties." (Ps. LXXI, 10, 11.)

"J'ai aimé Israël lorsqu'il n'était qu'un enfant, et j'ai rappelé mon fils d'Egypte." (Osée, XI, 1.)

"Un rejeton sortira de la racine de Jessé, et de cette racine croîtra un Nazaréen." (Isaïe. XI, 1.)

Le retour d'Egypte et le séjour de Jésus à Nazareth étaient l'accomplissement de deux importantes prophéties, remarque saint Matthieu.

"Il s'élevera devant le Seigneur comme un arbrisseau et comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée : il est sans éclat ; nous l'avons vu, il n'avait rien qui attirât l'œil, et nous l'avons méconnu." (Isaïe, LIII, 2.)

"Voici que j'envoie mon envoyé (Jean-Baptiste), et il préparera les voies devant ma face. Et aussi-

tôt viendra à son temple le Dominateur que vous cherchez,et l'Ange du Testament que vous voulez." (Malachie, III, 1.)

"L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, parce que le Seigneur m'a rempli de son onction ; il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé ; pour prêcher la grâce aux captifs, et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes ; pour publier l'année de la reconciliation du Seigneur et le jour de la vengeance de notre Dieu, pour consoler ceux qui pleurent. "(Isaïe, XVI, 1, 2.)

"En ce jour-là il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem pour y laver les souillures du pécheur." (Zach. XIII, 1.)

"Alors les aveugles verront le jour, et les oreilles des sourds seront ouvertes ; le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée." (Isaïe, XXXV, 5, 6.)

"Tressaille, fille de Sion ; réjouis-toi, fille de Jérusalem : voici que ton roi vient à toi, ce roi juste est le Sauveur : il est pauvre, et il est monté sur une ânesse et son ânon." (Zach., IX, 9.)

"Rendez ce jour solennel, en couvrant de branches de feuillage tous les lieux." (Ps. CXVII, 24.) C'est la mémoire de la triomphante ovation ainsi prédite, qui fut faite au béni Sauveur à la veille de ses humiliations et de sa mort, que l'Eglise évoque le dimanche des Rameaux.

"L'homme avec lequel je vivais en paix et en qui je me suis confié, et qui mangeait *de mes pains*, a fait éclater sa trahison contre moi." (Ps. XL, 10.)

"Ils pesèrent *trente pièces d'argent* qu'ils me donnèrent pour ma récompense." (Zach. XI, 12.)

"Mon cœur s'est troublé au dedans de moi ; et la crainte de la mort est venue fondre sur moi ; j'ai été saisi de frayeur et de tremblement, et j'ai été couvert de ténèbres." (Ps. LIV, 5, 6.)

"Que ceux qui cherchent à m'ôter la vie soient couverts de confusion et de honte. Que ceux qui ont conçu de mauvais desseins contre moi soient *renversés* et confondus." (Ps. LIV, 16.)

"Ils ont cherché des crimes pour m'en accuser ; mais ils se sont épuisés inutilement dans ces recherches." (Ps. LXIII, 6, 7.)

"Ils m'ont insulté par des railleries, ils ont grincé des dents contre moi." (Ps. XXXIV, 16.)

"Je suis devenu un sujet d'opprobre pour mes voisins, et une occasion de frayeur pour mes amis eux-mêmes ; ceux qui me voyaient fuyaient loin de moi." (Ps. XXX, 12.)

"Et ils décidèrent qu'on lui donnerait trente deniers d'argent. Et le Seigneur me dit : Va jeter au potier cette belle somme qu'ils ont cru que je valais lorsqu'ils m'ont mis à prix. "(Zach., XI, 13.)

"J'ai livré mon *corps à ceux qui me frappaient*, et mes joues à ceux qui me donnaient des *soufflets ;* je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats." (Isaïe, L, 6.)

"Le Christ sera mis à mort et le peuple qui l'aura *renié ne sera plus son peuple.*" (Daniel, IX, 26.)

"Je suis un ver de terre et non un homme, l'opprobre et le rebut du peuple. Ceux qui me voyaient se sont moqués de moi ; ils en parlaient avec outrage, et ils m'insultaient en branlant la tête. Il a espéré dans le Seigneur, disaient-ils, que le Seigneur le délivre maintenant, qu'il le sauve". (Ps. XXI, 6, 7, 8.)

"Je suis assiégé par une foule de furieux qui veulent me perdre ; ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os . . . Ils ont partagé entre eux mes habits, ils ont jeté le sort sur ma robe." (Ps. XXI, 17, 18, 19.)

"Ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, et dans ma soif ils m'ont présenté du vinaigre à boire." (Ps. LXVIII, 22.)

"Il paraîtra sans gloire devant les hommes et n'aura rien qui le distingue . . . Méprisé, homme de douleur . . . Vraiment il a pris sur lui nos langueurs ; il a paru à nos yeux comme un homme maudit de Dieu, et un *abandonné.* Il a été frappé pour nos iniquités, et il a été brisé pour nos crimes, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Mais s'il a été offert, c'est parce qu'il l'a voulu ; il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre . . . Il a été mené à la tuerie comme un agneau . . . Il est mort dans les angoises ayant été condamné par des juges ; *mais qui racontera sa génération* ? Je l'ai frappé pour les crimes de mon peuple . . .

Le Seigneur lui départira une nombreuse postérité, parce qu'il se sera livré lui-même à la mort, qu'il aura été mis au rang des scélérats...et qu'il aura prié pour les coupables." (Isaïe, LIII tout entier.)

"En ce jour-là le soleil se couchera en plein midi, et je couvrirai la terre de ténèbres lorsqu'elle devrait être pleine de lumières." (Amos, VIII, 9.)

"Ils m'ont mis dans une fosse profonde, dans des lieux ténébreux et dans l'ombre de la mort." (Ps. LXXXVII, 7.)

"*Son sépulcre sera glorieux.*" (Isaïe, XI, 10.)

"Je les délivrerai de la puissance de la mort (les âmes retenues dans les limbes et les corps de tous les élus), je les rachèterai de la mort. O mort, je serai ta mort ! O enfer, je serai ta ruine ! (Osée, XIII, 14.)

" Préparez le chemin à Celui qui est monté sur le couchant ; le Seigneur est son nom. (Ps. LXVII, 4.)

" Et vous, portes éternelles, levez-vous, ouvrez-vous, afin de laisser entrer le Roi de gloire." (Ps. XXXVII, 7.)

" Celui qui doit leur frayer le chemin marchera devant eux : ils passeront en troupes à leur porte, et y entreront : le roi passera devant leurs yeux, et le Seigneur sera à leur tête." (Michée, 11, 13.)

" Vous êtes monté en haut, vous avez amené un grand nombre de captifs." (Ps. LXVII, 19.)

" Ils ont vu, ô Dieu, votre entrée, triomphante de mon Dieu, de mon roi qui réside dans son sanctuaire." (Ps. LXVII, 26.)

" Le Seigneur remplira de sa parole ses Evangélistes, afin qu'ils l'annoncent avec une grande force." (Ps. LXVII, 12.)

" J'élèverai un signe parmi eux, et j'enverrai ceux d'entre eux qui auront été sauvés vers les nations de l'Afrique, dans la Lydie, vers les peuples armés de flèches, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles les plus reculées, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi... Ils annonceront ma gloire aux gentils ; et ils feront venir tous vos frères de toutes les nations, comme un présent pour le Seigneur ; et j'en choisirai d'entre eux pour les faire prêtres et lévites, car les cieux nouveaux et la terre nouvelle que je vais créer subsisteront toujours devant moi, dit le Seigneur, et les fêtes se changeront en d'autres fêtes ; et les sabats en un autre sabat ; toute chair viendra se prosterner devant moi et m'adorer." (Isaie, LXVI, 19, 20, 21, 22, 23.)

" ...Mais il sera une pierre d'achoppement (le Messie), une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël ; un piège et un sujet de ruine à ceux de Jérusalem... Plusieurs d'entre eux s'y heurteront... Ecoutez, sourds, aveugles... Qui est aveugle, si ce n'est Israël, mon serviteur ? Qui est sourd, sinon celui à qui j'ai envoyé mes prophètes ?... Qui a livré Jacob à la destruction et Israël à la dévastation ? N'est-ce pas le Seigneur

que nous avons offensé ? Car ils n'ont pas voulu marcher dans ses voies, ni entendu sa loi." (Isaïe, XLII, 17, 25.)

" Les yeux du Seigneur sont ouverts sur le royaume qui pèche... *Et je vais faire que la maison d'Israël soit secouée parmi toutes les nations de la terre comme on secoue le froment dans un crible.*" (Amos, IX, 8, 9.) C'est ainsi que la réprobation des Juifs, leur aveuglement et leur dispersion sont annoncés énergiquement dans les Livres saints.

Quelle conformité des prophéties avec l'Evangile ! Quel portrait de Jésus-Christ ! Quelle fidèle image ! Surtout quel accord avec l'événement ! Ne dirait-on pas, en lisant certains passages d'Isaïe, que ce saint homme, qui écrivait plus de mille ans avant Jésus-Christ, est un évangéliste et non un prophète.

Je ne puis, en effet, sans renverser la base de toute certitude, conclure autrement que le personnage annoncé par les prophètes n'est autre que Jésus-Christ, le Sauveur promis. C'est bien la figure sublime du Sauveur attendu que les prophètes nous peignent sous d'aussi vives couleurs. Jésus-Christ a donc vécu réellement ; il est bien né dans la ville désignée par les prophètes, à Bethléem de Juda ; il y est né de la manière et à l'époque convenue ; il est né d'une vierge, tel qu'annoncé par Isaïe ; il était, tel que prédit, de la race de David ; il a réalisé dans sa personne

tous les traits de Celui que l'on attendait ; sa vie, son œuvre, en un mot, ont été la vie et l'œuvre du Messie annoncé par les prophètes. Tout ce qui a été prédit de lui ne peut s'appliquer à aucun autre ; les moindres détails de sa vie sont signalés d'avance et vérifiés par l'événement. Il n'est pas au pouvoir d'un homme, remarque à ce sujet Mgr Freppel, de choisir son lieu de naissance, de naître de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la maison de David, de paraître au temps marqué par Jacob, de faire des miracles et d'obtenir la foi du genre humain.

Toutes les prédictions, les figures de l'ancienne loi se rapportent à Jésus de Nazareth et prouvent qu'il était vraiment le Messie. C'est avec raison que le béni Sauveur lui-même, au moment de quitter la terre après sa résurrection, pourra dire à ses apôtres et disciples réunis : "Dans toutes mes paroles, lorsque j'étais avec vous, je vous avais annoncé que devaient nécessairement s'accomplir toutes les prédictions écrites à mon sujet dans les livres de Moïse, des prophètes et des Psaumes."

Je trouve encore la preuve de l'accomplissement des prophéties, quant au règne de Jésus-Christ sur la terre, dans l'établissement de la religion qu'il a fondée, la conversion de toutes les nations à la pure et sainte doctrine de l'Evangile, le déploiement prodigieux de sa grandeur spirituelle, la permanence et l'universalité invincible de son règne à travers les siècles

Je sais, de plus, que Jésus-Christ s'est dit être le Fils de Dieu, envoyé pour racheter l'humanité ; qu'il a prouvé sa divinité par sa doctrine, par ses vertus, par ses miracles, par sa mort et sa résurrection. Nous avons en témoignage de la divinité de sa mission la Révélation chrétienne, c'est-à-dire la religion qu'il a enseignée, religion que la raison humaine n'eût jamais été capable de découvrir.

"Il n'y a qu'une question de laquelle tout dépend, disait à ce sujet M. Brunetière : Jésus-Christ est-il Dieu ou bien n'est-il qu'un homme ? S'il n'est pas Dieu, l'Ancien Testament croule avec le Nouveau. S'il est Dieu, au contraire, l'origine divine de l'Ancien Testament est prouvée par là même, puisque d'un bout à l'autre, il ne tend pour ainsi dire qu'à préparer Jésus."

Jésus-Christ, en effet, a affirmé sa divinité dans plusieurs circonstances de sa vie terrestre, que Lui et Dieu ne faisaient qu'un. "Moi et mon Père, nous sommes un."—"Mon Père est en moi, et moi dans mon Père."—"Qui me voit, voit aussi mon Père."—"Crois-tu au Fils de Dieu ?", demande-t-il à l'aveugle-né, "Qui est-il, Seigneur, afin que je crois en lui ?" Jésus lui dit : "Tu le vois, et celui qui te parle, c'est lui-même." Alors il dit : "Je crois, Seigneur", et se prosternant, il l'adora. "Non, ce n'est pas ainsi que parlent les hommes", s'écriaient les foules qui suivaient les pas du Sauveur[1].

---

1. On remarquera, en lisant dans l'Evangile la guérison de l'aveugle-né, que ce miracle a été constaté selon toutes les règles que la plus sévère critique peut exiger.

Un jour, à Césarée de Philippe, Jésus interroge ses disciples sur ce que les gens disent de lui. Les uns, répondent-ils, disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie ou un des prophètes.—"Mais, vous, reprend le Sauveur, que dites-vous que je suis ?"—Simon Pierre lui répondit : "Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant." Jésus répondit : "Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux." Jésus le loue de son affirmation, qu'il ratifie, et prend occasion de cette circonstance solennelle pour faire de Pierre le chef de son Eglise future.

Un autre jour, Philippe lui dit : "Seigneur, faites-nous voir le Père, et cela nous suffit."—"Quoi, répond Jésus, je suis depuis si longtemps avec vous et vous ne me connaissez pas ? Philippe, celui qui me voit voit aussi le Père. Comment peux-tu dire : "Faites-nous voir le Père ? Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ?"

Une autre fois, parlant à Nicodème, qui vient lui dire : "Maître, nous savons que vous êtes venu de par Dieu ; car personne ne peut opérer les prodiges que vous faites, si Dieu n'est avec lui." Jésus dit : "Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils unique, afin que celui qui croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle... Celui qui croit en lui, n'est pas condamné, mais celui qui n'y croit pas est condamné, parce qu'il ne croit pas au Fils de Dieu."

Au moment de ressusciter Lazare, il déclare formellement qu'il va opérer ce miracle pour que le peuple reconnaisse la divinité de sa mission. La veille même de sa mort, il affirme de nouveau sa divinité, tout en sachant que cette réponse devait achever de le perdre dans l'esprit de ses ennemis. "Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu," lui demande Caïphe. Jésus lui répond : "Tu l'as dit", ou "Je le suis", selon saint Marc.

A Jean-Baptiste, qui lui envoie de ses disciples pour savoir s'il est vraiment le Christ attendu pour le salut du monde, Jésus en appelle à l'évidence des miracles qu'il opère. Dans une autre circonstance, il dira : "Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de ce que je suis."—"Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez du moins à cause de mes œuvres."

Telle était, en effet, la notoriété de ses prodiges, qu'Hérode lui-même fut ravi en apprenant qu'il allait voir le Christ en personne, que lui déférait Pilate, pensant bien qu'il n'hésiterait pas à faire un miracle en sa présence.

Devant Pilate, qui songe à renvoyer Jésus, qu'il reconnaît innocent, les Juifs déclarent : "Nous avons une loi, et selon cette loi, il doit mourir parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu."

Enfin, sur le Calvaire, on lui lance l'injure suprême : "Si tu es le Fils de Dieu, descnds donc de la croix." Le fait est manifeste : Jésus-Christ a été poursuivi et condamné à mourir pour avoir affirmé sa divinité.

Il réclame les attributs divins, la puissance divine. "Tout ce que fait le Père, le Fils le fait également."—"Je suis la voie, la vérité et la vie. Nul ne vient à mon Père que par moi." Quand il fait des miracles, c'est en son nom et de sa propre autorité. "Je le veux, sois guéri ; jeune homme, lève-toi.—Lazare, sors dehors, etc." Nous le savons, il a même déclaré qu'il avait le pouvoir de remettre les péchés ; de fait, il les remet, et transmet même ce pouvoir à ses disciples. Quant à lui-même, il défie qui que ce soit de le convaincre de péché, prétention qu'aucun homme n'a jamais soutenue et n'osera jamais soutenir, prétention de la part de Jésus-Christ que personne ni alors ni depuis n'a jamais osé démentir. En effet, il est la plénitude de la sainteté ; son caractère moral est la perfection même.

Il veut qu'on l'adore comme on adore Dieu le Père. "Comme vous croyez en lui, croyez en moi" Thomas, revoyant Jésus après sa résurrection, se jette à ses pieds et l'adore en disant : "Mon Seigneur et mon Dieu", et Jésus le loue de sa foi tout en déclarant heureux ceux qui ont cru avant d'avoir vu.

Il accueille nos prières et veut qu'on demande en son nom. "Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je vous l'accorderai." "Si vous demandez quelque chose en mon nom, je vous l'accorderai."—"Je suis le pain vivant descendu du ciel. Qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle, et moi je le ressusci-

terai au dernier jour. C'est moi qui suis la résurrection et la vie."—"Quiconque aura quitté ou maison, ou frères, ou sœurs, à cause de moi, recevra le centuple, et aura pour héritage la vie éternelle." —" Quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours", dit-il à Marthe, au moment de ramener son frère Lazare à la vie. Il faut être Dieu pour faire de telles promesses. On ne s'aurait expliquer autrement le langage tenu par le Sauveur, car "les expressions dont il se sert seraient d'un fou si elles n'étaient d'un Dieu", (Mgr Bougaud). Mais comme Jésus n'était pas fou, il était Dieu, vraiment Dieu et vraiment homme à la fois.

Les Juifs mêmes ne s'y trompent pas. Un jour, Jésus leur demande pourquoi ils veulent le lapider : "C'est parce que, étant homme, tu te fais Dieu." C'est aussi la raison, comme nous venons de le voir, qu'ils donnent à Pilate pour le faire condamner. Jamais personne, écrit Mgr Mignot, n'a parlé en son propre nom de Dieu et des choses de Dieu. . . Jésus, au contraire, le plus humble, le plus sincère, le plus désintéressé des hommes, légifère comme Dieu, pardonne comme Dieu, juge, absout, condamne comme Dieu. . . Que veut-on de plus, à moins de réciter le symbole de Nicée ou celui de saint Athanase.

Non seulement Jésus-Christ a été prophétisé, mais il a lui-même fait des prophéties que le temps a confirmées, telles que, par exemple, la ruine

de Jérusalem et du temple, la manière dont cette ville serait assiégée. Il a prédit sa mort, toutes les circonstances qui devaient l'accompagner, le reniement de Pierre, la trahison de Judas, et enfin sa résurrection. Alors, Jésus dit à ses Apôtres : "Nous montons à Jérusalem ; là, on me crachera au visage, je serai flagellé et crucifié, mais ne craignez rien, je ressusciterai le troisième jour." En effet, il meurt comme il l'avait dit, et il ressuscite comme il l'avait annoncé.

"Après son dernier soupir, on a fouillé son cœur pour en tirer ce qui restait du sang. Il est mort, bien mort, non point dans un coin obscur, propice à la fraude et au mensonge, mais en plein air, au sommet d'une colline, cloué sur un gibet où tout un peuple a pu le voir. Il est mort d'une mort publique et juridiquement constatée. Il est mort et sa tombe a été mise sous scellés et gardée par des soldats. Eh bien ! ce mort on l'a vu vivant. Ceux qui le pleuraient ont tressailli de joie en le voyant apparaître au milieu d'eux, et en l'entendant dire : Paix à vous !

"La nouvelle de cette résurrection se répand dans le monde, non par les timides confidences d'une secte superstitieuse qui tient à se cacher, mais par des témoignages publics dont retentissent les tribunaux." (Monsabré.)

Le Père Nourit, dans une brochure intitulée *Comment on croit*, traitant le fait de la résurrection, exprime la réflexion suivante que tout homme de bon sens ne peut rejeter :

"Les cinq cents personnes qui l'ont vu ressuscité ont-elles dit vrai ? D'abord, il est inadmissible que tant de personnes s'unissent pour tromper, ou qu'elles soient toutes victimes d'une illusion ou d'une hallucination. Et puis, quel avantage auraient-elles eu à soutenir une erreur ou une fausseté ? On leur promettait des richesses, des honneurs, si elles voulaient renier cette croyance : on les menace de tous les supplices, si elles persistent à l'affirmer, elles choisissent d'être persécutées et même de mourir, plutôt que de trahir leur conscience et la vérité.

"Si cet homme était un imposteur, s'il n'était pas ressuscité, ceux qu'il aurait trompés auraient maudit sa mémoire au lieu de se faire tuer pour lui.

"Pourquoi, direz-vous, n'est-il apparu qu'à cinq cents personnes ? Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que cinq cents témoins désintéressés qui se laissent égorger pour soutenir ce qu'ils avancent, suffisent pour établir une certitude, à laquelle aucun homme de bonne foi ne peut refuser son assentiment."

Il est donc réellement ressuscité. C'est le témoignage unanime des quatre Evangélistes. Ses Apôtres, ses nombreux disciples, qui le voient, qui lui parlent, qui mangent avec lui, qui reçoivent ses derniers enseignements, voient en lui la personne même du Christ, et non une apparence, une ombre. Tous affirment qu'il est ressuscité. Ils mourront, au besoin, en témoignage de ce qu'ils

attestent avoir vu. Tacite, chez les Romains, Josèphe, chez les Juifs, mentionnent le fait [1]. Il n'y a pas d'événement ancien, historiquement mieux prouvé, que celui de la résurrection du Christ. Toutes les circonstances qui accompagnent la mort et la résurrection du Sauveur ne laissent absolument aucune prise au moindre doute, à l'imposture, à tout homme de bonne foi, quant à l'authenticité de ce fait, devenu public et dont la fausseté, si elle eût existé, aurait pu être démontrée en un instant, fait qui devient le point culminant de la divinité du Christianisme, la preuve

---

1. Les écrivains profanes nous fournissent sur l'existence personnelle de Jésus-Christ des témoignages qu'il est intéressant de noter, bien que les documents évangéliques et inspirés suffisent par eux-mêmes.

Tacite, dans ses *Annales*, raconte l'incendie qui consuma une partie de Rome, et dont l'opinion publique accusait Néron d'être l'auteur. Celui-ci voulut rejeter ce forfait abominable sur les chrétiens. Le célèbre historien, après avoir mentionné ces faits, ajoute, comme trait caractéristique des chrétiens : "Ce nom leur vient du Christ, qui avait été exécuté sous Tibère, par les ordres du procurateur Ponce-Pilate." Tacite ajoute que la secte des chrétiens avait pris naissance en judée et s'était répandue dans Rome même. (*Ann.* XV, 44.)

Flavius Josèphe était un historien juif. Il naquit l'an 37 ou 38 de notre ère. Ses *Antiquités juives* contiennent deux passages relatifs à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont le plus important est le suivant : "Vers cette époque (sous le gouvernement de Ponce-Pilate 27-37) parut Jésus, homme sage, si toutefois on peut l'appeler un homme, car il faisait des œuvres étonnantes. Ce fut un maître pour ceux qui reçoivent la vérité avec plaisir. Beaucoup de Juifs et aussi beaucoup de Grecs s'attachèrent à lui. C'est lui qui était le Christ. Sur la dénonciation des principaux de son peuple, Pilate le fit condamner au supplice de la croix. Mais ceux qui l'avaient aimé auparavant lui demeurèrent fidèles, car il leur apparut vivant de nouveau le troisième jour, comme l'avaient annoncé les divins prophètes, qui avaient aussi dit à son

la plus irrécusable de la mission divine de Jésus-Christ, aussi bien que de sa divinité. Elle devient la base de nos croyances. C'est sur la résurrection de Jésus-Christ, affirmée par son témoignage et celui des Apôtres, que Pierre appuie son enseignement. Ses premières déclarations lui valent deux emprisonnements et le fouet. Il continue ; il ne pouvait se taire... "Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité : nous en sommes tous témoins ; nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu", et le monde se convertit.

Saint Paul, dans ses Epitres, ne cesse de parler de la résurrection du Sauveur ; lui aussi l'invoque comme base de son enseignement : "Je vous ai communiqué avant tout ce que j'ai reçu, dit-il

---

sujet mille choses merveilleuses. Maintenant encore, la race des chrétiens, qui tirent de lui leur nom, n'a pas cessé d'exister." (Ant. XVIII, iii, 3.)

Lucien, dans son livre *De morte peregrini*, s'il ne nomme pas Jésus, parle du "sophiste crucifié", de "l'homme crucifié en Palestine", personnage très connu et mort depuis longtemps. C'est, dit-il, le grand législateur des chrétiens, auxquels il a ordonné de renoncer au culte des divinités grecques, de l'adorer lui-même à leur place, de se regarder mutuellement comme des frères et de pratiquer la charité la plus parfaite les uns à l'égard des autres.

Pline le Jeune, gouverneur de la Bithynie, dans une lettre à Trajan, parle des chrétiens de sa province, qui se réunissaient à jour fixe, et chantaient des cantiques qui attribuaient au Christ la nature divine.

Saint Justin et Tertullien, célèbres apologistes, affirment qu'il aurait existé dans les archives de Rome un rapport de Pilate attestant la condamnation et le crucifiement de Jésus-Christ. Il n'est pas probable qu'ils aient vu ce document de leurs yeux, mais ils n'ont pas fait cette déclaration sans avoir eu des raisons de croire à son existence.

dans sa première Epitre aux Corinthiens : que le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures ; qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures ; qu'il a apparu à Céphas (Pierre) et après cela aux Onze ; qu'ensuite il s'est montré à plus de cinq cents frères réunis, dont beaucoup vivent encore, et dont quelques-uns sont morts. Il est ensuite apparu à Jacques, puis à tous les apôtres ; et, enfin, après eux tous, il m'est apparu aussi à moi-même comme à l'avorton, car je suis le moindre parmi les apôtres, n'étant pas digne d'être appelé apôtre, puisque j'ai persécuté l'Eglise de Dieu... Voilà ce que nous avons prêché, moi aussi bien que les autres, et voilà ce que nous avons cru."

Se ressusciter soi-même n'est pas un fait ordinaire. Nous savons bien que personne au monde n'a jamais pu en faire autant, hormis Jésus-Christ, qui a achevé de prouver par là qu'il était vraiment Dieu et le Maître de la mort [1].

---

1. En 1802, on conseillait à Napoléon, alors maître de l'Europe, de se déclarer chef de la religion. "Je ne suis pas décidé, répondit-il, à monter sur le calvaire pour me faire crucifier, parce que je ne ressusciterais pas le troisième jour."

Plus tard, déchu de sa grandeur et déposé sur une île perdue de l'Atlantique, Napoléon, du haut de son rocher, promenant son regard sur le passé, réfléchissait avec tristesse sur le peu d'amour qui suivait les grands au-delà de la mort et l'oubli qui suivait leur souvenir. Il prenait, sous ce rapport, la mesure de l'humanité en Alexandre, en César, en Annibal, en lui-même, puis il l'appliquait à notre divin fondateur, et, après en avoir constaté la différence, il s'écriait avec un accent fatidique : "O Bertrand! je me connais en hommes, et je t'assure que Jésus-Christ était Dieu". (Cité par le P. Caussette, dans son ouvrage *Le bon sens de la foi.*)

Or "la divinité de Jésus-Christ, une fois admise, entraîne la certitude absolue de tout ce qui a été avancé jusqu'ici : la valeur de la foi, la divinité de la révélation, l'inspiration de l'Ecriture, l'autorité de l'Eglise, l'existence du surnaturel, la Trinité, la création, le péché originel, tout cela, directement ou indirectement, repose sur sa parole ; tout cela découle comme un corollaire de l'autorité divine de son enseignement... Aussi, depuis dix-neuf siècles, presque pas une vertu n'a été pratiquée sinon sous l'influence de Jésus et comme un hommage à sa divinité ; poussée par cette foi nouvelle, l'humanité a appris des vertus qu'elle ne connaissait pas, elle a produit des héros nouveaux, les saints, chez qui la lutte contre soi-même et le dévouement pour autrui ont pris la place du courage spartiate ou du patriotisme romain. Ce sont des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition ; tantôt de pauvres femmes, comme sainte Geneviève et sainte Germaine Cousin, ou des rois, comme saint Louis et saint Edouard, à côté des docteurs comme saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales ou saint Liguori. En un mot, tout ce qu'il y a de grand, d'illustre, d'éminent dans l'humanité par l'esprit ou par le cœur, nous le trouvons aux pieds de Jésus-Christ, répétant la parole de l'apôtre convaincu : Vous êtes mon Seigneur et vous êtes mon Dieu [1]."

---

1. P. Girodon.

CHAPITRE VII

LE NOUVEAU TESTAMENT—LES ÉVANGILES—L'ÉGLISE

Je disais, il y a un instant, que Jésus-Christ a réalisé dans sa personne tout ce qui avait été prédit de lui; que sa vie et sa mort ont été telles qu'annoncées ; qu'il a prouvé qu'il était vraiment Dieu, manifesté au monde sous la forme humaine. Je citais comme témoignages de sa divinité et de la divinité de sa mission, outre les prophètes, quelques-unes des paroles du béni Sauveur lui-même et de ses apôtres.

Je sais aussi que Jésus-Christ a prouvé les prétentions aux titres qu'il s'attribuait, non seulement par sa sainteté personnelle, son union avec Dieu, son amour pour les hommes, par les bienfaits de son enseignement, mais par d'éclatants miracles, opérés en présence des foules qui le suivaient, attestés par des témoins nombreux de toutes conditions, amis ou ennemis. "Que faisons-nous, disent ces derniers ? Cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tout le monde croira en lui." Mais, dernière question, comment sais-je toutes ces choses ? Je n'étais pas là sur les lieux au moment où ces événements se sont passés pour en contrôler l'authenticité, et les contemporains de Jésus-Christ sont morts depuis longtemps. On ne peut me les

montrer expérimentalement. Ne pouvant les faire revivre ni me transporter à leur époque, je ne puis nier que je n'apprends tout ce que je sais sur l'existence, la vie, les enseignements du Christ que sur le témoignage d'autrui. J'ai à m'assurer si ce témoignage m'est transmis dans des conditions d'authenticité suffisante pour y donner mon adhésion, si ces témoins ont bien connu la vérité et s'ils l'ont racontée telle qu'ils la savaient. Si je puis me prouver à moi-même que ces témoignages me sont parvenus par des gens dignes de foi et dans des écrits d'une authenticité, d'une intégrité et d'une véracité indiscutables, qui méritent en effet toute la confiance qu'on leur accorde, je devrai alors, pour suivre la règle que me trace le pur bon sens, les accepter et y croire comme si j'avais entendu moi-même la doctrine qu'ils contiennent, les paroles que j'y lis, ou avoir été témoin des faits extraordinaires, prodigieux, qu'ils racontent. Je devrai les accepter comme j'accepte pour véritables les récits des historiens de l'antiquité, ou, en fait de connaissances profanes, ce qu'on m'enseigne sous l'autorité des maîtres depuis longtemps décédés. L'important pour croire, ce n'est pas d'avoir vu soi-même, mais d'être certain que l'on n'est pas induit en erreur.

Le récit de la vie et des enseignements du Christ sont contenus dans les Evangiles, qui forment partie du Nouveau Testament. Je dois donc répéter, touchant cette deuxième partie de la Bible, le travail que j'ai déjà fait pour établir l'authenticité

et l'autorité des livres de l'Ancien Testament, c'est-à-dire consulter une foule d'auteurs, comparer les arguments des uns et des autres, et résumer en quelques pages les conclusions qui découlent de mes recherches. Tout cela demande du temps, de l'effort et une lecture des plus attentives et des plus minutieuses, mais qui deviennent une source de profond intérêt et d'intimes jouissances intellectuelles pour ceux qui peuvent s'y livrer.

1. *Authenticité et intégrité des Evangiles.*—Lorsque parurent les Evangiles, il y avait déjà bon nombre d'années, quarante, environ, que les enseignements du Christ étaient prêchés, bien que non écrits. De nombreux chrétiens existaient dans l'empire romain qui croyaient à la divinité de Jésus-Christ, aux miracles qui l'établissent et qui conformaient leur conduite aux préceptes de la doctrine nouvelle. La publication des Evangiles et leur acceptation par les fidèles prouvent d'abord qu'on y trouvait rien autre chose que ce qui avait déjà été admis par la voix de l'enseignement et, en deuxième lieu, qu'on en connaissait les auteurs. et qu'on les savait dignes de foi. On sut parfaitement les distinguer des écrits plus ou moins légendaires qui parurent dans la suite, et qu'on attribuait à tel ou tel disciple du Sauveur. L'Eglise a toujours regardé ces ouvrages comme *apocryphes* et ne les a jamais admis, ne les considérant point comme authentiques.

En effet, pour qu'un livre soit authentique, il faut qu'il ait réellement été écrit par l'auteur dont

il porte le nom, et cela, à l'époque à laquelle on fait remonter sa composition.

L'Eglise a admis comme authentiques quatre Evangiles, dont les auteurs sont saint Matthieu, saint Luc, saint Marc et saint Jean. Saint Matthieu a d'abord écrit son Evangile en araméen, ensuite en grec, peu d'années après l'Ascension et avant la dispersion du groupe apostolique, entre les années 36 et 45 de l'ère vulgaire. C'est le premier Evangile. Le second fut écrit par saint Marc, quatre ou cinq ans après. Saint Luc composa le sien vers l'an 52. Le dernier est celui de saint Jean, écrit à la fin du premier siècle, vers les années 95 ou 96. Tous ces Evangiles furent écrits en grec.

Les témoignages constants de tous les siècles attribuent chaque Evangile à son auteur d'une façon si incontestable, si indéniable, que l'authenticité d'aucune œuvre littéraire ne saurait être admise si on élève des doutes sur celle-ci. Saint Clément, troisième successeur de Pierre sur le siège de Rome, et qui avait personnellement connu Pierre et Paul, saint Barnabé, autre personnage des temps apostoliques, saint Ignace, évêque d'Antioche, martyrisé l'an 107, et qui avait vu le Sauveur ressuscité, selon son propre témoignage, saint Polycarpe, contemporain et ami de saint Ignace, citent souvent des textes empruntés aux Evangiles, lesquels devaient être déjà entre leurs mains.

Mais voici le témoignage formel de saint Irénée, dont la jeunesse s'était écoulée dans la

compagnie de saint Polycarpe, disciple de l'apôtre saint Jean, et qui tenait la doctrine évangélique de ceux mêmes qui avaient vu le Sauveur en personne. Dans le troisième livre de l'ouvrage *Traité contre les hérésies*, qu'il composa, nous lisons : "Matthieu a donné aux Hébreux l'Evangile en leur langue, tandis que Pierre et Paul prêchaient à Rome et y fondaient l'Eglise ; ensuite Marc, disciple de saint Pierre, a donné ce que Pierre avait prêché, et Luc, qui suivit saint Paul a mis en un livre l'Evangile que Paul avait enseigné. Enfin, Jean, le disciple du Seigneur, qui reposa sur sa poitrine, a donné aussi son Evangile, lorsqu'il demeurait à Ephèse, en Asie." Dans le même ouvrage, il cite de nombreux extraits des Evangiles, et il y déclare qu'il y a quatre Evangiles authentiques, et que les quatre sont dominés par un seul esprit.

Papias, évêque d'Hiérapolis, qui était aussi du même temps que saint Polycarpe, dans un ouvrage intitulé *Exposition des discours du Seigneur*, et qui tenaient ses renseignements de ceux qui avaient vécu familièrement avec les disciples de Jésus, dit à propos de Marc : "Qu'il fut interprète de Pierre et qu'il écrivit tout ce qu'il conservait dans sa mémoire avec exactitude, mais non selon l'ordre où le Seigneur l'avait dit ou fait." Et à propos de saint Matthieu : "Qu'il a écrit en hébreu l'Evangile des oracles et des actions de Jésus-Christ." Le témoignage de Papias est d'autant plus important qu'il est regardé comme

un homme grave, de tradition, employant sa vie à recueillir tout ce que l'on pouvait savoir de Jésus.

Au deuxième siècle, Tertullien, dans son traité sur Marcion, qui n'admettait que l'Evangile de saint Luc comme contenant la doctrine de Jésus-Christ dans toute sa pureté, donne de nombreux extraits des trois autres Evangiles, ajoutant que "les Evangiles de saint Matthieu, de saint Jean et de saint Marc, ont également en leur faveur l'autorité des Eglises desquelles nous les avons reçus. "Pourquoi, rejetant les autres Evangiles, n'admets-tu que celui de saint Luc, puisqu'ils ont été tous, dès le commencement, reçus dans l'universalité des Eglises ? "

Hormis de mettre en question le bon sens et l'évidence même de l'histoire, que peut-on exiger de plus pour démontrer que les Evangiles étaient connus dès le commencement du Christianisme, et attribués aux auteurs qui leur ont donné leur nom ? "N'eussions-nous que le seul témoignage de saint Irénée, selon le dire d'un apologiste, l'authenticité de nos Evangiles serait complètement démontrée [1]."

Un savant italien a découvert en 1740 un manuscrit qui remonte à l'an 185 et qui contient des textes des Evangiles tels qu'ils étaient lus dans l'Eglise Romaine en 170 et 200. Ce document témoigne que, dès cette époque, les quatre

1. La Luzerne.

Evangiles faisaient partie du recueil biblique. La tradition nous dit également qu'à cette même date, les "églises qui bordent le grand lac romain de la Méditerranée" faisaient usage des quatre Evangiles [1]."

C'est ce que prouve également saint Justin qui, dans son *Dialogue avec Tryphon*, (150-160) et dans ses *Apologies du Christianisme*, adressées vers 150-152, l'une à l'empereur, l'autre au sénat romain, mentionne des livres qu'il désigne sous le nom de "Mémoire des Apôtres", mais qu'il appelle ailleurs les "Evangiles". Il nous apprend que "les Chrétiens tenaient ces livres en si grande estime, qu'ils les lisaient dans les assemblées des fidèles, en même temps que les écrits des prophètes." Ce que dit saint Justin dans ces deux écrits sur les œuvres et les enseignements du Sauveur, est emprunté textuellement à saint Matthieu, à saint Luc et à saint Marc, et, dans certaines parties, à saint Jean comme quatrième source d'autorité. Il n'est question, dans ces "Mémoires des Apôtres" de saint Justin, que des quatre Evangiles de saint Matthieu, de saint Luc, de saint Marc et de saint Jean, les seuls reconnus canoniques ou véritables. C'est ce que témoigne encore Tatien, disciple de saint Justin, dans son ouvrage *Diateseron*, ce qui signifie : selon les quatre. Son ouvrage, qui n'est qu'une concor-

---

1. A la fin du second siècle, il devait y avoir, d'après le calcul du docteur Norton, 3,000 exemplaires des Evangiles disséminés dans le monde.

dance des quatre Evangiles, est une reconnaissance formelle de l'existence de ces derniers, de leur nombre et du nom de leurs auteurs.

Celse, philosophe païen du deuxième siècle, ardent adversaire du Christianisme, connaît les quatre Evangiles pour les avoir lus ; il en cite même de nombreux extraits dans un ouvrage contre la religion nouvelle ; il en combat la doctrine, mais nulle part il ne nie leur authenticité. Les Actes des Apôtres, les Epîtres de saint Paul et l'Apocalypse ne lui sont pas étrangers, rendant ainsi indirectement un témoignage éclatant de leur authenticité, et nous apprenant en même temps que le Nouveau Testament était connu, accepté et répandu dès son temps. D'autres païens, Porphyre, Hiéroclès, Julien l'Apostat, s'ils n'admettaient point la divinité de l'Evangile, n'en ont pas contesté l'authenticité.

Dès le deuxième siècle, on voit donc que les quatre Evangiles en usage dans toute l'Eglise sont les mêmes que ceux d'aujourd'hui, et qu'on invoquait alors, comme de nos jours, leur autorité pour combattre l'erreur et établir le dogme chrétien. Les hérétiques, contemporains des apôtres,et autres sectaires du temps des disciples des apôtres, à qui on opposait les Evangiles, n'osèrent jamais en contester l'authenticité, ce qu'ils auraient certainement fait sans l'universelle et trop récente tradition. Ce qui fait dire à saint Justin : "Puisque les contradicteurs eux-mêmes usent à leur profit des textes sacrés, ils en confessent la source divine, et ils confirment nos démonstrations."

Dans un temps où l'on n'était séparé que par une seule génération de celui des Apôtres, de qui l'on recueillait et l'on conservait si religieusement les actes et les discours, il devenait de toute impossibilité que des livres apocryphes aient pu être acceptés comme venant d'eux, sans que les fidèles, qui en faisaient la règle de leur foi, ni les hérétiques qu'ils condamnaient, aient soupçonné l'erreur ou l'imposture. Ce que nous disons ici des Evangiles s'applique aux Actes et aux Epitres des Apôtres. Dès la fin du quatrième siècle, le pape saint Innocent 1er et les deux conciles d'Afrique regardaient comme livres canoniques les mêmes livres dont nous nous servons aujourd'hui.

On cite encore nombre d'attestations qui établissent de la manière la plus irrécusable l'authenticité des Evangiles comme des Actes et des Epitres des Apôtres ; mais ce que j'ai dit ici à l'appui de cette démonstration doit paraître suffisant à tout homme raisonnable.

Prouver l'authenticité des Evangiles, c'est établir en même temps leur intégrité, à savoir : que les enseignements qu'ils contiennent sont bien les enseignements de Jésus-Christ et des Apôtres, lesquels nous sont parvenus sans aucune altération. Nous savons par tout ce que nous en ont dit les pasteurs et les Pères de la primitive Eglise, que les successeurs des Apôtres apportèrent le plus grand soin à conserver intacte la doctrine évangélique, et à prémunir les fidèles contre toutes les nou-

veautés doctrinales que des esprits téméraires cherchaient déjà à introduire dans l'Eglise. Saint Paul s'élève avec une grande véhémence contre ces tentatives d'innovations, déclarant l'Evangile intangible. Ce que les pasteurs reprochaient le plus aux hérétiques, c'était de violer la parole de Dieu, d'en altérer le sens. Les fidèles à cet égard n'étaient pas moins susceptibles que leurs pasteurs. Saint Augustin raconte l'émotion que causa parmi les fidèles de l'Eglise d'Afrique le fait de leur évêque qui s'était permis de changer un mot du texte sacré ; l'inquiétude fut si vive qu'il dut se reprendre et rétablir le texte primitif. Tryphylle, évêque de Lèdre, en Chypre, faisant un jour la lecture de saint Jean, crut devoir, par simple goût littéraire, remplacer le mot *grabat* par le mot *lit*, qui lui paraissait plus noble. Il en fut repris à l'instant par Spiridion, un autre évêque, qui était présent.

Qu'il y ait eu, dans le cours du temps, comme pour l'Ancien Testament d'ailleurs, de légères variantes dans le texte évangélique, sans altération substantielle cependant, variantes dues à la négligence ou à l'ignorance des copistes, la chose est possible, probable même, vu le grand nombre de copies et la rapidité de leur diffusion. Mais il est bien reconnu que ces variantes, comme l'exemple que nous venons de citer, portent sur des points secondaires et ne changent rien à la doctrine.

"Ce qui frappera d'abord tout esprit non prévenu, c'est que parmi tant de divergences tex-

tuelles, l'identité substantielle ait existé, comme l'avouent ceux qui, avec tant de patience, et souvent avec quelque passion, ont recensé les variantes. Cela ne prouve-t-il pas avec quel soin les fidèles se sont toujours préoccupés du vrai texte original, et ne trouvons-nous pas dans cette préoccupation évidente une preuve nouvelle de l'impossibilité d'une altération substantielle ? La corruption du texte devenait d'autant plus difficile que l'on s'en occupait avec plus de diligence, les textes variés se faisant un contrôle mutuel [1]."

De plus, les quatre Evangélistes se complètent mutuellement, en évitant de se répéter sans nécessité. Saint Matthieu, qui s'adressait aux Juifs convertis, n'avait nullement besoin d'insister sur certains faits que ceux-ci connaissaient déjà personnellement, tandis que saint Luc, écrivant pour les païens, était tenu de les leur faire connaître. L'Evangile de saint Matthieu est un rapport extrêmement consciencieux et volumineusement composé. C'est une sorte de dossier. L'Evangile de saint Marc est une narration courte, précise, très exacte et très pleine, contée avec aisance et une grâce charmante. Saint Luc a fait une étude biograhique savante, judicieuse, soignée, semée d'anecdotes, fournie de détails, vivante, colorée. Saint Jean ne revient pas sur

1. Roupain, *Leçons et Lectures d'Apologétique*, pp. 502-503.

les faits mentionnés par saint Matthieu, saint Marc et saint Luc ; mais, dans ses pages, qu'il intercale entre les leurs, il comble les lacunes, ajoute ou précise certains détails dont il avait gardé une si fidèle mémoire, lui qui, dès le commencement, avait été le disciple constant et l'ami intime du béni Sauveur [1].

Mais c'est surtout dans la peinture vraiment merveilleuse des traits de Jésus que les Evangélistes se complètent. Il y a ici accord parfait entre les quatre historiens. Le Jésus de saint Matthieu est semblable à celui de Marc, de Luc et de Jean, et il n'aurait pas été possible à des peintres si divers de représenter un idéal quatre fois semblable à lui-même s'ils ne l'avaient pas vu. De telle sorte que la figure de Jésus apposée comme un sceau sur les Evangélistes en garantit à la fois l'origine divine et l'origine inaltérable [2].

11.—*La véracité des Evangélistes.*—Les Evangiles sont véridiques parce que leurs auteurs sont des gens dignes de foi, des témoins sûrs et dont la compétence ne soulève pas le moindre soupçon. Le événements qu'ils racontent, les prodiges qu'ils relatent, sont effectivement arrivés ; ils les ont vus de leurs yeux ; les paroles qu'ils citent, ils les ont entendues de leurs oreilles. "Ce que nous attestons et ce que nous vous annonçons,

---

1. René des Chesnais.
2. R. P. Caussette.

nous l'avons entendu, nous l'avons vu de nos yeux ; nous l'avons touché de nos mains," déclare l'apôtre saint Jean. Ils écrivent des faits extraordinaires, inouïs, sans crainte d'être démentis, parce qu'une infinité de gens, leurs contemporains, les ont vus comme eux ; tout le monde en parlait ; c'étaient des faits notoires, miraculeux, dont l'opinion publique était vivement préoccupée. Saint Matthieu et saint Jean vécurent pendant trois ans dans la compagnie intime de Jésus. Saint Marc et saint Luc vivaient en Judée au temps de Jésus-Christ. Ils étaient tous deux du nombre des soixante-douze disciples. Saint Marc, dont la mère possédait à Jérusalem la maison qui devint le cénacle, fut d'abord attaché à saint Paul, puis devint le disciple et le secrétaire de saint Pierre ; il ne pouvait donc être placé dans de meilleures circonstances pour se bien renseigner. Saint Luc passe pour avoir été l'un des deux disciples que Jésus rejoignit sur le chemin d'Emmaûs après sa résurrection. Il était médecin, accompagna saint Paul dans ses derniers voyages, et il n'écrit qu'après s'être soigneusement enquis "auprès de ceux qui ont vu." Les quatre Evangélistes étaient donc des historiens parfaitement renseignés, pouvant avoir et ayant eu une connaissance exacte de tout ce dont ils ont parlé. "On y saisit sur le vif les relations délicates du pouvoir romain et des autorités juives, le conflit des attributions judiciaires du Sanhédrin avec celles du procureur de Rome.

Pharisiens, Sadducéens et Scribes s'agitent bien vivants autour de la personne de Jésus. Jérusalem nous y apparaît avec ses monuments encore debout, avec ses grands prêtres révérés. Seuls, des contemporains ayant été mêlés à ce monde palestinien, ayant vécu au milieu des hommes et des choses, ont pu décrire avec pareille justesse un milieu à ce point compliqué. Après le bouleversement profond causé par la catastrophe de l'an 70, une aussi exacte restitution d'un passé à jamais disparu eût été pour tout autre absolument impossible [1]." Les détails géographiques, les noms des villes, des villages, des rivières, des montagnes, contenus dans les Evangiles, sont d'une telle exactitude, qu'il faut que les Evangélistes, témoins occulaires, aient connu personnellement les lieux.

" La figure de Jésus a une telle couleur locale dans les trois premiers évangiles, et l'araméen, qui était sa langue maternelle, apparaît partout si visiblement (dans le style actuel des récits), qu'un italien du 2e siècle n'aurait jamais pu inventer une telle physionomie. Ce n'est point à la cour des empereurs, ni dans la Rome du 2e siècle, ni dans la tête d'un poète grec, mais en Galilée et dans la réalité de la vie, que Jésus a son origine. C'est près du lac où les pêcheurs jettent leurs filets, c'est sur la montagne où

---

1. Lepin, *Jésus, Messie et Fils de Dieu, d'après les Evangiles synoptiques.*

fleurissent les lis rouges et où le blé ondule au vent du soir..., c'est là qu'est la patrie de Jésus, c'est là qu'il a réellement vécu. Cette vie éclate encore dans ses paroles [1]."

Les siècles n'ont rien enlevé de leur certitude aux faits que les Apôtres ont ainsi rapportés dans l'Evangile. Ils n'en sont pas moins certains aujourd'hui qu'au moment où ils venaient de s'accomplir, et la plupart de ces faits ne sont que la réalisation des prophéties de l'Ancien Testament, ce qui en démontre leur caractère surnaturel et divin.

D'autre part, ils n'avaient aucun intérêt à nous tromper. Et l'eussent-ils voulu, qu'ils ne l'auraient pu. Ils n'auraient jamais réussi à faire admettre comme vrais les événements qu'ils racontent à des contemporains et à des témoins tout aussi bien renseignés qu'eux-mêmes, et surtout les Juifs n'auraient pas manqué de les confondre de leur imposture, si les récits évangéliques et les miracles qu'ils rapportent n'avaient pas été incontestables. Aussi, Quadratus, évêque d'Athènes, qui prêchait dès les temps apostoliques, a-t-il pu écrire sans être démenti : "Les miracles de Notre Sauveur étaient vrais ; les malades guéris et les morts ressuscités par lui n'ont pas été vus seulement au moment de leur guérison ou de leur résurrection, mais ils sont restés dans le pays pendant le temps que le

1. H. Weinel.

Sauveur a passé sur la terre ; et ils ont vécu longtemps après son départ, quelques-uns même ont prolongé leur carrière jusqu'à notre époque [1]." L'importance et la notoriété des événements contenus dans les Evangiles prouvent non seulement l'exactitude de leurs auteurs quant aux faits, mais est une garantie de leur sincérité. Celle-ci est telle qu'ils sacrifieront leur vie en témoignage de la véracité de tout ce qu'ils ont vu et écrit.

Cette véracité des Evangélistes est encore attestée par le ton de leur narration. Ce ton est celui même de Jésus-Christ. Dans tous ses discours et dans toutes ses actions il a été simple, uni, sans affectation. Il a enseigné avec l'autorité d'un Homme-Dieu les vérités les plus sublimes, les plus extraordinaires, et que les hommes avaient ignorées jusqu'à lui. Il les a exposées d'une manière aisée, familière, exempte de toute la pompe d'une éloquence humaine, les mettant à la portée de tous les esprits. Il a voulu que le récit des Evangélistes répondît à la simplicité de sa vie. C'est en vain qu'on essaierait d'exprimer avec moins de recherche des faits et des discours qui portent l'empreinte de la divinité. Aussi, la candeur et la simplicité de leur style excluent toute idée d'artifice et d'imposture, d'une "fiction concertée" ou d'une "entente

---

1. Eusèbe, Hist. eccl. IV, c. 111.

préalable." Leur impassibilité est telle qu'on les dirait indifférents à la cause qui les occupe. N'écrivant point leurs impressions personnelles, ni ce qu'ils conçoivent d'eux-mêmes, ils racontent des faits simplement, tels qu'ils se sont passés, tout ce qu'ils voient et entendent, ou ce que leur rapportent d'autres témoins dignes de foi, sans chercher à expliquer la nature de ces faits. Ils disent ce dont ils sont certains, et les mots, les expressions qu'ils emploient sont exacts, justes, précis, pouvant être compris de tous. Ce sont quatre récits historiques, quatre témoignages directs et positifs, unanimes, explicites et où il n'entre rien de superflu.

" Toute la vie des évangélistes et surtout leur mort nous sont une garantie de la véracité des Evangiles. Ce livre divin est d'ailleurs à lui-même la meilleure preuve. Quel parfum de vérité s'en exhale si on vient à l'ouvrir ! quelle simplicité touchante ! Le récit commence et se continue sans ornements, sans aucun luxe de poésie ni d'éloquence. Les évangélistes ont-ils à raconter la résurrection de Lazare ? Accoutumés qu'ils sont à voir Jésus-Christ commander à la mort, et à être obéi, convaincus de sa divinité et persuadés que tout le monde partage leur conviction, ils racontent ce prodigieux événement sans aucun détail inutile, sans aucun souci de n'être point crus, comme s'il s'agissait de l'action la plus ordinaire. Nouvelle preuve frappante, selon nous, de la véracité et de la divinité de

l'Evangile. On ne peut se défendre de croire ce qu'on cherche si peu à vous faire croire, ce qu'on redoute si peu que vous ne croyiez pas. Mais ce qu'il y a de plus admirable et, on peut dire, de réellement divin, c'est que les évangélistes, peignant chacun de leur côté et à des époques diverses la personne du Sauveur, lui aient tous donné la même physionomie et une physionomie qui ne ressemble à aucune autre, à tel point qu'il n'y a qu'un Evangile, quoiqu'il y ait quatre évangélistes. Concluons donc que la sainteté de l'Evangile doit se résumer dans sa véracité ; car toute sa morale n'est autre chose que l'établissement du règne de la vérité par rapport à Dieu, au prochain et à nous-mêmes. Et son héros, quel est-il ? Il est la vérité, selon sa propre expression : *Ego sum veritas* .[1]"

Il s'ensuit que tout ce que je lis dans l'Evangile est la parole de Dieu, révélée par Dieu lui-même dans la personne de son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, parole sur laquelle j'appuie la raison de ma foi et qui devient la règle de ma vie. L'authenticité des Evangiles me paraît de toute évidence ; la sincérité et la véracité de leurs auteurs sont pour moi une garantie manifeste de l'absolue vérité des faits qu'ils racontent, et que je puis y croire comme si j'en avais été moi-même témoin. L'étude attentive que je fais des cir-

---

1. L'abbé Fourger, *l'Exposition et les Preuves de la Vérité religieuse.*

constances particulières des temps apostoliques, du caractère des hommes de l'entourage du divin Maître, me porte même à considérer comme n'étant point sérieux ces rationalistes du siècle dernier, ces modernistes de nos jours, pour qui les disciples de Jésus et ses Apôtres ne seraient que des imaginatifs, des gens victimes de leurs illusions sur la nature du Messie et ce qu'ils ont cru voir. Ce sont des insinuations tellement invraisemblables, tellement dénuées de fondement, si contraires au témoignage de l'histoire, qu'elles ne méritent pas vraiment qu'on s'y arrête. On peut nier les miracles, mais non le fait que les Apôtres et les disciples, témoins oculaires, ont versé leur sang pour attester ce qu'ils ont vu. Ils n'étaient pas non plus des visionnaires, car ils avaient touché de leurs mains.

"Félicitons-nous, écrivait le chancelier d'Aguesseau à son fils, de ce que les miracles sur lesquels notre foi repose sont des faits aussi avérés que les conquêtes d'Alexandre et la mort de César." Le surnaturel chrétien, ajoute un pieux auteur, est en effet, si bien établi, que sa négation ruine toute certitude historique... "Il y a plus, par un privilège unique, les miracles de l'Evangile et des Apôtres ont eu pour historiens des témoins oculaires qui sont morts à l'appui de leur affirmation [1]. Ces témoins étaient trop nombreux et trop divers

1. "Mes annales, disait le martyr saint Ignace à son juge, c'est Jésus-Christ, sa croix, sa mort et sa résurrection."

pour s'accorder sur un mensonge si compliqué ; ils n'étaient pas surtout assez fous pour sacrifier leur vie à leur mensonge. Dans tous les cas, ils n'auraient pas trouvé, au lendemain de leur mensonge, douze millions de complices pour le soutenir jusqu'à la mort, ni les Pères de l'Eglise pour le défendre, ni dix-huit siècles de civilisation la plus avancée pour leur servir de dupe... Donc, les miracles de Jésus-Christ s'imposent avec l'enchâssement historique dans lequel ils sont en quelque sorte montés. Ils s'imposent parce qu'ils sont d'un caractère si parfaitement inimitable que l'*inventeur en serait plus étonnant que le héros*. Ils s'imposent parce qu'ils sont si évidents que les Juifs ne les ont pas contestés, mais les ont attribués au démon, et que Celse, Porphyre et Julien l'Apostat, ne les pouvant récuser comme faits, les traitent comme des opérations magiques. Ils s'imposent parce que l'histoire profane elle-même les garantit : Chalcidius mentionne l'apparition de l'étoile qui conduisit les mages au divin berceau ; Macrobe, quelques circonstances du massacre des Innocents; Lampride, le dessein d'Adrien et d'Alexandre Sévère d'élever un temple à Jésus, et Phlégon, affranchi d'Adrien, l'éclipse du soleil qui jeta un voile de deuil sur le déicide [1]. Ils s'imposent parce

1. C'est une erreur de penser que la religion chrétienne n'a été composée dans les premiers siècles que de petites gens. On voit d'abord dans les actes des Apôtres qu'un grand nombre de prêtres juifs, par conséquent de personnages dont l'intelligence avait été

que saint Paul, ce sublime voyant qui avait été incrédule, lui aussi, affirme avoir contemplé le plus grand des miracles, le Christ ressuscité. Saint Paul, esprit positif et indépendant s'il en fut, ne se serait pas courbé devant une ombre vaine. Il avait, d'ailleurs, été le contemporain de Jésus et fut à même de connaître son œuvre. Ils s'imposent, enfin, parce que, même quand on nie les récits évangéliques, on ne peut nier que leurs auteurs ne soient morts pour les certifier. Or, Matthieu, Jean, Pierre, Jacques et Jude, témoins et quelquefois instruments des miracles de Jésus, ont scellé leurs paroles de leur sang [1]."

En Jésus-Christ s'est consommée la Révélation, c'est-à-dire la manifestation de la vérité que Dieu nous devait, puisqu'il nous avait donné l'existence. Mais Dieu devait encore à ses créatures la conservation intacte de la vérité révélée, afin que les hommes pussent toujours s'en nourrir et assurer ainsi leur salut, ce qu'il avait

---

cultivée, se convertissaient à la foi. Il est également notoire que nombre d'hommes savants et célèbres par leur éloquence embrassèrent le christianisme durant le second et le troisième siècle de l'Eglise et en prirent la défense contre les païens. Pour ne citer qu'un exemple : Quadrat et Aristide, deux philosophes d'Athènes, se convertirent à la fois dès le commencement du deuxième siècle, et présentèrent successivement à l'empereur Adrien une savante apologie de la religion chrétienne, dont l'effet fut d'éteindre la persécution dont souffrait alors l'Eglise, et Lampride, historien païen, nous apprend que l'apologie d'Aristide fit une telle impression sur l'esprit d'Adrien, qu'il reconnut la divinité de Jésus-Christ.

1. R. P. Caussette, *Le bon sens de la Foi*.

fait aux époques anciennes par ses prophètes, chargés de parler et d'écrire en son nom. Le divin fondateur du Christianisme, celui qui à bon droit pouvait dire : "Je suis la Voie, la Vérité et la Vie," a donc pris les moyens non seulement pour que son enseignement doctrinal et moral ne fût jamais perdu, ne fût jamais falsifié par la liberté humaine, mais pour qu'il fût répandu, expliqué, rendu accessible à tous les hommes, ceux-ci étant souvent incapables d'en saisir le vrai sens. Il s'agissait donc de créer tout un ministère pour continuer, étendre et perpétuer son œuvre, un ministère avec un chef visible qui le remplacerait, agirait en son nom, et à qui il conférerait, en même temps que son autorité, son infaillibilité doctrinale, sans quoi sa pensée, c'est-à-dire la vérité, qui est *une*, qui n'est point à la merci des événements, qui ne dépend ni du mode ni du nombre, était de nouveau exposée à être altérée, défigurée, morcelée, suivant les fantaisies de l'interprétation individuelle, de l'intérêt ou des passions des hommes. Il fallait prévenir cette anarchie, et cela d'une nécessité absolue, par la création d'un tribunal infaillible. Dieu s'étant communiqué aux hommes, leur ayant parlé, il était de sa sagesse d'établir ici-bas une autorité investie du pouvoir de propager dans le monde les connaissances révélées, comme celui d'en interpréter le sens et d'en conserver l'intégrité. Jésus-Christ y a pourvu, et ce juge qu'il a établi pour interpréter et conserver intact, à travers toutes

les vicissitudes, le trésor de la révélation, écrite ou orale, c'est son Eglise, avec le corps des premiers pasteurs, présidé par son chef visible. "Je bâtirai mon Eglise, dit-il ; il n'y aura qu'un seul bercail et qu'un seul pasteur", c'est-à-dire qu'une seule Eglise dont les membres doivent professer une seule et même foi sous un chef suprême. A ses Apôtres et à leurs successeurs, papes, évêques et prêtres futurs, il assure qu'il sera avec eux "tous les jours jusqu'à la consommation des siècles." Aussi. " celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise." L'Evangile sera prêché, et l'Eglise, assistée de Jésus-Christ, subsistera pour le salut des hommes jusqu'à la fin des temps. En obéissant à l'Eglise qui m'enseigne au nom et avec l'autorité de Jésus-Christ, j'obéis à Jésus-Christ lui-même.

La nouvelle doctrine doit être donnée aux hommes par voie d'enseignement, être prêchée, expliquée et mise à la portée de tous les esprits. "Allez dans le monde entier prêcher l'Evangile à toute créature; celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné."

Voici le mandat suprême qu'il confie à ses Apôtres au moment de son ascension, leur conférant ainsi et à eux seuls la mission enseignante : "Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant

à observer toutes les choses que je vous ai prescrites, et voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles", dit-il à ses apôtres, leur conférant ainsi, et à eux seuls, la mission enseignante. Point de distinction entre lui-même, Dieu le Père et le Saint-Esprit ; le baptême doit être administré au nom des trois personnes divines. Et puis, "Je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles", quelle promesse et quelle garantie pour l'avenir, quel gage d'immortalité ! La force, la barbarie, le schisme, l'hérésie, la philosophie, la politique, tour à tour n'attaqueront l'Eglise que pour venir se briser contre elle.

Voilà donc les apôtres revêtus de la plénitude d'autorité qui est dans le Christ, avec mission d'enseigner *toutes les nations*, *tout l'univers*, *toute créature*. Ils l'exerceront sur tous et toujours, au bénéfice des hommes qu'ils mèneront dans la voie du salut. A Pierre, qu'il établit chef suprême des fidèles et des apôtres, il dit : "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer, c'est-à-dire les puissances de l'enfer, ne prévaudront jamais contre elle", ce qui serait si le mensonge venait à être enseigné au lieu de la vérité. L'Eglise va reposer sur Pierre, comme un édifice sur son fondement, et l'erreur ne pourra rien contre l'édifice et encore moins contre le fondement. "Il est plus clair que le jour, dit Fénélon, que le Saint-Siège ne serait plus le fondement de l'Eglise s'il pouvait définir quelque chose d'hérétique dans ce qu'il lui ordonne

de croire.—"Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme ?" demande un jour Jésus à ses disciples. Ceux-ci, se faisant l'écho des bruits publics, rapportent que les uns disent qu'il est Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie ou quelque prophète. Puis, s'adressant plus directement à ses apôtres, alors, Simon Pierre se lève et prononce sa première affirmation ou définition doctrinale: "Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant", doctrine invariablement maintenue depuis Pierre, premier pape, jusqu'à Benoit XV, actuellement régnant.

"M'aimez-vous plus que ceux-ci", dit Jésus à Pierre, au moment de quitter la terre. On connaît la réponse de l'Apôtre. "Pais mes agneaux, pais mes brebis," ajoute le béni Sauveur. Pierre devient le Pasteur suprême de tout le bercail, des agneaux (les fidèles), des brebis (les évêques), avec mission de les préserver de l'erreur et de les conduire au salut. Cette mission l'élève au-dessus de tous en dignité et en pouvoir, prérogative qui ne sera contestée par aucun des évêques et des fidèles de son temps. Parmi les douze, il en choisit un, écrit saint Jérôme, qu'il établit chef suprême pour empêcher tout schisme. "J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; toi donc, une fois converti, confirme tes frères", les fidèles et les apôtres. On ne peut douter de l'efficacité de la prière de Jésus en faveur de Pierre sans douter de Jésus lui-même. "Je te donnerai les clefs du royaume

des cieux, dit encore Jésus-Christ à Pierre, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans le ciel", c'est-à-dire tout ce que tu auras fait sera ratifié ; ce que tu auras défendu ou ordonné subsistera. Pierre devient le fondement de l'Eglise tout entière ; la plénitude de l'autorité lui est ainsi immédiatement et directement conférée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. "La primauté a été donnée à Pierre, dit saint Cyprien, et quiconque abandonne la chaire de Pierre n'est point dans l'Eglise." S'il y a des schismes et des hérésies, dit ailleurs le grand évêque de Carthage, "c'est parce que les yeux ne sont pas tournés vers le Pontife qui juge l'Eglise à la place de Jésus-Christ."—"Si ce qui doit être cru n'est pas défini par le Concile, il faut le faire définir par le Pontife romain", dit saint Basile. Et c'est afin que la vérité soit victorieuse de l'erreur que Jésus-Christ donne ce privilège de l'infaillibilité pour le Pape et pour les évêques unis au Pape. Me voilà donc, en vertu de ce don, placé dans la sécurité doctrinale. J'ai la certitude qu'on ne me trompe pas, qu'on ne peut pas me tromper, la certitude d'être dans la lumière.

Cette primauté, dont parle saint Cyprien, Pierre l'exerce dès les premiers jours. A l'assemblée du Cénacle, après l'Ascension, il fait élire un successeur à Judas. Il est le premier

à prêcher l'Evangile après la Pentecôte, et c'est même en ce jour qu'il fait publiquement office de Chef de l'Eglise ; il opère le premier miracle comme preuve de la divinité de la religion nouvelle. Lorsque les apôtres sont arrêtés et comparaissent devant le Sanhédrin, c'est Pierre qui parle au nom de tous : il est le chef de la nouvelle Eglise. Il préside le premier concile de Jérusalem. Paul, après sa conversion, va trouver Pierre, en la compagnie duquel il passe *quinze jours*, pour lui demander conseil et se mettre en communion d'idées et de sentiments avec lui avant d'entreprendre son apostolat. Il est visible que les autres apôtres, bien qu'exerçant le même ministère, gardent un rang inférieur. Du vivant même du Christ, Pierre a été interpellé nommément, et à plusieurs reprises a été l'objet d'une distinction spéciale. Il le fut encore après la résurrection, de la part de l'ange, qui dit aux saintes femmes : *Annoncez la nouvelle aux disciples et à Pierre*, et il fut le premier à voir Jésus ressuscité.

Le Pape, successeur de Pierre, hérite de cette primauté non seulement comme évêque de Rome, mais comme chef suprême de toute l'Eglise, laquelle, suivant la promesse de son fondateur, doit subsister jusqu'à la fin des temps. "Comme il serait trop long de donner la liste de tous les évêques qui se sont succédé dans toutes les églises, dit saint Irénée dans un écrit publié vers 180 contre les hérétiques, je me borne à l'Eglise de

Rome, la plus grande, la plus ancienne, la plus illustre, fondée par les glorieux apôtres Pierre et Paul, instruite par eux de la doctrine qu'elle a prêchée à tous les hommes et qui, par la succession de ses évêques, est parvenue jusqu'à nous. Cela suffit à confondre tous ceux qui, par amour-propre ou par vaine gloire ou par aveuglement ou par mauvais desseins, s'éloignent de la vérité. A cette Eglise, en effet, à cause de son autorité supérieure, doivent recourir toutes les Eglises, c'est-à-dire les fidèles de tous les pays, parce que c'est en elle que les fidèles de tous pays trouvent conservée la tradition qui vient des apôtres. Les apôtres, en effet, l'ayant fondée et instruite, en confièrent l'administration à Lin. A Lin succéda Anaclet, et en troisième lieu Clément. A Clément succéda Evariste ; à celui-ci Alexandre, puis Sixte, qui fut suivi de Télesphore, Hygin, Pie et Anicet. Mais Soter ayant succédé à Anicet, Eleuthère, le douzième depuis les apôtres, gouverne maintenant l'Eglise." Dès cette époque l'Eglise compte déjà douze papes qui se sont succédé sans interruption dans la chaire de Pierre.

"C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté, comme à l'envi, la principauté de la chaire apostolique, la principauté principale, la source de l'unité, et, dans la place de Pierre, l'éminent degré de la chaire sacerdotale ; l'Eglise-mère, qui tient en la main la conduite de toutes les autres Eglises ; le chef de l'épis-

copat, d'où part le rayon du gouvernement ; la chaire unique en laquelle toutes gardent l'unité. Vous entendez, dans ces mots, saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine et les autres, l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie, l'Orient et l'Occident unis ensemble." Cette citation est de Bossuet dans son *Sermon sur l'Unité*. Ailleurs, (Médit. 72) il dit : "Il devait toujours y avoir un Pierre pour confirmer ses frères dans la foi. C'était le moyen le plus propre pour établir l'unité des sentiments que le Sauveur désirait, et cette autorité était d'autant plus nécessaire aux successeurs des apôtres, que leur foi était moins affermie que celle de leurs auteurs."

Jésus-Christ a donc fondé une société nouvelle appelée l'Eglise pour y continuer son apostolat d'enseignement divin et assurer le salut parmi les hommes. Cette Eglise, au temps même des apôtres, se compose d'enseignants et d'enseignés, de gouvernés et de gouvernants ; de fidèles, de prêtres, d'évêques, avec un chef suprême. Elle devient ainsi l'interprète des préceptes divins, la gardienne fidèle et constante de la révélation, avec mission de la répandre, de l'expliquer, et, au besoin, de la défendre contre ceux qui, victimes de leur orgueil ou de leurs passions, cherchent à la détruire.

Il appartenait au Père commun des hommes de prendre le moyen nécessaire pour conserver dans

leur plénitude les vérités qu'il leur avait fait connaître ; ce moyen, c'est l'Eglise, avec la promesse d'indéfectibilité dans la diffusion de ses enseignements. Cette infaillibilité réside passivement dans l'Eglise, activement dans le corps des pasteurs légitimes unis au Pape, ou dans le Souverain Pontife lui-même comme chef de l'Eglise, successeur de Pierre, et chargé comme lui de confirmer ses frères dans la foi. Pierre est le seul apôtre à qui Jésus a dit : "J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas... Confirme tes frères dans la foi." Assurément, ni vous ni moi croyons qu'aucun homme est infaillible. Pierre et ses successeurs peuvent défaillir dans leur conduite ; mais que le Pape, agissant en sa qualité de Pasteur et Docteur de l'Eglise universelle, soit infaillible, c'est autre chose. Il n'est plus question ici de l'homme, de sa conduite privée, mais de sa fonction, et il jouit, en vertu de sa charge et de son magistère, de privilèges que l'homme ne peut connaître, une assistance extrinsèque, surnaturelle et spéciale, dont l'effet est l'exclusion de l'erreur pour l'Eglise en matière de foi et de mœurs, et en tout ce qui s'y rattache. Il ne jouit nullement de l'infaillibilité quand il parle comme docteur privé, comme simple évêque de Rome, ou qu'il s'adresse à un nombre plus ou moins considérable de fidèles, de diocèses ou de nations.

En résumé, "il ne suffisait pas aux fidèles d'avoir une règle muette et de posséder dans l'Ecriture la source même de la vérité qu'ils doivent croire.

Il ne suffisait pas non plus que la Tradition nous l'eût fidèlement transmise, et que, sur plusieurs points, elle eût suppléé au silence des Livres saints. Combien d'enfants seraient morts sans pouvoir se nourrir du pain de la parole de Dieu, si le Sauveur, en établissant son Eglise et en instituant des pasteurs, n'eût ménagé aux chrétiens des mains charitables qui pussent le leur dispenser et le mettre à la portée de tous. Combien qui, embarrassés par la difficulté des Ecritures et se perdant dans leur profondeur, se seraient trouvés accablés sous le poids même de la lumière ! Combien qui, dans les endroits difficiles à entendre, auraient été détournés du vrai sens par leur légèreté ou leur ignorance, et auraient trouvé leur ruine où ils ne devaient rencontrer que des moyens de sanctification, s'il n'eût été donné à l'Eglise de nous en procurer l'intelligence ! Combien qui, incapables de discerner les traditions, se fussent trouvés hors d'état d'en suivre le fil, et auraient couru le risque de prendre des opinions erronées pour des traditions apostoliques, s'il n'eût été donné à l'Eglise d'en faire le discernement ! Quel aurait été pour les chrétiens le moyen de se garantir d'une imprudente crédulité ou d'une présomption téméraire, si l'Eglise, en les fixant, ne les eût également éloignés de ces deux extrémités dangereuses, toutes deux également contraires à la foi, l'une de refuser de croire ce qui est constant, et l'autre de présumer sans preuves de ce qui est incertain ou obscur. Qu'aurions-nous donc été

sans le secours de l'Eglise et sans l'autorité qui lui a été donnée pour dissiper nos doutes ? Saint Paul nous l'apprend : nous aurions été des enfants flottants et indécis qui se laissent emporter à tous les vents des opinions humaines. En faut-il d'autres preuves que le triste état où sont réduits ceux qui ont abandonné l'antique foi de l'Eglise ? Ils ont secoué le joug de toute autorité en matière de foi, donnant pour raison qu'ils n'en voulaient suivre d'autre que celle de l'Ecriture, interprétée par les fausses lumières de leur esprit particulier[1]."

Un tribunal infaillible était d'absolue nécessité, non seulement pour la conservation de la vérité parmi les hommes, mais, comme nous venons de le voir, pour déterminer le sens des Livres divins, fixer notre foi. Si l'Eglise pouvait se tromper, elle n'aurait ni le droit, ni l'autorité nécessaire d'instruire les hommes, et la religion elle-même ou toute doctrine religieuse deviendrait illusoire, puisque Dieu s'en serait montré indifférent au point de n'avoir pris aucun soin d'en assurer une vraie.

Dieu pouvait bien livrer le monde aux disputes des hommes, mais non la foi.

"Il faut se borner, dit ici Fénélon à la religion naturelle fondée sur l'idée de Dieu et renoncer à toute loi surnaturelle et révélée, ou, si l'on en admet une, il faut reconnaître quelque autorité suprême qui parle à tout moment pour l'inter-

---

1. L'abbé Fourgez, ouv. cité.

préter. Sans cette autorité fixe et visible, l'Eglise de Jésus-Christ serait comme une république à laquelle on aurait donné des lois sages, mais sans magistrats pour les faire exécuter. Quelle source de confusion ! Chacun viendrait, le livre des lois à la main, disputer de son sens. Les Saintes-Ecritures ne serviraient qu'à nourrir notre vaine cusiosité, la diversité des opinions et une orgueilleuse présomption. Il n'y aurait qu'un seul texte, mais il y aurait autant de manières différentes de l'interpréter que de têtes : les divisions et les subdivisions se multiplieraient à l'infini.

"De plus, s'il n'y a pas une autorité infaillible qui nous dise à tous : Voilà le vrai sens de l'Ecriture sainte, comment veut-on que le paysan le plus grossier et l'artisan le plus simple s'engagent dans un examen où les savants mêmes ne peuvent s'accorder ? Dieu aurait manqué au besoin de presque tous les hommes en leur donnant une loi écrite s'il ne leur avait pas donné en même temps un interprète sûr pour leur épargner une recherche dont ils sont incapables. . .[1]"

L'Eglise catholique est donc le phare lumineux qui m'éclaire et me guide. Elle est aujourd'hui, comme au temps des Apôtres, "la colonne et la base de la vérité." Elle a constamment prêché aux peuples de la terre la même doctrine ; ses principes, sa direction, son ministère spirituel ont été les mêmes dans tous les siècles et dans chaque

---

1. *Histoire de la vie de Fénélon.*

pays. Elle se présente à moi dans de telles conditions de stabilité, d'unité, de sainteté, de fécondité inépuisable en toute sorte de biens et de résistance au mal et à toutes les causes de ruine, que je ne puis m'empêcher de voir en elle une institution surhumaine, une institution dont Dieu seul peut être l'auteur. Grâce à la divine organisation de l'Eglise enseignante, j'ai l'assurance d'être authentiquement informé de ce que je dois croire et pratiquer pour le salut de mon âme. Jésus-Christ avait dit à ses apôtres, en leur promettant le Saint-Esprit : "Il vous introduira dans toute la vérité", et "Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie", répétait le Sauveur à ceux qu'il chargeait d'enseigner sa doctrine.

L'enseignement qui m'est donné dans de telles conditions de garantie suffit ; je dois me tenir, et, de fait, je me tiens en parfaite sécurité.

Je n'ai d'ailleurs qu'à lire l'histoire, ou plutôt qu'à ouvrir les yeux et regarder autour de moi, pour voir les funestes conséquences qui découlent de la libre interprétation des vérités révélées, cette foule d'âmes désemparées qui ne savent plus où trouver le repos, et pour qui les dogmes les plus essentiels de la religion ont perdu presque toute leur signification. Casaubon, né en 1559, mort en 1614, bien que calviniste, dans son journal (*Ephemerides Isaaci Casauboni*), imprimerie de l'Université 1850, publié par les soins de Jean

Russell, chanoine de Cantorbéry) dit ce qui suit à propos de divisions qui surgissaient déjà de son temps :

" Je vois les uns, sous prétexte, d'antiquités soutenir des erreurs grossières ; les autres, en voulant fuir des erreurs qu'ils croient nouvelles, inventer eux-mêmes des nouveautés ; et pour retrancher des abus, je les vois condamner et supprimer, de leur autorité privée, l'usage de beaucoup d'institutions des plus saintes, je le pense du moins. Enfin ces auteurs et chefs d'une réformation, à d'autres égards nécessaires, je les vois s'accorder si peu entre eux qu'ils sont l'un pour l'autre des loups dévorants."

Un ministre luthérien, du siècle dernier, parlant encore plus clairement, définit ainsi la théologie de sa secte :

"Qu'y verrez-vous ? Qu'on a cessé de croire à la Trinité, à la divinité du Fils, au Saint-Esprit, au péché originel, à la satisfaction, à la mort expiatoire, aux miracles, aux prophéties, à la résurrection, à l'ascension de Jésus, au baptême, à la cène, et en général tout ce qui est essentiellement propre au christianisme doit disparaître, pour céder le gouvernement à la raison humaine. Qu'est-il donc resté à la place du christianisme ? Le pur naturalisme. On en est même venu au point de donner au paganisme la préférence sur le christianisme [2]."

---

2. De Starck. *Entre. philos.*

Luther, dans sa révolte contre l'Eglise, avait conservé la divinité de Jésus-Christ ; mais cette première rebellion va être suivie, pendant trois cents ans, d'une progression décroissante qui ne fera que s'accentuer.

Après Luther est venu Socin pour qui le Christ, suivant sa propre interprétation de l'Ecriture, n'est qu'un homme adorable mais nullement divin. Puis Kant, établissant une distinction entre la foi religieuse et la foi ecclésiastique, choisit dans les textes sacrés ce qui plaît à la première, et repousse ce qui affermit la seconde. Ensuite Semler rejette presque tous les livres de l'Ancien Testament. Eichhorn, à son tour, soumet le Nouveau Testament à la critique négative appliquée par Semler à l'Ancien. D'autres viendront qui, usant toujours de la Bible d'après leur sens individuel, n'affirmeront pas autre chose de Dieu sinon que l'homme vertueux doit souhaiter qu'il existe.

L'anglicanisme n'a guère été plus heureux. Il rejette le Pape, tout en voulant conserver tout le Symbole avec les Evêques. Mais vient le presbytérianisme qui, au rejet du Pape, ajoute celui des Evêques, ne voulant que des prêtres. Plus de prêtres, diront les calvinistes mais que des pasteurs ; puis d'autres sectes : Plus de pasteurs, mais seulement que des prédicants. Avec les quakers enfin, chacun est à soi-meme son docteur, son pasteur et son prophète. Et c'est ainsi que s'est effondrée toute la hiérarchie ecclésiastique, une fois la tête supprimée.

L'anglicanisme n'a pas même conservé les croyances qu'il voulait retenir. La confession auriculaire, la messe, la transsubstantiation, l'infaillibilité des conciles généraux, les indulgences, l'établissement divin de l'épiscopat, toutes ces croyances que l'Eglise d'Angleterre avait juré de garder, ont été amoindries, défigurées ou réniées par elle. Tant il est vrai que le privilège de ne se point contredire n'appartient qu'à la vérité. Tant il est vrai aussi que mettre la Bible indistinctement entre les mains de tout le monde, sans l'autorité voulue pour la protéger et en fixer le sens, c'est livrer la parole de Dieu à toutes les aberrations humaines, l'exposer aux interprétations les plus fausses et les plus dangereuses.

Voilà où m'a conduit mon enquête, toute sommaire qu'elle est, sur la réalité de la révélation divine. J'ai d'abord acquis la preuve que les livres qui composent la Bible, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, sont des livres authentiques ; que leurs auteurs, reconnus pour la rectitude et la sainteté de leur vie, sont dignes de foi ; qu'ils étaient vraiment inspirés, et que les révélations primitive, mosaïque et chrétienne, lesquelles en réalité n'en font qu'une, contiennent la parole même de Dieu révélée et transmise au monde. Ma raison m'a encore démontré que Dieu a parlé par son Fils, et que ce qu'il nous a dit est parvenu par l'enseignement de l'Eglise dans sa forme originale, authentique. Cette enquête,

en me prouvant le fait de la révélation, m'a conduit au seuil même de l'Eglise et m'y a fait entrer en m'ouvrant les portes de la foi. Je n'ai plus maintenant qu'à me laisser guider, et accepter avec soumission les vérités que l'Eglise est chargée de m'enseigner, pour tout ce qui se rapporte aux matières de foi et de mœurs. Elle ne peut à cet égard se tromper. Même dans les mystères qu'elle me propose, j'ai la parole de Dieu qui me garantit de son infaillibilité doctrinale. Au reste, si je comprenais tous les mystères qu'elle propose à ma foi, où serait mon mérite de celle-ci, et celui de mon obéissance à Dieu ? qui veut que ma foi soit un témoignage de confiance. Mais dans les dispositions nouvelles de sa Providence pour conduire l'homme à sa fin, la foi devient le principe de sa justification ; elle le met en grâce avec Dieu et le fait vivre de sa vie ; que dis-je, la foi devient l'instrument indispensable de son salut. Celui qui croira et sera baptisé se sauvera, et celui qui ne croira pas sera condamné, disait Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses apôtres. Ces graves paroles sont comme le testament et l'expression de sa dernière volonté. Nous marchons dans la foi, dit saint Paul, et non dans la vue claire ; nous ne connaissons qu'en partie, nous ne prophétisons qu'en partie ; maintenant nous voyons comme par un miroir et dans l'obscurité, en attendant le jour où la vérité nous sera révélée dans toute sa perfection et sa plénitude, où nous la verrons intuitivement face à face, comme nous nous voyons et comme nous nous connaissons nous-mêmes.

Un grand chrétien du siècle dernier, Ozanam, écrivait un jour à un de ses amis, qui lui avait exposé ses doutes en matière de religion, ces lignes admirables :

" O mon cher ami, les difficultés de la religion sont comme celles de la science: il y en a toujours. C'est beaucoup d'en éclaircir quelques-unes ; mais aucune vie ne suffirait à les épuiser... Pour moi. après bien des doutes, j'ai assis ma foi sur un raisonnement qui peut se proposer aux maçons et aux charbonniers.

" Je me dis que tous les peuples ayant une religion, bonne ou mauvaise, la religion est donc un besoin *universel, perpétuel*, par conséquent légitime, de l'humanité.

" *Dieu qui a donné ce besoin* s'est donc engagé à le satisfaire. *Il y a donc une religion véritable.*

" Or, entre les religions qui partagent le monde, sans qu'il faille ni longues études, ni discussion des faits, qui peut douter que le christianisme soit souverainement préférable et que seul il conduise l'homme à sa destinée finale?

"Mais, dans le christianisme, il y a trois Eglises: la protestante, la grecque et l'Eglise catholique, c'est-à-dire l'anarchie, le despotisme et l'ordre, Le choix n'est pas difficile et la vérité du catholicisme n'a pas besoin d'autre démonstration.

" Voilà le court raisonnement qui m'ouvre les portes de la foi ; mais une fois entré, je suis tout éclairé d'une clarté nouvelle et bien plus profondément convaincu par les preuves intérieures du

christianisme : j'appelle ainsi cette expérience de chaque jour qui me fait trouver, dans la foi de mon enfance, toute la force et toute la lumière de mon âge mûr, toute la sanctification de mes joies domestiques, toute la consolation de mes peines. Quand toute la terre aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une communion et dans les larmes qu'elle fait répandre, une puissante conviction qui me ferait encore embrasser la croix et défier l'incrédulité de toute la terre [1]."

Je sais tout ce qu'il y a de divin et d'humain dans l'Eglise ; que l'infaillibilité que Jésus-Christ a promise à ses ministres ne les soustrait pas aux infirmités et aux faiblesses humaines, ne les exempte pas de passions. Je sais les désordres et les scandales même de certains siècles passés ; mais je sais également tous les prodiges de vertus et de génie que l'Eglise seule a su en tirer dans sa lutte contre le mal, la vertu purificatrice qu'elle apporte aux hommes, les saints qu'elle a produits, qui sont la gloire de l'humanité ; que le principe divin qui est en elle non seulement échappe à la

1. Ozanam avoue lui-même qu'à un moment de sa vie il fut tourmenté de doutes sur la foi. Dans cet état d'esprit il entre un jour dans une église et y voit M. Ampère prosterné dans un coin, et récitant humblement son chapelet. La vue d'un tel chrétien et en même temps si grand savant priant ainsi dissipa toutes ses inquiétudes religieuses. Ampère avait lu l'*Imitation de Jésus-Christ* tant de fois qu'à son lit de mort, à un ami qui lui proposa de lui en lire un chapitre : "Je la sais par cœur tout entière", répondit-il.

corruption, mais communique à la volonté une énergie qui l'élève jusqu'à l'héroïsme de la vertu, et cela, aussi bien aujourd'hui, après vingt siècles d'existence, qu'au moment de sa fondation. Je sais encore que l'Eglise est gouvernée non par des hommes confirmés en grâce, mais par des mortels fragiles, sujets à la tentation ; mais ce que je n'ignore pas non plus, c'est que je serais l'esprit le plus borné si je faisais retomber sur tout le corps sacerdotal la faute ou la défection d'un de ses membres, comme si la religion en était responsable. Ce mal qui tend à envahir et à profaner le domaine ecclésiastique vient du monde et non de l'Eglise, qui demeure incorruptible dans les éléments qui la composent. Son divin fondateur nous a donné l'exemple de toutes les vertus avec la sainteté de sa doctrine.

" Quelle preuve de la sainteté de l'Eglise que sa sincérité doctrinale! Comme elle est immaculée dans sa foi une société qui en respecte à ce point les formules : plutôt que de retrancher un mot de son symbole, celui qui exprime la consubstantialité du Verbe, elle a consenti à perdre les innombrables adhérents des sectes ariennes. Plutôt que de transiger sur la Procession du Saint-Esprit, elle sacrifia ses plus anciennes conquêtes de l'Orient, Plutôt que d'attenter à l'indissolubilité d'un sacrement, elle subit la vengeance d'Henri VIII et la désertion de l'Angleterre. Enfin, plutôt que de sanctionner, sans restriction, les principes de 89, elle affronte le

choc de tous les préjugés modernes coalisés contre elle : c'est-à-dire qu'elle compte sa popularité pour rien, la vérité pour tout, et fait sans cesse ce qu'il faudrait pour être humainement immolée, si elle n'était divinement préservée [1]."

Enfin, dernière considération : La plupart des hommes, obligés sans cesse de vaquer aux travaux les plus pénibles, n'ont ni les loisirs ni les moyens de se livrer à l'étude, et de faire par eux-mêmes l'enquête à laquelle j'ai eu recours pour arriver à la connaissance de la vérité et au point où elle m'a conduit. Comment parviendraient-ils à connaître par eux-mêmes tous les dogmes essentiels, toutes les lois de la religion ou seulement les, conserver dans toute leur pureté, s'ils n'avaient pour cela d'autre guide que leur propre raison, quand on sait que les plus grands génies de l'antiquité n'ont réussi, à la suite de longues méditations, qu'à n'apercevoir que des parcelles de ces mêmes vérités. Ce n'est donc pas sans motif que Jésus-Christ a voulu que les peuples fussent évangélisés, que la vérité leur parvînt par voie d'enseignement, incapables qu'ils étaient par eux-mêmes de la découvrir. Il s'ensuit que l'autorité est, pour la plus grande majorité des hommes, le seul moyen d'instruction à l'égard des vérités qui sont la base ou la règle de leurs devoirs. La seule autorité qui puisse véritablement les éclairer

---

1. Caussette, *Le bon sens de la Foi.*

et fixer leurs croyances, c'est la Révélation expliquée, commentée, mise à leur portée par l'institution compétente infaillible, l'Eglise que Jésus-Christ a établie, à laquelle il a promis l'assistance divine jusqu à la fin des temps.

Cette voie pour parvenir à la vraie foi semble tellement naturelle et voulue par Dieu que le concile du Vatican [1] la propose comme la voie ordinaire pour acquérir la vraie foi : "Pour que nous puissions satisfaire au devoir d'embrasser la vraie foi et d'y persévérer avec constance, Dieu, par son Fils unique, a institué l'Eglise et l'a pourvue des marques évidentes de son institution, afin qu'elle pût être reconnue de tous comme la gardienne et la maîtresse de la parole révélée. A l'Eglise catholique seule se rattachent tous les moyens si nombreux et si merveilleux que Dieu a ménagés pour l'évidente crédibilité de la foi chrétienne. Bien plus, l'Eglise, par elle-même, à raison de son admirable propagation, de son incomparable sainteté, de son inépuisable fécondité en bien de toutes sortes, de son unité universelle et de son invincible stabilité, constitue un grand et perpétuel motif de crédibilité, en même temps qu'un irréfutable témoignage de sa mission divine. Ainsi est-elle un étendard levé au milieu des peuples, attirant à elle ceux qui n'ont pas encore cru, et donnant à ses enfants la certitude que leur foi repose sur le plus solide fondement."

---

1. De fide, III.

"Tenez, disait Augustin Thierry à un célèbre apologiste, je ne puis suivre vos démonstrations de philosophie religieuse. Cela doit être bon pour d'autres, non pour moi..... Je suis un rationaliste fatigué qui me soumets à l'autorité de l'Eglise. Je vois les faits, je vois, par l'histoire, la nécessité d'une autorité divine et visible pour le développement de la vie du genre humain. Or, tout ce qui est en dehors du christianisme ne compte pas ; de plus, tout ce qui en dehors de l'Eglise catholique est sans autorité ; donc, l'Eglise catholique est l'autorité que je cherche, et je m'y soumets. Je crois tout ce qu'elle enseigne, je crois son *Credo*."

L'Evangile nous rapporte que le béni Sauveur, se voyant un jour entouré par une grande, foule en eut pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis n'ayant point de pasteur, et qu'il se mit à leur enseigner beaucoup de choses. Heureux qui trouve cet enseignement, et le vrai pasteur, et la paix forte et tranquille que donne la soumission à son Eglise. Quelle sécurité, ajoute un pieux auteur, pour lui d'être dans cette barque, dont Jésus-Christ lui-même tient le gouvernail. Les vents peuvent souffler avec violence, les flots en courroux se soulever comme des montagnes, nous sommes sous l'égide et sous la protection de Celui qui commande à la tempête et à qui la tempête obéit.

CHAPITRE VIII

LA FOI ET LA SCIENCE

"Notre motif de croire aux vérités révélées enseignées par l'Eglise repose uniquement sur l'autorité de Dieu, qui les a fait connaître. Cette divine autorité est la seule base de notre foi. Notre raison est convaincue que Dieu a parlé aux hommes, et que ces paroles nous sont parvenues dans toute leur intégrité et leur pureté. Nous sentons donc la nécessité d'adhérer pleinement à tout ce qu'il a dit. Nous récusons notre expérience humaine et notre savoir s'ils semblent contredire ses enseignements, tout comme l'enfant renonce à ses idées informes touchant le système solaire et les étoiles, lorsqu'il a étudié l'astronomie. Nous ne nous inquiétons nullement du progrès de la science, parce que l'Auteur de la Révélation est également l'auteur de la nature, et comme il est la vérité même, ses enseignements révélés et ceux que la nature nous manifeste ne peuvent se contredire. En vérité, il serait infiniment plus raisonnable de craindre une contradiction entre les purs axiomes des mathématiques et les découvertes de la géologie, que de redouter la possibilité d'un conflit entre la science et une seule des vérités révélées. La science humaine et la foi sont deux rayons de lumière provenant d'une

source commune, ayant chacun sa mission et sa fin spéciales, et, au lieu de s'opposer et de se neutraliser, l'un aide l'autre à guider l'âme à parvenir à sa fin [1]."

Puisqu'il n'y a pas de vérité contre la vérité et qu'il ne peut y en avoir, Dieu, dans l'Ecriture même, étant appelé le Dieu des Sciences, d'où proviennent donc ces prétendus conflits, cette opposition que l'on dit quelquefois exister entre la Science et la Foi ? Ils proviennent des hommes, soyez-en convaincu, et non de la nature des vérités scientifiques ou révélées. C'est une confusion de langage qui a pour cause l'ignorance des uns, la vanité, l'orgueil, les préjugés, les passions des autres, l'exclusivisme scientifique, qui produit les faux jugements, les malentendus provenant parfois de la précipitation à tirer des conclusions trop hâtives de certaines opinions théologiques ou scientifiques sujettes à rectification Ces prétendus conflits peuvent encore avoir pour cause les renseignements que donne la presse quotidienne et qui manquent souvent de précision et de vérité, les limites mêmes de la science, et enfin la faiblesse de notre entendement. Nos facultés sont finies et imparfaites, et bien que la raison soit infaillible dans ce qu'elle connaît à l'évidence, elle n'arrive pas toujours à une telle connaissance, soit par notre faute, soit à cause de la nature des objets. D'autre part, on voit

1. Extrait de l'anglais, M. l'abbé B. Feency.

des hommes s'entêter à ne point reconnaître la vérité simplement parce que cela ne leur plaît point, qu'ils ne veulent pas ouvrir les yeux à la lumière, soit par indifférence, soit à cause de leurs préjugés antireligieux. Il y en a même qui, pris de la manie de la nouveauté, n'hésiteront pas à affirmer des absurdités, des paradoxes, jusqu'à des mensonges, s'ils y voient l'occasion de faire admirer ce qu'ils supposent de leur part un talent, une subtilité d'esprit particulière. Ce qui fait donc ici défaut et ce qui donne lieu aux apparentes contradictions entre la science et la foi, ce n'est pas tant la science de l'homme que l'homme lui-même, par ses faiblesses intellectuelles comme par ses passions. Au fond, c'est toujours l'éternelle lutte entre l'incrédulité et la foi. C'est cette lutte entre l'élément naturel et l'élément surnaturel, entre l'orgueil humain et la miséricorde divine, entre l'homme et Dieu, laquelle, devenant l'aliment de nos controverses, a pris dans ces derniers temps le nom de conflits entre la science et la foi.

Il peut arriver que quelqu'un soit sincère en pensant que la foi contredit la science, que l'autorité de l'Eglise n'accorde pas à la raison toute l'indépendance voulue dans ses recherches. Cette fausse impression lui vient de ce qu'il n'a pas une idée adéquate de ce que l'Eglise enseigne, et de ce qu'il met une confiance illimitée dans une science qui n'est pas toujours sûre de ce qu'on affirme en son nom. Toutefois, il est toujours

facile de s'entendre avec des gens bien disposés, et pas besoin de longues explications pour que tout apparaisse en pleine lumière. Mais il n'en est pas de même de ces esprits que les passions antireligieuses égarent. Rivés à une chaîne de ténèbres, selon une expression de l'Ecriture, il ne leur est plus possible de se mouvoir en liberté dans la sphère sereine et lumineuse de la vérité. Dépourvu du sens des choses divines, ils ne peuvent plus entendre le langage des choses de Dieu. De là une source d'hostilité qui trouble l'intelligence, qui confond les idées, enlève à l'esprit la faculté de raisonner avec impartialité ; de là une source inépuisable de conflits et d'attaques de la science contre la foi.

En effet, ce que les croyants ont le plus à reprocher aux savants matérialistes, du moins à plusieurs d'entre eux, c'est leur mauvaise foi, leurs sophismes débités sous le couvert de la science ; c'est quelquefois même la haine du Créateur et des vérités révélées qui leur fait enfanter de si lourds volumes, concevoir dans l'absurde mystères sur mystères dans l'unique but d'échapper, par exemple, au seul mystère de la création, et d'expliquer sans "l'hypothèse-Dieu", l'existence de l'univers, l'origine de la vie, celle des espèces et surtout celle de l'homme ; c'est encore l'imputation gratuite et injurieuse qu'ils lancent à l'adresse des catholiques, dont la mentalité, victime de la tyrannie des dogmes, disent-ils, les rendrait impropres aux recherches scientifiques.

Enfin, sur nombre de questions, ils dénaturent, travestissent les faits, plutôt que d'avouer leur ignorance ou d'être forcés d'admettre le surnaturel dans l'origine de l'univers, la création de notre globe et de ce qu'il contient. Ils étaient là, il y a quelque cinquante ans, flétrissure intellectuelle du siècle, une bonne demi-douzaine qui avaient la prétention de parler seuls au nom de la science, qui s'en adjugeaient le monopole exclusif, et refusaient le titre de vrais savants à tous ceux qui ne voulaient pas, comme eux, nier la révélation, l'existence de Dieu, celle de l'âme et d'un au-delà après la mort. C'est en vain qu'on leur avait laissé entendre par la voix d'un de leurs contemporains (Thiers) que le "catholicisme n'empêche de penser que ceux qui n'étaient pas faits pour penser." C'est en vain que nous citons à ces savants matérialistes la liste quasi interminable des découvertes dont le clergé et les ordres monastiques ont enrichi la science pendant tant de siècles, les universités que l'Eglise a fondées au Moyen-âge, grands centres d'activité intellectuelle où, selon l'expression de Carlyle, "ont pris leur origine et se sont perfectionnées toutes les inventions de toutes les institutions sociales, à l'aide desquelles, aujourd'hui encore, notre vie est vraiment celle d'êtres civilisés." C'est en vain que nous leur redisons les déclarations d'hommes de science, de philosophes célèbres, qui proclament bien haut que "jamais leur raison ne s'est trouvée en lutte contre les enseignements de

l'Eglise, qu'ils n'ont jamais senti de lisières ni ne se sont vus à un état d'esclavage intellectuel [1]," ils n'en crient pas moins fort et avec moins d'audace que "la Science et la Foi sont antagonistes, que ce sont deux pôles contraires." Nous avons beau corner aux oreilles de nos contempteurs qu'il n'existe pas, qu'il ne peut exister de conflits entre la Science et la Foi, que les savants les plus illustres étaient religieux et profondément chrétiens; que les Képler, les Pascal, les Ampère, les Cuvier, les Le Verrier, les Cauchy, les Hermitte, les Pasteur, des égyptologues et orientalistes comme Champollion, Lenormant, Maspero, Rawlinson, pour n'en nommer que quelques-uns parmi les plus connus du siècle dernier, n'ont jamais constaté que leurs découvertes aient produit chez eux un affaiblissement quelconque des convictions profondes dont ils se sentaient animés, ils n'en continuent pas moins à clamer que la Science et la Foi sont ennemies irréconciliables.

C'est que, à côté de la science positive, fondée sur l'observation et l'expérience, qui est la science véritable, sérieuse, dont la valeur n'est point hypothétique, mais réelle, celle même dont se réclament les grands hommes dont je viens de citer les noms, il y a une science tronquée, incertaine, incomplète, équivoque, qui se résume en une pure opinion, au moyen de laquelle on cherche cependant à imposer aux esprits crédules et non

1. Orestes-Augustus Brownson.

prévenus, comme des dogmes indiscutables, l'adoption d'hypothèses intéressées. Les adeptes de cette science, dans les explications qu'ils prétendent nous donner des grands problèmes de la nature, comme par exemple, dit l'auteur des *Ignorances de la science*, comment le monde a commencé, tout seul, ou comment un *animal* qui n'avait jamais fait que grogner, glousser ou aboyer, durant des siècles, est devenu homme et s'est mis à parler, ont une manière de s'exprimer qui leur est particulière : "La Science dit... la critique établit... il se peut que... à un moment sans doute... il dut arriver..., etc." La vérité est qu'ils ignorent absolument *comment* cela a été fait, *quand* cela a été fait, même *si* cela a été fait, et ils s'efforcent, à l'aide de leurs affirmations pseudo scientifiques, de dissimuler leur embarras et la peine qu'ils se donnent pour se passer de Dieu.

"Qu'un Créateur intelligent ait façonné l'œil, la main, le système nerveux ou le système sanguin de notre espèce, avec ordre et prévoyance, certains savants ne sauraient y souscrire ; mais qu'un mollusque gastéropode, en étendant son corps sous l'empire de la nécessité, se fasse pousser des tentacules ou des membres nouveaux, cela leur paraît très probable. Que Dieu ait créé des espèces, la science n'en saurait convenir ; mais qu'un beau jour, une plante soit devenue un animal, ou bien encore que des poissons "entraînés " par l'ardeur de la chasse et de la fuite, ou par

" la violence du vent dans des roseaux du rivage, " aient vu, sous les influences de l'air, leurs " nageoires se fendre, les rayons qui les soutien- " nent se transformer en plumes, dont les mem- " branes desséchées formèrent les barbules, leur " peau se couvrir de duvet, leurs nageoires ven- " trales devenir des pieds, leur cou et leur bec " s'allonger, enfin la carpe se changer ainsi en " oiseau", (Du Maillet), rien de plus simple. Enfin, que la réligion enseigne les béatitudes corporelles réservées à l'homme dans un monde meilleur, elle n'obtiendra que des sourires ; mais qu'un évolutionniste annonce que l'homme engendrera, plus tard, une espèce supérieure à lui-même, sorte de postérité olympienne qui n'aura plus rien du singe son aïeul, toutes les Facultés de France et d'Allemagne dresseront l'oreille avec curiosité. Ainsi, à tout instant, la science préfère l'absurde des explications naturelles au bon sens des enseignements divins [1]."

Se passer de Dieu ! chercher à supprimer le miracle ! voilà le secret qui nous explique les opinions scientifiques de la plupart des savants matérialistes. "Ne voulant pas, dit Burmeister, dans son *Histoire de la Création*, si répandue en Allemagne, avoir recours aux miracles et aux mystères, *nous sommes obligés*, pour expliquer l'apparition sur la terre des premières créatures organisées, de revenir à la vertu génératrice de la matière elle-même."

---

1. Caussette, *Le Bon Sens de la foi.*

Une hypothèse est d'autant plus facilement acceptée qu'elle flatte les passions. Prenez, par exemple, le Transformisme, système que repoussent à la fois l'histoire, la tradition de tous les peuples, la science exacte, l'observation des faits, et jusqu'à la raison naturelle elle-même. Un professeur d'anatomie et de physiologie comparée en Sorbonne, bien que favorable au système, reconnaît sans peine cependant qu'on n'a jamais vu une espèce en engendrer une autre, ni se transformer en une autre, et que l'on n'a aucune observation démontrant que cela ait jamais eu lieu. "J'entends ici une vraie espèce, fixe comme les espèces naturelles et se maintenant, comme elles, sans le secours de l'homme. Je suis absolument convaincu, ajoute-t-il, qu'on est ou qu'on n'est pas transformiste, non pour des raisons tirées de l'histoire, *mais en raison de ses opinions philosophiques.* S'il existait une hypothèse scientifique autre que la descendance pour expliquer l'origine de l'espèce, nombre de transformistes abandonneraient leur opinion comme insuffisamment démontrée [1]."

"Ce qui doit le faire admettre, malgré son insuffisance, dira Hæckel, naturaliste allemand, le plus audacieux des savants athées, c'est qu'il permet d'exclure toute intervention de Dieu ; c'est là son grand mérite."—"Voilà pourquoi, en dépit de ma longue et sévère critique du transfor-

1. M. Yves Delâge.

misme, mes préférences lui sont acquises [1] ", répétera M. Contejean, autre matérialiste et athée.

On a accusé Hæckel d'avoir, par esprit de parti, sciemment falsifié la vérité, d'avoir inventé ou modifié des figures dans le but de dissimuler les défauts de ressemblance qui existent entre les formes embryonnaires des différentes espèces, d'avoir "habilement maquillé des dessins pour transformer en embryons d'animaux supérieurs des embryons de l'homme, en supprimant tels ou tels organes gênants pour sa thèse ou en déformant à son gré la tête et l'épine dorsale [2]." Eh bien ! c'est ce même homme qui, pris sur le fait de malhonnêteté scientifique, viendra nous dire, de son ton tranchant et avec tout le mépris qu'il éprouve pour les savants spiritualistes : "La croyance à l'immortalité de l'âme humaine est un dogme qui se trouve en contradiction irrémédiable avec les données expérimentales les plus certaines de la science moderne." Ou encore : "La lutte entre les adversaires et les partisans du libre arbitre s'est terminée aujourd'hui, après plus de deux mille ans, au profit des premiers."

Essayer de raisonner avec quelqu'un qui nie l'évidence, qui traite d'illusion, au nom de la science du XIXe siècle, une vérité que la conscience humaine a toujours proclamée de la façon la plus universelle et la plus irrésistible. Mais ce

---

1. Revue Scientifique, 1881, Farges, *La Vie et l'Evolution*.
2. Journal des Débats du 10 août 1908.

n'est pas de raisonner que les savants de l'espèce du naturaliste allemand se préoccupent ; leur souci est de se couvrir d'un manteau qui n'est pas le leur ; d'affirmer en une langue sonore, accompagnée d'épithètes à couleur scientifique, des aphorismes qui en imposent et qu'ils veulent faire accepter pour des vérités indiscutables. Le malheur est que beaucoup d'esprits crédules ou qui n'ont point les connaissances nécessaires pour distinguer tout ce que ces affirmations renferment de creux et de faux, deviennent victimes des sophismes de ces savants de mauvaise foi, qui ne sont souvent que des hommes fort ordinaires, d'un esprit étroit et très médiocrement instruits. Leurs incessantes clameurs finissent par causer chez un trop grand nombre la pénible impression que la Science et la Foi ne peuvent en réalité s'entendre, que ce sont deux forces destinées à se combattre. La grande préoccupation de ces sectaires qui parlent ainsi au nom de la soi-disant science moderne, est de trouver une arme pour triompher du surnaturel. Ils parlent ainsi au nom de la science sans y être autorisés par elle ; ils la compromettent, en mettant à son compte leurs opinions individuelles, leurs assertions arbitraires, leurs hypothèses aventureuses, propres à flatter les passions du jour. Ils jouent à l'égard des véritables savants le même rôle que les intrus dans une réunion de gens de bonne société. Ce n'est pas l'amour de la vérité pour la vérité qui inspire ces auteurs, mais un désir pré-

médité de propagande antireligieuse. Voici ce que l'on disait, avec justice, de l'un d'eux, Gabriel de Mortillet, archéologue, décédé en 1898 : "Tout, dans ses écrits, révèle le parti pris, les théories préconçues, l'esprit de secte. On sent que, dans ses travaux, l'intérêt de la science et de la recherche de la vérité ne viennent qu'en seconde ligne ; le but intrinsèque à peine déguisé, c'est de faire de la science une arme de guerre, et une arme de guerre contre Dieu, contre toute connaissance supérieure ou étrangère au monde matériel en vue de faire de l'homme "un singe perfectionné" plutôt, comme on dit dans cette école, "qu'un Adam dégénéré."

Ceci explique la vogue dont a joui le transformisme pendant un certain temps et parmi un certain monde : c'est qu'il permettait de se passer de Dieu, lequel devenait un personnage fabuleux dans l'œuvre de la création. De fait, la théorie de l'évolution, devenue un dogme scientifique, tient lieu de celle de la création, et, écarte par là même le Christianisme. Tous les incrédules accueillirent donc d'enthousiasme la nouvelle doctrine. Avec le monisme de Hæckel pour base et la variabilité des espèces comme moyen, elle avait les apparences d'un système logique et conséquent. Elle rendait compte d'une manière tellement évidente, prétendait-on, de l'origine et de la filiation de tous les êtres sans le secours d'un agent surnaturel, que les enseignements de la

Bible à cet égard devenaient des puérilités propres seulement à amuser les bonnes gens. "Plus d'argile pétrie, de souffle divin, etc.", figurez-vous donc la belle victoire ! "Il est temps, chantait-on en chœur, de ranger les dogmes du péché et du salut avec les quatres âges et les gahambârs, parmi les plus dangereuses inventions de la curiosité ignorante [1]."

Et c'est ainsi que, durant un quart de siècle, dans ce demi-monde de la science, on chercha à s'étourdir, à se persuader les uns les autres, en prenant des airs importants, que rien ne pouvait ébranler la nouvelle doctrine, qui expliquait tout, et qu'il n'était plus besoin ni de Dieu, ni de religion révélée, ni de miracle ; qu'il n'y a pas d'autre dieu que la matière, d'autre providence que le progrès indéfini, d'autre morale que l'intérêt. L'engouement pourtant finit par se dissiper. La vérité et le bon sens reprenant leurs droits, firent bientôt voir le vide de tous ces systèmes, tout ce que ces phrases pompeuses cachaient de duperies et de folies ; que les auteurs de cette science d'imagination ne comptaient ni par le nombre, ni par le génie, rarement par aucun titre scientifique vraiment remarquable.

"Le mot science, dit Mgr Maupied, veut dire savoir exactement et non douter, conjecturer à l'aventure, supposer arbitrairement, affirmer sans

---

1. *Revue des Questions scientifiques*, année 1898, 1er vol., p. 284.
1. Dictionnaire des sciences anthropologiques, au mot Age, Parois, 1884.

preuve. Le doute, la conjecture, la supposition arbitraire, l'affirmation sans preuve, sont l'opposé direct de la science. Celle-ci part de principes évidents par eux-mêmes, ou bien prouvés rigoureusement sans laisser de place au doute. Telle est la notion de la science depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos modernes matérialistes et positivistes. Pour eux, la science est tout l'opposé. C'est le doute, la négation coléreuse et passionnée, la conjecture paradoxale, l'affirmation de l'absurde, la contradiction incessante."

Il n'est pas étonnant que ceux qui s'occupent de recherches scientifiques avec un tel esprit d'aveuglement et de passion, en ennemis systématiques de la vérité, trouvent matière à des conflits entre la science et la foi.

Quand ce n'est pas l'esprit, c'est le cœur qui fait souvent défaut. "Prenez, dit Taine, les plus grands modernes antichrétiens, Frédéric, Laplace, Gœthe, quiconque a méconnu complètement Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit ou dans le cœur, il lui a manqué quelque chose."

Deux dispositions, l'humilité de l'esprit et la pureté du cœur, sont d'absolue nécessité pour mériter de connaître, de comprendre la vérité religieuse. A ceux à qui elles manquent, voici la réponse que faisait de son temps le P. Lacordaire :

"J'entends tous les jours des gens qui disent : Si la religion est si manifeste et si bien établie, pourquoi ne suis-je pas religieux ? Pourquoi ne

vois-je pas la vérité de la religion? Ecoutez la réponse : vous n'êtes pas religieux par la même raison que vous n'êtes pas chaste, vous n'êtes pas chaste, parce que la chasteté est une vertu, et vous n'êtes pas religieux, parce que la religion est une vertu. Vous imaginez-vous que la religion soit une science qu'on apprend et qu'on exerce comme les mathématiques ! Eh ! Messieurs, si la religion n'était qu'une science, il suffirait pour être religieux d'avoir dans sa chambre un tableau noir et un morceau de craie blanche pour barbouiller des équations algébriques. La religion, il est vrai, est une équation à résoudre, mais une équation entre l'homme et Dieu... entre la sainteté et la corruption, entre le fini et l'infini, entre le néant et l'être absolu. Et cette équation terrible, on ne la résout pas avec l'esprit ; on ne la résout qu'avec la vertu, non pas même avec la vertu qui fait les sages et les héros du monde, avec la vertu de Dieu acceptée de nous, fruit de notre cœur et du sien, incompréhensible hyménée qui est sous vos yeux, qui vous parle, et que vous n'entendez pas, dans l'inexprimable recherche qu'il fait de vous, parce que vous êtes arrêtés par une triple faiblesse qui vous enivre de vous-même : faiblesse d'esprit, faiblesse de cœur, faiblesse de sens."

Ces soi-disant représentants de la science dont je viens de parler, loin d'être des hommes sérieux, n'ont pas même l'esprit scientifique, esprit de

prudence, de réserve dans les affirmations, dans l'énoncé de systèmes que l'observation et l'expérience n'ont pas suffisamment contrôlés. Remarquons même que les plus grands génies ont été les moins enthousiastes des sciences, parce qu'ils savaient en mesurer la portée et la soumettre au régulateur de la raison. Tandis que l'ignorant audacieux et beau parleur triomphe et remporte la palme, dit un poète espagnol, l'homme d'étude se cache dans l'ombre, vit dans une humble réserve, reste universellement inconnu du vulgaire ; et, solitaire, silencieux et modeste, suit le sentier obscur que foulèrent le peu de sages qui ont vécu dans le monde.

Je me souviens qu'un jour, raconte M. Ollé-Laprune, je parlais à M. Pasteur des joies que devait lui procurer ce monde des infiniment petits, découvert par lui : "Parlez plutôt, reprit-il, du sentiment de mon ignorance que chaque pas dans le monde inconnu rend plus vif ; je ne connais presque rien, je suis de toutes parts entouré de mystères." Tout grand savant, tout vrai philosophe, ajoute le même auteur, confesse le mystère, et ceci est très conforme au véritable esprit scientifique. Si le monde était arrangé comme vous le prétendez, disait-on un jour à Copernic, Vénus aurait des phases pareilles à celles de la lune ; qu'avez-vous à dire ? Copernic répondit : Je n'ai rien à dire ; mais Dieu fera la grâce qu'on trouve une solution à cette difficulté. (J. de Maistre.) Un siècle plus tard, Galilée inventait

les télescopes au moyen desquels on reconnut les phases de Vénus.

Ces grands intellectuels, ces maîtres dans le domaine scientifique, savent mieux que tout autre qu'il y a, au-delà de ce qu'ils peuvent connaître, une infinité de choses qui dépassent leur esprit, et qu'ils ne parviendront jamais à découvrir ; que bien des causes limitent la science humaine, les unes provenant des imperfections de nos facultés, de notre mode imparfait de connaître, de notre impossibilité à acquérir une connaissance adéquate de l'essence des choses, d'expliquer la nature intrinsèque de nombre de phénomènes qui nous entourent.—"Ce que je sais, disait l'illustre Isaac Newton, n'est qu'une goutte d'eau ; ce que j'ignore, c'est l'Océan vaste, sans fond."

Que peu de vérités scientifiques puissent être admises sans restriction, c'est ce que nous font voir l'expérience de tous les jours et l'histoire des différentes sciences. Ah ! combien en a-t-on vu de ces systèmes scientifiques qui ont été acceptés et regardés par des générations du monde civilisé comme des vérités irréfutables, puis, finalement, ont été renversés et oubliés à tout jamais!

Est-on même assuré que plus d'une de ces théories qui semblent aujourd'hui si bien assises, ne résisteront pas à l'épreuve du temps. Quenstedt [1] disait que la seconde moitié de ce siècle (19e) n'a fait que corriger les opinions scientifiques

1. Géologue allemand, mort en 1889.

de la première, ce qui portait un critique à ajouter mélancoliquement que la science devrait bien achever de se former elle-même, avant de chercher à réformer la religion. L'hypothèse, en effet, n'avait été que trop souvent le fondement de beaucoup de systèmes de géologie, de paléontologie, d'anthropologie et même d'astronomie.

La conséquence est que l'on ne peut apporter une trop grande réserve chaque fois que l'on peut être appelé à affirmer une proposition comme établie avec certitude, et à se prononcer sur sa conformité ou son opposition avec la vérité révélée. "Je vois que rien n'est plus conforme au véritable esprit scientifique, dit encore M. Ollé-Laprune, que de prendre les faits comme ils sont et de rejeter toute explication qui ne les conserverait point en leur intégrité et en altérerait la forme. S'il y a un fait qui diffère de tous les autres et nous place sur le seuil d'un autre monde que le monde accessible à la science proprement dite, c'est être fidèle à l'esprit de la science que de savoir, en reconnaissant ce fait, dépasser la science...Ce n'est pas la science, ajoute-t-il, qui est incompatible avec le Christianisme, mais une certaine philosophie qui dépasse la science et qui, n'en ayant pas les étroites limites, n'en a pas l'irréfragable autorité. Ce n'est pas le mode scientifique ou moderne de penser qui est démenti par le Christianisme ou le dément, mais une certaine façon de penser suggérée par la science sans être par elle autorisée, et se rencontrant chez beaucoup

de modernes sans être pour cela la forme nécessaire, authentique et légitime de la pensée moderne."

Je disais, il y a un instant, qu'une des causes de conflit entre la science et la religion, c'était de mettre au compte de la science des assertions qui lui sont étrangères et qu'elle ne peut contrôler. Voici un exemple : "Les premiers hommes, dit Herbert Spencer, étaient des sauvages à peine sortis de l'animalité, des brutes violentes, féroces, très peu différentes des bêtes fauves, sans conscience ni cœur." Qu'en sait-il ? De telles déclarations, vrais jeux de l'imagination, font sourire l'homme d'étude, habitué à réfléchir sur les méthodes et les règles du raisonnement, celui qui sait que les jugements *vrais*, *démontrés* et *évidents*, sont à la base de la connaissance scientifique. Spencer ne s'est pas même demandé si l'état sauvage des premiers hommes qu'il se plaît ainsi à décrire, n'aurait pas été plutôt une déchéance qu'un début pour l'humanité.

La chronologie, l'ancienneté de l'homme, son origine, celle des industries, sont des choses que nos moyens d'investigation limités à la méthode d'observation, ne nous ont pas encore permis d'éclaircir, et ne nous permettront jamais de pénétrer, et mieux vaut, en pareil cas, s'abstenir que de confondre les méthodes et de prétendre tirer de ces sciences ce qu'elles ne peuvent pas nous donner. Le devoir de ceux qui s'occupent de science, en présence de difficultés de cette nature, est de rester

dans une sage réserve et de récuser toutes les théories anticipées que certains auteurs, que mènent l'esprit de système, se plaisent à lancer dans la circulation. "Savoir qu'il y a des choses que nous ne pouvons savoir, est, en soi, une connaissance aussi précieuse que sûre. Il n'y a point de plus grand service à rendre à la science, que la juste détermination de ses limites [1]."

Quand nous parlons de conciliation entre la science et la foi, nous entendons parler de la science vraie, sérieuse, digne de ce nom. Celle-là ne nous cause pas la moindre appréhension ; nous l'invoquons avec la plus entière sécurité, en témoignage, à l'appui de nos croyances. L'homme de foi sait très bien qu'il n'a rien à craindre de la lumière que pourront projeter les découvertes scientifiques futures. Nous sommes toujours prêts à nous incliner devant les faits certains, avérés, irrécusables, et cela avec d'autant plus d'empressement que nous savons que les faits de cette nature sont la meilleure réponse aux attaques dirigées contre les Livres Saints. On a longtemps cru, faute de connaître la création et spécialement la géologie, remarque Ernest Hello, que le récit de Moïse était incompatible avec les découvertes de la science. Il se trouve, quand ces découvertes prennent certains développements et sont placés dans la lumière, qu'elles rendent témoignage au récit de Moïse... Dès que la

1. Docteur Chalmers.

science se forme, se constitue, s'organise, dès qu'elle existe, elle revient à l'Ecriture Sainte. Nous opposerons donc aux décisions hâtives des savants les verdicts d'une science mieux informée, de la science impartiale, la seule qui mérite notre attention et dont les jugements comptent pour quelque chose.

Les difficultés qui surgissent entre la science et la foi peuvent encore avoir po ır cause l'ignorance religieuse. Tous n'en sont pas, comme le baron de Breteuil, à attribuer à Moïse l'oraison dominicale, ni à entendre pour la première fois, comme ce pauvre François Arago, la même prière récitée par la sœur veillant sur son agonie ; mais, en général, les savants matérialistes n'ont qu'une idée bien confuse de la religion ou l'ignorent absolument, aussi bien que les motifs de crédibilité pour le croyant. Ils sont incapables de parler sciemment des dogmes et des récits bibliques. Ils traitent la religion, les dogmes les plus sacrés d'hypothèses, tandis que leur science est un fait qui a pour base l'observation et pour instrument le raisonnement. Trop absorbés par leurs études spéciales, ils ne se donnent pas le loisir de lever la tête et de s'occuper un peu de ce qu'il leur importerait le plus de savoir, les vérités éternelles. Ils ne soupçonnent pas que le sentiment religieux repose sur des faits, que la foi suppose des motifs de crédibilité reconnue par ce même instrument qui est le raisonnement. Lorsque ces savants

s'aventurent sur le terrain de la religion, qu'ils connaissent à peine, il n'est pas étonnant, vu leur incompétence absolue à aborder un pareil sujet, de voir l'amas d'absurdités, de critiques injustes, d'imputations injurieuses, qu'ils lancent à l'adresse des croyants, des catholiques surtout, pour qui la religion, supposent-ils, n'est qu'un acte d'obéissance aveugle. La vérité est qu'il n'y a pas un chrétien éclairé, un catholique instruit, qui ignore que son assentiment aux choses révélées dépend de la certitude acquise du motif qui nous fait adhérer, et cette certitude est le fruit d'une opération rationnelle.

Des désaccords entre la science et la foi sont même susceptibles de se produire entre gens de parfaite bonne foi, désaccords, toutefois, qu'une étude plus approfondie ne tarde guère à dissiper. De simples malentendus, la faiblesse de notre esprit, le manque de méthode dans la recherche de la vérité, une ardeur scientifique ou exégétique trop pressée à conclure, en sont généralement la cause. La Bible, nous le savons, n'a rien à redouter de la science ; mais il n'en est pas de même des commentateurs qui prétendent nous en donner l'intelligence. "La Bible et la nature, dit Kurtz, double langage d'un même Dieu, ne peuvent que s'accorder. S'il nous arrive de ne pas trouver cet accord, il faut que l'exégèse du théologien, ou celle du naturaliste soit en défaut."

"Tenons fermement, dit Reusch [1], à ce principe à la fois si simple et si important ; il pourra nous consoler et nous apporter le calme au milieu des difficultés et des obstacles que nous rencontrerons sur notre route. La Bible ne contient aucune erreur, car c'est un livre écrit sous l'assistance miraculeuse de Dieu ; la nature également ne nous enseigne aucune erreur, car elle est l'œuvre du même Dieu dont la Bible est la parole : c'est le même Dieu qui, dans les paroles de la Bible et dans les signes muets de la nature, parle à l'esprit de l'homme. Mais, ne l'oublions pas, l'esprit humain peut se tromper, et quoique la nature et la Bible soient deux rayons échappés du même foyer, il se pourrait que nous ne comprissions pas dans leur véritable sens les paroles de la Bible et les phénomènes de la nature. Devons-nous conclure de là qu'il y a contradiction entre la révélation et la nature? Non, ce n'est là qu'une illusion que la vérité mieux connue fera disparaître... La contradiction n'est donc qu'apparente et doit être attribuée, soit à une erreur de l'exégète, qui n'a point saisi dans leur véritable sens les paroles de la Bible, soit à une erreur du naturaliste, qui n'a pas convenablement approfondi les faits ou n'a pas su distinguer la réalité de l'hypothèse." La Bible, bien comprise, n'a donc rien à redouter des progrès de la science ; elle en reçoit même un précieux concours et la confirmation de ses enseignements.

---

1. Bibel und Natr. Trad. fran. de l'abbé Hertel, Paris, 1867

Pour ce qui est du domaine respectif de la science et de la foi, il suffit que chacune se tienne dans sa sphère propre pour que tout conflit soit impossible. La science a pour champ d'étude le monde physique, l'expérience sensible ; sa fin est de pénétrer et d'exploiter la nature. Qu'elle ne franchisse point ses rivages. Le monde moral lui est inaccessible. Elle est à la fois impuissante à supprimer le "mystère", à résoudre les problèmes de l'âme, inapte à se substituer à la religion, Elle ne peut pas même, seule, éduquer l'homme, lui inculquer le sentiment du devoir, la délicatesse du sens moral. Tout ce que l'on demande à l'homme de science est de la bonne foi, un esprit de justice et d'impartialité. Qu'il aille de l'avant, honnêtement, notant chacune de ses observations et les conclusions légitimes auxquelles l'auront conduit ses raisonnements, et jamais on ne surprendra cet homme, chrétien ou non, à citer aucune découverte qui soit en contradiction avec les vérités de la foi.

Voici, à ce sujet, l'avis que donnait à ses disciples l'un des savants les plus illustres du siècle dernier, Augustin Cauchy : "Cultivez avec ardeur les sciences abstraites et les sciences naturelles, leur disait-il ; décomposez la matière, dévoilez à nos regards surpris les merveilles de la nature ; explorez, s'il se peut, toutes les parties de cet univers ; fouillez ensuite les annales des nations, les histoires des anciens peuples ; consultez, sur toute la surface du globe, les vieux monuments des

siècles passés ; loin d'être alarmé de ces recherches, je les provoquerai sans cesse ; je les encouragerai de mes efforts et de mes vœux ; je ne craindrai pas que la vérité se trouve en contradiction avec elle-même, ni que les faits, les documents par vous recueillis puissent jamais n'être pas d'accord avec nos livres sacrés. Ce que je vous demande, c'est d'apporter dans la recherche de la vérité cette candeur, cette bonne foi qui aplanissent la voie pour arriver jusqu'à elle.

"Nous sommes arrivés, disait-il encore, à une époque extraordinaire où une activité sans cesse renaissante dévore tous les esprits. L'homme a mesuré les cieux, sondé les profondeurs des abîmes ; il a consulté les débris des vieux monuments, et leur a demandé de lui raconter l'histoire des générations qui dorment ensevelies dans la poussière du tombeau ; il a visité les sommets des monts les plus inaccessibles et les plages les plus reculées, les déserts brûlants où règnent les feux du tropique et les arides rochers qu'environnent les glaces des pôles ; il s'est élevé dans la région des tempêtes et est descendu jusque dans les entrailles de la terre, afin d'y assister, s'il était possible, à la création même de la planète ; il a décomposé les éléments et les a fait servir à ses besoins ou à ses caprices ; il a forcé la vapeur et le gaz à guider ses vaisseaux sur les plaines de l'Océan, o ı à transporter sa nacelle au milieu des airs ; enfin, après avoir scruté la nature, il a porté un œil investigateur sur les bases mêmes

de l'ordre moral et de la société, et il a cité au tribunal de sa raison le Dieu qui lui a donné l'être. Quel sera le fruit de tant de courses lointaines, de tant de fatigues, de tant de travaux ? En sortira-t-il une vérité contraire aux doctrines de la révélation, ou la preuve manifeste que nos livres saints renferment une erreur ?" Non, répond l'illustre mathématicien, proclamant à la face du monde qu'il se fait gloire de ses croyances chrétiennes.

"Je suis chrétien, dit-il, c'est-à-dire que je crois à la divinité de Jésus-Christ, avec Tycho-Brahé, Copernic, Descartes, Newton, Fermat, Leibnitz, Pascal, Grimaldi, Euler, Guldin, Boscowich, Gerdil, avec tous les grands astronomes, tous les grands physiciens, tous les grands géomètres des siècles passés. Je suis même catholique avec la plupart d'entre eux, et si l'on m'en demandait la raison, je la donnerais volontiers. On verrait que mes convictions sont le résultat, non de préjugés de naissance, mais d'un examen approfondi. Je suis catholique sincère, comme l'ont été Corneille, Racine, La Bruyère, Bossuet, Bourdaloue, Fénélon, comme l'ont été et le sont encore un grand nombre des hommes les plus distingués de notre époque, de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la science, à la philosophie, à la littérature, qui ont le plus illustré nos Académies. Je partage les convictions profondes qu'ont manifestées par leurs paroles, par leurs actions et par leurs écrits, tant de savants de premier ordre, les Ruffini, les

Haüy, les Laennec, les Ampère, les Pelletier, les Freycinet, les Coriolis ; et, si j'évite de nommer ceux qui restent, de peur de blesser leur modestie, je puis dire du moins que j'aimais à retrouver toute la noblesse, toute la générosité de la foi chrétienne dans mes illustres amis, dans le créateur de la cristallographie, dans les inventeurs de la kinine et du sthéthoscope, dans le navigateur célèbre que porta l'*Uranie*, et dans l'immortel auteur de l'électricité dynamique [1]." Le baron Cauchy, comme on le voit, ne craignait pas d'affirmer ses convictions religieuses et de professer sa ferme croyance dans l'accord nécessaire de la foi et de la science. "Je l'affirme avec lui, ajoute l'abbé Moigno, et plus que lui, en pleine connaissance de cause, parce que je lis depuis quarante ans, par vocation ou par devoir, tout ce qui touche de près ou de loin à la grande question de l'accord de la science avec la Révélation. Je ne crains nullement pour la foi qu'elle soit jamais en opposition avec la science ; mais je tremble pour les savants quand je les vois dans leurs conclusions en désaccord avec la foi."

Il ne peut donc y avoir et il n'y aura jamais conflit entre un enseignement certain de l'Ecriture et une découverte certaine de la science.

Je n'ai jamais vu de conflit que dans deux cas, dit un contemporain : ou bien lorsque l'on com-

---

1. *La vie et les travaux du baron Cauchy*, par C.-A. Valson, professeur à la faculté des sciences de Grenoble.—Paris. Gauthier-Villars, 1868.—Chap. XII. Sentiments chrétiens de Cauchy.

prend mal l'enseignement révélé, l'ayant recueilli hâtivement ou de bouche incompétente ; ou bien lorsqu'on fait dire à la science ce qu'elle ne dit point, lorsqu'on fait profiter de son crédit des doctrines purement personnelles, des hypothèses, et qu'on met en avant cette étiquette flamboyante "La Science", alors qu'il n'y a par derrière qu'un *Monsieur*.

Que la science même doive ses plus merveilleux progrès, ses plus belles découvertes, aux savants spiritualistes, est un fait démontré par les résultats scientifiques de tous les siècles. Cela ne doit pas étonner. Les savants spiritualistes sont par le fait même plus complètement dans le sens et dans l'esprit de la science que ceux qui ont le malheur de ne pas être croyants. La foi en réalité ne marque des limites qu'à nos passions ; quant à l'esprit, elle le discipline, le féconde et l'élargit ; elle assure la pensée, provoque l'élan et la vigueur morale ; elle est un moyen de progrès, et plus d'une fois elle a aidé la science dans ses recherches des vérités cachées de l'ordre naturel, de même que ceux chez qui le patriotisme et la foi ne font qu'un, vous ne tardez pas à remarquer que leur patriotisme est singulièrement clairvoyant. "Nous sommes, disait Ollé-Laprune [1], des savants animés de l'esprit chrétien ; cela doit d'abord augmenter ce que j'appellerai

1. La vitalité chrétienne (6e éd.) p. 184.

notre probité scientifique ; et puis cela nous préserve de bien des écueils ; cela affermit notre vie et notre marche ; enfin, dans les grandes synthèses où il s'agit d'embrasser tout l'homme, et tout l'univers, et, avec les choses humaines et la nature, les choses divines elles-mêmes, notre christianisme nous donne une puissance de conception incomparable."

"Nous trouvons, l'histoire en main, que les plus nobles et les plus belles intelligences qui ont le plus honoré l'humanité, de Paul de Tarse à Léon XIII, d'Augustin d'Hippone à Thomas d'Aquin... non seulement ne virent jamais aucune contradiction entre la foi et la science. mais qu'ils se sont servi des lumières de l'une et de l'autre pour atteindre les sommets les plus élevés de la spéculation et de l'art, imprimant ainsi une trace lumineuse et ineffaçable dans les voies du progrès. Il n'est pas de science ou d'art où ne se distingue quelque fils dévoué de l'Eglise catholique comme un "maître de ceux qui savent..." Qu'on retire des bibliothèques tous les livres écrits par les catholiques, et nous verrons ce qui restera de toute notre culture de plusieurs siècles. Qu'on élimine tous les efforts des croyants pour le progrès des inventions scientifiques, et nous verrons ce que deviendra la civilisation moderne tant vantée [1]."

---

1. Lettre pastorale de Mgr Giannini, Délégué apostolique de Syrie, traitant de la "Religion et du laïcisme en face du problème de l'Education populaire", 28 février 1911.

"Du reste, toutes ces plaintes, dont ne ne cesse de nous fatiguer les oreilles, en répétant à satiété que la foi gêne les intelligences, qu'elle les comprime et arrête leur vol à travers les sphères lumineuses de la vérité, trouvent un démenti péremptoire et sans réplique dans les enseignements de l'histoire. Sans doute la foi est divine, indépendamment de son acceptation par l'homme ; c'est une grâce que la Providence prend plaisir à accorder aux humbles et aux petits, tandis qu'elle la refuse aux sages, aux habiles et aux grands du siècle. Il est cependant un phénomène remarquable, indiqué déjà au second chapitre de notre essai : c'est que, dès l'établissement du christianisme, la science et la religion, malgré les efforts de l'orgueil pour les séparer et les rendre ennemies, se sont toujours trouvées réunies dans la plupart des esprits cultivés ; toujours elles ont fait briller sur le genre humain la double splendeur de leurs rayons, dont la puissante attraction captiva les intelligences les plus vastes, les plus nobles et les plus sublimes qui aient honoré notre race. Laissons même de côté les Pères et les écrivains des premiers siècles chrétiens, ces grands génies en qui une foi admirable se joignait à une prodigieuse science. "Au XIIIe siècle, dit le Dr Lefebvre dans son discours déjà cité, le franciscain Roger Bacon, en restant parfaitement orthodoxe, n'a-t-il pas parcouru le cycle entier des connaissances astronomiques et physiques, en les illuminant des éclairs de son puissant génie?

Est-ce que les pères de l'astronomie moderne, Copernic, Képler et Newton, n'étaient pas plus que des croyants, n'étaient-ils pas des chrétiens d'une piété exemplaire? Le profond respect d'Euler pour les livres bibliques l'a-t-il empêché de perfectionner le calcul intégral et de pénétrer plus loin qu'aucun de ses devanciers dans les obscurités de l'analyse? Vésale et Morgani ont-ils été jamais arrêtés, dans leurs recherches sur la structure et les fonctions de l'organisme humain, par la crainte puérile d'offenser par leurs découvertes quelque vérité révélé ? Est-ce que l'abbé Spallanzani, le véritable précurseur des physiologistes modernes, a jamais été entravé par ses croyances dans ses magnifiques recherches sur la digestion, la respiration, la circulation, la reproduction des animaux, sur les phénomènes de la végétation, la constitution des infusoires, etc? N'est-ce pas le chanoine Haüy, de pieuse mémoire, qui a découvert les lois de la cristallisation des minéraux?

"Et dans la pléiade des savants modernes, n'en compte-t-on pas une foule parmi les plus illustres, qui attestent, par leurs travaux, que les plus hautes spéculations de la science peuvent marcher de pair avec le respect pour la foi [1]?" Suit une liste de savants illustres modernes, dont nous connaissons déjà la plupart des noms, et qui démontrent à l'évidence qu'il n'y a nulle

1. P. M. Mir, s. j. *L'Accord de la Science et de la Foi.*

hostilité entre la science et la foi ; que le respect de la vérité révélée ne nuit en rien aux spéculations scientifiques les plus profondes, que l'on ne voit nulle part que l'homme de talent en ait eu moins pour avoir été religieux.

C'est même un fait reconnu et indéniable que les croyants l'emportent sur leurs adversaires, non seulement par leur nombre, mais surtout par leur intelligence et leur valeur morale.

Un protestant allemand, le docteur Dennert, ayant résumé les opinions religieuses de trois cents savants choisis parmi les plus renommés de ceux qui se sont illustrés pendant les quatre derniers siècles dans les sciences naturelles, botanique, physique, astronomie, biologie, physiologie, géologie, anatomie, etc., il arrive que sur ces trois cents savants nous comptons deux cent quarante-deux croyants, spiritualistes convaincus, pour qui l'accord entre la science et la foi n'a jamais été mis en doute, et qui n'ont jamais constaté que leurs travaux contredisaient aucune des vérités religieuses.

Nous avons quelque chose de plus précis, tant il est vrai que "la science ne tue pas la foi, et la foi encore moins la science", selon que l'affirmait M. Dumas, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, dans son *Eloge de Faraday* :

"Parmi les constellations scientifiques du XIXe siècle, quels sont, se demande LE SOLEIL de Paris du 8 janvier 1911, les noms qui brillent du plus vif éclat ? La mémoire populaire en retient quatre : Ampère, Cauchy, Le Verrier et Pasteur.

Par suite d'une singulière rencontre, il se trouve que ces quatre savants de premier ordre professent nos croyances religieuses. Les sectaires de la libre-pensée n'ont jamais pu se consoler de ce phénomène. Quel humiliant démenti Pasteur, Ampère, Caucby, Le Verrier n'infligent-ils pas aux primaires qui traitent l'Eglise de "puissance obscurantiste."

"Nos ennemis, ajoute ce même journal, n'ont vraiment pas de chance. Au début du XXe siècle, quel est le plus grand nom scientifique de l'Europe ? C'est encore un savant catholique : le docteur Branly, l'inventeur du télégraphe sans fil."

On ne peut trop le proclamer : "La science catholique contemporaine trône aujourd'hui au-dessus de toutes les tentatives avortées, au-dessus des sarcasmes du matérialisme et de la libre-pensée."

J'admets, dira un raisonneur à demi-convaincu, j'admets, après toutes vos preuves et vos citations, citations, je le reconnais, de savants authentiques et non d'amateurs d'hypothèses, de systèmes hasardés, qu'il n'y a pas et qu'il ne peut y avoir de contradiction entre les vérités naturelles et les vérités surnaturelles, puisque les unes et les autres ont pour auteur le même Dieu, qui est aussi l'auteur de la raison et de la foi ; mais que dites-vous de l'Eglise ? N'est-ce pas une opinion reçue dans un certain monde qu'elle est opposée au

progrès de la science ; qu'elle voit avec méfiance tout ce qui peut contribuer au développement intellectuel de l'humanité ; que soumettre l'entendement à l'autorité de la foi, dit-on encore, c'est restreindre la liberté de la science, c'est mettre des entraves au génie ?

Oh ! oui, je le sais. Que d'accusations n'a-t-on pas portées contre l'Eglise touchant l'instruction. Pendant des siècles, elle aurait, paraît-il, laissé les peuples dans l'ignorance. Les ténèbres du Moyen âge, l'Inquisition, l'Index, le procès de Galilée [1], le Syllabus, encore tout récemment la condamnation du modernisme, voilà plus qu'il ne faut pour troubler la sérénité d'âme de ces contradicteurs, qui ne connaissent de l'histoire de l'Eglise que ce qu'ils en ont lu dans certaines gazettes ou entendu dans les clubs.

On voudrait sans doute, pour satisfaire les exigences de ces critiques, que l'Eglise, lors de l'effondrement de l'Empire Romain, eût fondé des universités organisées comme celle de nos jours, un système d'enseignement à tous les degrés, comme celui que l'on voit fonctionner aujourd'hui.

L'Eglise avait d'abord à s'occuper d'évangéliser les peuples, et en particulier nos ancêtres barbares qui habitaient ou envahissaient alors l'Europe. L'évangélisation du monde, qui a toujours été sa mission propre, prenait alors tout son temps

---

1. Sentence portée par sept juges incompétents, non signée par le pape et que l'Eglise elle-même réforma plus tard.

et ses moyens d'action. Il fallait ensuite initier les esprits incultes de ce temps-là aux éléments de la civilisation avant de songer à orner leurs intelligences des avantages d'une science profane alors impossible, et qui le fut pendant nombre de siècles. L'Eglise aurait bien voulu aussi, transformation humainement impossible, supprimer l'esclavage d'un seul coup ; elle n'en a pas moins réussi à émanciper le monde sans le bouleverser. En tout cas, on ne peut nier que c'est à l'Eglise que l'on doit la conservation des lettres et des sciences pendant tout le Moyen-âge, dont certains parlent avec tant de mépris, la transcription des auteurs classiques et autres, qui formèrent alors le noyau de tant de bibliothèques dans les monastères de cette époque. Assurément, c'était déjà quelque chose, et même beaucoup pour le développement futur du progrès scientifique. De fait, si, lors de l'invasion des Barbares, l'élément intellectuel de civilisation laissé au monde par la civilisation latine ne périt point, ce fut grâce au Christianisme. "L'Eglise devint le port où furent sauvés les débris des lettres et des sciences." Les moines n'ont pas seulement remis en culture les terres, autrefois fertiles, mais devenues incultes par les invasions et la misère des temps, mais ils copièrent les manuscrits, et par ce fait nous ont transmis les chefs-d'œuvre de l'antiquité, ont sauvé de l'oubli toute la tradition artistique des anciens. Les esprits les plus prévenus n'osent nier ce fait. "Dès le IV siècle, dit le protestant Guizot, l'état intellectuel de la société

religieuse et celui de la société civile ne sauraient se comparer; d'une part, tout est décadence, langueur et inertie ; de l'autre, tout est mouvement, ardeur et progrès."

L'histoire de l'instruction publique à tous les degrés dans le haut Moyen-âge, lisons-nous dans un recueil soigneusement fait sur *l'Instruction publique en France* avant la Révolution, est uniquement celle des efforts tentés par l'Eglise pour conserver les sciences et sauver la civilisation menacée.

Quel zèle, quelle ardeur apporte-t-on même, dans le siècle de Charlemagne, à la fondation d'écoles! Sans doute, on n'arrivait pas du coup à l'idéal ; mais on faisait ce qui était alors humainement possible[1]. On voit que les conciles, au milieu de ces temps troublés, où tout était à organiser, se préoccupaient de la question de l'enseignement et en recommandaient la diffusion à la sollicitude des pasteurs, et nombreux sont les centres d'instruction qui se fondèrent alors. Les prêtres, en instruisant les enfants, "ne devaient exiger aucun salaire et ne recevoir rien, excepté ce que les parents pourraient leur offrir volontairement et par reconnaissance." Longtemps avant la Réforme, le Catholicisme avait doté l'Allemagne d'écoles populaires, comme le reste de l'Europe ; il avait voulu que le clergé appelât à ces écoles les fils des

---

1. Le capitulaire d'un évêque de l'époque ordonne aux fidèles "d'envoyer leurs enfants à l'école, et de les y laisser jusqu'à ce qu'ils soient sérieusement instruits." (Ernest Lavisse, *Histoire de France*.)

serfs comme ceux des hommes libres ; que le clergé de chaque paroisse offrît aux pauvres l'enseignement gratuit [1]."

Auguste Comte lui-même avoue que "le catholicisme a été le promoteur le plus efficace du développement populaire de l'intelligence humaine."

Aux écoles primaires succèdent des collèges d'enseignement secondaire, où s'élève le niveau des études, toujours sous la direction du clergé. Avant 1789, la France comptait, pour une population de 25 millions, 562 collèges. L'organisation et la diffusion de l'enseignement secondaire et primaire au Moyen-âge étaient simplement admirables. Le beau et savant ouvrage de M. Guiraud, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Bésançon : *Histoire partiale et histoire vraie*, nous fait voir ce qu'était ce merveilleux système d'enseignement.

De généreuses dotations rendent ces établissements florissants ; elles permettent de fonder des bourses et d'enrichir les bibliothèques publiques. Enfin, viennent en leur temps et dans le cours des choses possibles, les universités, si nombreuses et si florissantes, dès le XIe et le XIIe siècle, établissements tous fondés et maintenus par l'Eglise. Les Papes les protègent et en encouragent la fondation, alléguant, entre autres motifs, "le devoir qui leur incombe de dissiper les ténèbres de l'ignorance et d'encourager l'en-

---

1. E. Rendu, inspecteur général de l'Université. *L'Instruction populaire dans l'Allemagne du Nord.*

seignement dans toutes les sciences." Dès le XIII siècle, on y enseignait les langues orientales ; et, en 1311, le Concile de Vienne rendit cet enseignement obligatoire pour les principales universités. La première collection formée pour l'histoire des sciences naturelles est due à un pape, saint Pie V, (1566-1572), et, déjà au XIIIe siècle, il existait au Vatican un jardin botanique et médical. Au XVIe siècle, l'Europe avait 64 Universités, dont 24 en France.

"Les professeurs avaient une réputation universelle. Les savants en tout genre que ces universités ont formés sont connus partout ; le nombre d'élèves était très considérable ; à Paris seulement, il atteignit le chiffre de 15,000[1]." Alcuin, Bède, Hincmar, Raban Maur et surtout Albert-le-Grand, Thomas d'Aquin, le moine anglais Roger Bacon, saint Bernard, n'étaient pas des esprits ordinaires. Que de découvertes et d'inspirations scientifiques la science moderne doit à ces éminents représentants du savoir à ce Moyen âge tant décrié par certains philosophes ! Que de noms illustres dans les arts protégés par les Papes, qui firent de l'Italie le musée universel de la peinture et de la sculpture !

Renan lui-même a écrit :

"Les écoles spéciales imaginées par la Révolution, les chétives facultées créées par l'Empire ne remplacèrent nullement le grand et beau sys-

---

1. A. Robert, *Leçons d'Apologétique*.

tème des universités autonomes et rivales, système que Paris a créé au Moyen-âge et que toute l'Europe a conservé, excepté justement la France qui l'a inauguré vers 1200... Le Moyen-âge avait créé deux maîtrises de la vie de l'esprit : l'Eglise et l'Université [1]."

Et que dire de l'architecture de cette époque, merveille d'inspiration chrétienne, et où chaque ouvrier était un artiste ! L'art se révélait partout dans les quartiers les plus pauvres, dans les constructions les plus humbles. Ce même sens artistique de tout ce peuple du Moyen-âge se voit encore dans sa sculpture, dans sa peinture, aujourd'hui objets d'admiration universelle, dans ses émaux, ses vitraux, ses tapisseries, ses broderies, dans tous les métiers enfin, où chaque ouvrier mettait son art, son idée, son inspiration personnelle avec d'admirables procédés d'exécution. On retrouve encore aujourd'hui dans les campagnes de France, parfois dans de bien pauvres logis, de ces meubles, chefs-d'œuvre de sens artistique, qui sont ensuite vendus à des prix fabuleux.

On objecte que l'Eglise, par ses dogmes, entrave le libre exercice de la pensée ; que les catholiques n'ont pas toute la latitude nécessaire dans la poursuite de leurs recherches. C'est ce que l'on prétend, ce que l'on colporte ; mais les faits,

1. *Réforme intellectuelle et morale de la France*, p. 101.

les découvertes, les grands travaux scientifiques des catholiques, on l'a vu quelques pages plus haut, prouvent le contraire. Est-ce le catholicisme qui a entravé la pensée de Christophe Colomb et l'a empêché de découvrir l'Amérique ? Copernic et Galilée de trouver le système du monde, Pasteur, le serum de la rage ? Est-ce le catholicisme qui a déprimé le génie d'un Velasquez, d'un Pierre-Paul Rubens, d'un Michel-Ange, d'un Raphaël, d'un Canova, et les ait gênés dans la production des chefs-d'œuvre qui ont illustré leur temps, et qui feront toujours l'admiration des siècles ? Ainsi, ces insinuations, dues à la mauvaise foi ou à l'ignorance, perdent toute leur valeur devant la réalité des faits. L'Eglise ne s'oppose nullement à ce que les sciences humaines utilisent, dans leur propre domaine, leurs principes et leur méthode ; mais, tout en leur reconnaissant cette légitime liberté, elle prend grand soin que, se mettant en opposition avec l'enseignement divin, elles n'accueillent des erreurs dans leur sein, ou que, franchissant leurs propres frontières, elles ne viennent usurper et troubler le domaine de la foi. Il est juste que chaque ordre de connaissances s'en tienne au champ d'action qui lui est propre, et que, sous prétexte de science, on ne s'arroge le droit de contredire la Révélation. A ces savants qui portent une main téméraire sur l'arche sainte du dépôt de la Révélation dont elle a la garde, c'est assurément son devoir d'intervenir et de signifier à ces hommes inconsidérés que leur science, que borne le monde physique, est

impuissant à discuter le problème des vérités révélées. A ces savants qui s'attribuent le droit et le pouvoir de fonder une morale au nom de la science, l'Eglise, d'un signe, leur fait comprendre qu'ils s'aventurent sur un terrain qui n'est pas de leur domaine, la vérité dogmatique et la conduite morale des âmes étant au-dessus de la science humaine. L'expérience de tous les jours ne fait que prouver que la science seule est absolument impuissante à améliorer l'âme, à former le cœur ou à éclairer surnaturellement l'intelligence. Ce n'est pas par l'instruction que l'homme acquiert l'esprit de sacrifice, qu'il apprend à devenir bon, généreux, dévoué, persévérant dans l'effort. A ces écrivains dénués de sens moral, dont les écrits licencieux corrompent la jeunesse, dont les insinuations insidieuses contre l'Eglise et ses ministres, dont les attaques contre les dogmes peuvent faire perdre la foi à tant d'âmes, les priver des consolations et des espérances que procure la religion au milieu des tristesses et des désillusions de cette vie, il n'est pas étonnant que l'Eglise, en mettant leurs livres à l'Index, avertissent les fidèles des dangers spirituels que la lecture de pareils écrits est de nature à produire. Elle jugera encore bon d'intervenir et de tracer une sage direction à ceux de ses enfants qu'un zèle intempestif emporte quelquefois au-delà des bornes de la prudence en ce qui touche la discipline, la gouverne générale de l'Eglise, ou certaines nouveautés nées de l'esprit du siècle, que l'Eglise ne peut admettre ou qu'il convient d'accepter avec discrétion.

D'ailleurs, dit l'illustre mathématicien Cauchy, "on est forcé de reconnaître de même qu'en réglant le cœur de l'homme, et lui interdisant de faux plaisirs, la religion ne fait que lui ouvrir une nouvelle source de joies ineffables, et préparer son bonheur ; de même, en imposant à l'esprit du savant certaines règles, elle ne fait que contenir son imagination dans de justes limites et lui épargne le regret de se laisser abuser par de faux systèmes ou de funestes illusions." C'est un fait d'expérience que celui qui est indifférent à la parole divine, court à l'aventure, n'ayant pour guides que les rêves de son imagination, les inspirations du caprice et les sophismes des passions. Le croyant, au contraire, en écoutant cette voix, ne perd qu'une liberté, la funeste liberté de l'erreur. La foi à l'Eglise est un point d'appui qui l'empêche de s'abuser.

Les cas que je viens de citer, cas exceptionnels, sont les seuls où l'Eglise, en vertu de sa divine autorité, soit obligée d'intervenir. Mais pour l'homme qui a vraiment l'esprit scientifique, dont la pensée est libre de tout préjugé, qui se contente de faire de la science pour la science, jamais cet homme ne sera gêné dans ses recherches ni par ses croyances religieuses ni par la discipline de l'Eglise. Il n'y a pas d'exemple d'une vérité scientifique certaine en contradiction avec une doctrine de l'ordre surnaturel [1].

" Non seulement la foi et la raison ne peuvent

---

1. Terrasse, *Apologétique chrétienne.*

" jamais s'opposer l'une à l'autre, mais elles se
" prêtent un mutuel secours. La droite raison
" démontre les fondements de la foi, cultive et
" développe à sa lumière la science des choses
" divines ; la foi assure la raison, l'affranchit de
" toute erreur et l'instruit de bien des vérités.
" Ainsi l'Eglise, loin de mettre obstacle à la cul-
" ture des arts et des sciences, l'aide au contraire
" et la favorise en beaucoup de manières. Les
" avantages que ces connaissances naturelles
" procurent à la vie humaine, elle ne les ignore
" ni ne les méprise ; elle reconnaît volontiers que,
" comme elles viennent de Dieu, le Seigneur des
" sciences, ainsi, bien employées, elles ramènent
' vers lui, avec le secours de sa grâce. L'Eglise
" enfin ne prétend nullement défendre à chacune
" de ces études d'employer, dans son domaine,
" les principes et les méthodes qui lui sont propres;
" mais en reconnaissant cette juste liberté, elle
" veille soigneusement à empêcher que les sciences
" humaines, en contredisant l'enseignement divin,
" ne se laissent égarer par l'erreur, ou que, sor-
" tant de leurs limites, elles envahissent et trou-
" blent ce qui appartient à la foi. [1]"

Concluons donc avec Hunter qu'il n'y a que les esprits superficiels, qui n'ont pas étudié les documents, qui sont aveuglés par la prétendue supériorité de leur époque, ou inspirés par leur haine systématique, pour oser accuser l'Eglise d'avoir favorisé l'ignorance.

---

1. Extrait du Concile du Vatican.

CHAPITRE IX

LE SENS DE LA VIE

La lecture des études qui précèdent m'a fait connaître le but de ma création, la place que j'occupe dans cet univers et ma destinée. Cette destinée n'est pas sur la terre, mais par delà le temps que nous y passons. La vie future doit achever celle-ci et contenter l'homme, J'ai pour établir cette vérité fondamentale le témoignage constant de l'humanité entière et l'irrécusable témoignage de ma nature et notamment celui de mes aspirations. Mon âme n'éprouverait pas une telle faim et soif de l'Infini si Dieu lui-même ne devait pas être ma destinée finale et ma suprême félicité. Je me mentirais à moi-même si je pensais autrement.

Dieu, qui est mon maître, m'a donc créé pour lui. "C'est lui qui nous a faits et nous sommes à lui." (Ps 100) Si j'en ai le pouvoir, je n'ai pas le droit de me soustraire à l'obligation qu'il me fait de tendre à ma fin. Je peux faire de ma vie ce que je veux, bien que, dans un autre sens, je sente parfaitement que je ne puis pas faire ce que je veux. Si je n'étais pas libre de faire de ma vie ce que je veux, il me serait inutile même de me poser la question de l'usage que je dois en faire.

La vie est donc pour moi une chose grave, importante, dont je ne puis disposer suivant les fantaisies de mon imagination. C'est à la lumière de l'éternité que je dois la regarder pour en comprendre le sens et la rendre bonne. Grâce à cette lumière, je verrai ce que c'est en réalité que cette vie de la terre, ce pourquoi elle m'est donnée, ce que je puis et dois en faire, où doit aboutir cette course à travers le temps. J'apprendrai à juger des hommes et des choses avec l'esprit même de Dieu. Mon court passage en ce monde ne doit pas être celui d'un oisif, d'un spectateur curieux ou amusé. Une vie inoccupée, incolore, médiocre, exempte de grandes fautes, même apparemment correcte et innocente, est une vie certainement manquée. Au simple point de vue humain, je dois avoir l'ambition de mener autre chose qu'une vie inutile laquelle, en somme, est une mauvaise vie. "Nul n'a rien, nul n'est rien par la naissance seule, ni par le seul fait de l'héritage ; se dispenser d'agir, de faire effort, de prendre de la peine, eût-on la plus belle fortune du monde avec un grand nom, c'est se condamner à l'insignifiance, à la nullité, c'est vouloir périr. Heureuse nécessité de ce temps qui prémunit contre la paresse et l'inertie et qui rend, pour ainsi dire, plus facile d'être homme en forçant à l'être. D'ailleurs, les périls de toutes sortes qui nous environnent nous font un devoir de ne pas nous endormir : de rien personne n'a la possession incontestée ; dans le domaine de la pensée, garder

des convictions inébranlées, c'est les conquérir presque, tant il y a à faire pour les défendre contre ce qui les menace au dehors et au dedans même ; dans tout le reste, c'est la même chose : on ne maintient rien, on ne préserve rien, on n'améliore rien non plus, jamais, ni nulle part, sans avoir à multiplier les efforts, les labeurs, les combats. Si, pour conserver saine notre pensée, il faut lutter, lutter est nécessaire pour raffermir la société attaquée par tant d'ennemis, et c'est encore par une lutte incessante que se détruisent quelques abus et que s'accomplissent de nécessaires réformes. Cette lutte, plus que jamais indispensable, plus que jamais aussi regarde chacun, est affaire de chacun. Si chacun attend de son voisin le salut, demeurant lui-même les bras croisés, rien ne marchera. A chacun d'agir, pour sa part, en homme de sens, en homme de cœur. Comment dès lors, l'abstention, l'indolence, la nonchalance ne prendraient-elles pas un caractère particulièrement redoutable et, disons-le, singulièrement odieux ? Car, enfin, on est plus coupable de gaspiller ses forces vives quand le devoir de les employer devient plus urgent. Si tout allait tout seul, si le mouvement régulier de la vie sociale assurait chacun et tous contre les heurts dangereux, quelque indulgence serait permise pour d'aimables somnolents ; mais quand tout est en question et en péril, quand tout est à faire, ne pas le voir, ou, le voyant, ne rien faire, c'est une impardonnable faute... Toute vie morale

demande du courage. Toute vie chrétienne demande du courage. Cela va de soi : dire qu'il faut agir et qu'il faut du courage, c'est tout un [1]."

Si le Christianisme prêche le renoncement, l'abnégation, l'esprit de sacrifice, le mépris de la vie, il ne prêche point l'inaction, mais un emploi sérieux de la vie. Outre mes efforts pour mon perfectionnement moral et l'éducation de ma volonté dans la pratique du bien, il exige l'exercice de la charité, l'amour effectif du prochain pour l'amour de Dieu, le service des pauvres à l'imitation de Jésus-Christ, l'évangélisation des petits et des humbles à l'imitation encore du Sauveur, l'amoureuse et active pitié pour ceux qui souffrent, le travail en vue de soulager les misères humaines, tout cela suppose une vie d'action.

Je connais les opinions, opinions confuses et discordantes, de plusieurs de mes contemporains touchant la vie et l'usage que je dois en faire ; mais il n'y en a qu'une, celle que me définit le Christianisme, qui est la vraie, puisqu'elle satisfait pleinement ma raison et répond aux exigences de ma nature. La science peut bien me procurer de grandes jouissances intellectuelles ; mais, étant un être moral, elle ne peut suffire à tout mon bonheur. Le positivisme, qui se réclame aussi de la science, n'a à m'offrir que des idées des plus pessimistes sur la vie. Rien de plus désolant que ce système, qui élimine l'obligation morale.

---

1. Léon Ollé-Laprune. — *Le Prix de la Vie*

La lutte pour la vie, la sélection naturelle, l'évolution naturelle sont des mots vides de sens en face de la question morale. Je dois donc autant me défier de l'optimisme soi-disant scientifique que du pessimisme positiviste.

Etant homme, je ne puis vivre comme la bête, n'importe comment, ni à l'aventure ni au gré du caprice. Je dois me faire une règle de vie qui corresponde à l'idéal de ma nature, une règle morale, c'est-à-dire une vie où l'homme obéit à Dieu. Entre la loi morale et mes désirs, il y a souvent conflit, où il me faut apporter une volonté intrépide. Comme homme et comme chrétien, j'ai autre chose à faire en ce monde qu'à me divertir, qu'à m'amuser, quoique le repos, la récréation soit utile à son heure. J'ai ici-bas une œuvre à faire, une tâche à remplir. Je suis responsable de ma conduite et comme ma vie doit se prolonger au-delà de ses limites actuelles, je dois rendre compte à celui qui m'a donné l'être, mais qui est en même temps mon protecteur et ma récompense, de la manière dont je dispose de moi-même et dont je remplis ma tâche. Que j'y pense ou que je n'y pense pas, cette éventualité n'en est pas moins certaine. Cette vérité, bien comprise, suffit pour transformer une vie humaine. Elle exerce sur notre existence entière une influence décisive. Elle affranchit l'intelligence de toutes les illusions sur les choses du temps, la tromperie de la bagatelle, comme le dit si bien l'Ecriture, et qui nous dérobe la réalité des choses;

elle brise les funestes attachements du cœur, redresse la volonté dans ses égarements et met fin à ses prévarications.

L'homme ne vit pas seulement pour lui-même. Il doit vivre aussi pour les autres aussi bien que pour lui-même. Il ne lui suffit pas de s'abstenir de nuire ; il doit s'efforcer de faire le bien autour de lui. L'amour du prochain, qui implique l'assistance, la sympathie, l'union, est un commandement précis et essentiel pour mon bonheur durant l'éternité. Je dois me préoccuper des misères auxquelles je puis apporter quelque soulagement. Si je portais l'égoïsme à ne point m'occuper du bien matériel, bien intellectuel et moral que je dois aux autres, je ne ferais pas mon devoir ou plutôt mon salut. Je dois, par mon exemple, par la charité et la prière, contribuer à faire régner le bien en ce monde et amener le plus d'hommes possible à la céleste béatitude.

Pour remplir nos devoirs envers Dieu et envers nos semblables avec fermeté et constance, il faut cultiver les facultés que Dieu nous a départies. C'est sa volonté qui doit nous instruire et nous guider. C'est la connaissance que nous avons de ce qui est bien et de ce qui est mal, du juste et de l'injuste, qui fait que nous sommes responsables envers autrui et envers Dieu.

La sphère du devoir n'est point limitée. Elle comprend tous les états de vie, les riches comme les pauvres. Il n'est pas en notre pouvoir d'être

riche ou pauvre, heureux ou malheureux ; mais je ne puis en ce monde me dispenser de remplir mon devoir, toujours et partout, même au prix des plus grands sacrifices. Le devoir le plus noble et le plus méritoire est celui qui se fait en secret et non à la vue des hommes. On l'accomplit alors avec dévouement et pour Dieu, sans vaine gloire.

Nos devoirs comprennent d'abord ceux que nous devons à Dieu, puis à ceux qui dépendent de nous, femme et enfants, à nos amis et relations de société. Il y a des devoirs de maîtres à serviteurs et de serviteurs à maîtres, de patrons envers leurs employés et d'employés envers les patrons, devoirs envers tous nos semblables, devoirs enfin envers l'Etat.

Je dois donc appliquer ma raison à bien saisir la responsabilité qui m'incombe et bien comprendre le sens de la vie, *"le terme final que, dans le plan de Dieu Créateur, doit atteindre la créature intelligente et libre, et qui doit, en la fixant, achever et consommer ma vie."* Mon insouciance à cet égard serait non seulement une erreur, une folie, mais le malheur de ma vie.

Ce problème de ma destinée emprunte même aux aberrations propres à notre temps un intérêt exceptionnel. "Cette pensée de la destinée finale est tellement la vraie lumière de notre vie sur la terre, disait un jour le P. Félix dans une de ses conférences, que, quand elle vient pour nous

à s'éteindre, ou, ce qui revient à peu près au même, quand on en détourne les yeux en la tenant dans un volontaire oubli, il se fait dans l'âme une profonde nuit. La vie devient alors comme un labyrinthe où les ténèbres se croisent avec les ténèbres et où l'on marche obscur et incertain, sans apercevoir une issue qui ramène à la lumière. Voilà pourquoi il faut que cette grande lumière brille toujours sur nous de son vif et pur éclat, si nous ne voulons pas nous condamner à marcher dans les ténèbres et nous précipiter aux abîmes. Dans tous mes mouvements et tous mes actes, dans mes souffrances comme dans mes joies, je regarderai ma fin suprême, je tendrai à ma fin suprême, à ma destinée finale."

Si je ne réponds pas, en effet, aux desseins que mon Créateur avait en me donnant l'existence, aurais-je réussi dans tout le reste, j'aurai tout perdu, et je serai du nombre de ces malheureux qui, éclairés enfin par la lumière d'outre-tombe, rediront ces terribles paroles que la Sainte Ecriture met en leur bouche. "Nous nous sommes donc trompés. Nous avons dévié du chemin de la vérité. La lumière de la justice n'a point lui sur nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous. Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité et de la perdition ; nous avons ignoré la voie du Seigneur. Ce fut la suprême et irréparable erreur de notre vie." (Sap. v. 6.)

La vie, dont chaque moment peut avoir de si formidables conséquences, m'est donc la chose

la plus sérieuse, mon bien le plus précieux et, pour la vivre vraiment, il me faut la prendre au sérieux. C'est le temps de la lutte et de l'épreuve. La vie présente vaut comme moyen, elle prépare l'avenir, et c'est ce qui en fait le prix.

La vie, en effet, est composée de moments dont la valeur est inestimable. Le temps, une fois perdu, est perdu pour jamais. Une heure que l'on abandonne chaque jour à l'indolence ou à des riens pires que l'indolence, ferait en quelques années, si elle était consacrée au perfectionnement de soi-même, un sage d'un ignorant et, employée à de bonnes œuvres, féconderait la vie d'un homme et ferait de son trépas une moisson d'actes méritoires.

On a souvent insisté sur la nécessité de se former de bonne heure un idéal élevé. Ce point de départ, bien orienté, nous sera d'un grand secours dans l'accomplissement de notre œuvre ici-bas. Il faudra cependant de constants et généreux efforts pour reproduire en nous l'image de ce que nous admirons comme beau et bon, qui n'est, en somme, que la véritable vie chrétienne. Mais rien ne m'apportera autant de consolation que de voir à la fin de mes jours, ma tâche soigneusement et parfaitement remplie, de m'être assuré, par une vie vertueuse, un lieu de repos pour la vie future.

Quelle est donc la plus haute et la meilleure forme de la vie que l'on puisse atteindre dans la

pratique pour la rendre effectivement bonne, se demande un auteur? Travailler à s'enrichir, gagner le plus d'argent possible, voilà à quoi, dit-il, se dépense généralement la vie de la plupart des hommes que je connaisse. La poursuite de la richesse semble absorber toute leur attention et leur promette le succès ; mais je ne crois pas qu'elle les rende heureux. D'abord, ils n'aiment guère la société ; leur préoccupation est telle que leur santé en paraît affectée ; en tout cas, ils ne semblent pas jouir des satisfactions et des plaisirs de la vie. Ils n'ont guère les loisirs de s'adonner aux douceurs de l'amitié, et leur vie intérieure, leur vie du foyer, ne compte presque pas pour eux. Ils ne lisent jamais, si ce n'est la page commerciale ou financière de leurs journaux. Arts, poésie, littérature, compositions dramatiques, tout cela est classé dans leur esprit comme des placements qui ne rapportent rien, comme de vaines matières spéculatives.

Ce n'est pas que je considère la richesse comme blâmable en soi-même, mais je ne dois pas la regarder, elle et les jouissances qu'elle procure, comme ma "fin" ; je ne dois pas en devenir esclave, mais m'en servir pour le bien. "C'est Dieu, dit Bossuet, qui envoie les biens temporels comme les autres, car il est l'auteur de tout..... Vrais en eux-mêmes, bons en eux-mêmes, puisque tout ce que Dieu fait est vrai et bon, mais trompeurs et empoisonnés par le mauvais usage que nous en faisons." D'ailleurs, quand je posséde-

rais seul tous les biens du monde, quand je jouirais seul de toutes ses délices, il est certain que tout cela ne durerait pas longtemps, dit l'*Imitation*.

Le sens de la vie ne consiste assurément pas non plus en une vie de plaisir. Une telle vie peut d'abord paraître attrayante, mais peu de personnes peuvent se la permettre, et ceux qui s'y sont adonnés n'en ont recueilli que des tristesses et des désenchantements. D'illustres victimes, tant dans les temps anciens que modernes, n'ont cessé, sur la fin de leurs jours, de gémir sur le vide et les amertumes qu'une telle vie laissait dans leur âme. En effet, qu'il soit raffiné ou grossier, l'excès dans le plaisir épuise l'âme sans la jamais contenter ; il amène toujours avec lui la satiété, la perte du sens moral, et, infailliblement, abrège la vie.

Le plaisir ne peut être le but et la fin de la vie, pas plus que l'ambition ou le désir déréglé de la célébrité. Une telle ambition ne vaut pas la dépense d'énergie qu'il faut pour l'atteindre. La vie est trop courte et trop précieuse pour être employée à poursuivre une pareille fin.

D'ailleurs, supposons que j'aie réussi à acquérir de grandes richesses et une position éminente, je ne serai pas encore satisfait. Je me prendrai bientôt à vouloir jouir de ces biens à perpétuité et à en désirer même davantage. La raison en est que les biens terrestres ne peuvent jamais pleinement satisfaire l'âme humaine. Ils sont

limités dans leur étendue et dans leur durée, tandis que l'âme aspire invinciblement à la plénitude, à quelque chose qui ne peut jamais lui être enlevé et au-delà de laquelle il n'y a rien à désirer. Ce quelque chose est Dieu, d'où nous venons et à qui nous devons retourner. C'est pourquoi, quand nous travaillons à notre amélioration morale, nous devons avoir en vue non seulement le perfectionnement de notre état naturel, mais notre préparation à cette vie surnaturelle d'union avec Dieu, qui est le premier objet et la fin dernière de notre être. Si l'homme ne vaut que par la volonté et le caractère, le chrétien ne vaut que par la vie morale supérieure.

Tel est le vrai sens de la vie et l'idéal que je dois m'en faire. Elle est destinée à apporter le bien-être et la joie à mon foyer ; elle fera en sorte que ceux qui dépendent de moi jouissent de tout le bonheur qu'elle est susceptible de faire naître. Elle éloigne les noirs soucis, les inquiétudes déprimantes, les revers, et empêche, en général, les ennuis du dehors de franchir le seuil de ma maison. Une telle vie ne peut être l'esclave de l'amour de l'argent, des plaisirs ou même d'une ambition désordonnée. Elle ne doit pas rester inactive ; elle doit cultiver le bon goût et s'entourer, socialement et intellectuellement, de tout ce qui peut la préserver d'habitudes vulgaires. Elle doit être bien ordonnée, sérieuse, reconnue pour son honnêteté et loyauté, respectée pour sa noblesse, aimée pour l'heureuse harmonie et la

beauté qui en font tout le charme. Par-dessus tout la religion, simplement et naturellement pratiquée, devrait être le principe même, le sang de son être, l'inspirant, la stimulant, la spiritualisant depuis ses actes les plus ordinaires jusqu'aux plus importants.

Si nous nous contentons de vivre honorablement aux yeux des hommes, sans chercher à surnaturaliser notre travail, nos misères, nos peines, nos joies, nous perdons le mérite divin de nos actions [1]. *Cherchez Dieu, dit l'Ecriture, et votre âme vivra.* Ce peu de mots résument les devoirs de l'homme et lui disent où il trouvera son bonheur.

* * *

"Chose admirable ! la religion chrétienne, dit Montesquieu, qui semble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci."

Saint Augustin avait déjà, en d'autres termes, exprimé la même pensée : "Si les rois de la terre et tous les peuples, si les princes et tous les juges de l'univers, si les jeunes gens et les jeunes filles, si les enfants et les vieillards avaient soin d'écouter et d'observer les règles que donne la religion chrétienne pour bien vivre, ici-bas la république

---

1. J'emprunte les pensées contenues dans ces dernières pages à l'excellent ouvrage de M. l'abbé Feeney, dont j'ai donné récemment la traduction.

serait prospère, florissante, et elle s'acheminerait ainsi vers le royaume bienheureux de la vie éternelle."

Chez le jeune homme, par exemple, la pratique fidèle de ses devoirs religieux suppléera en bien des circonstances à son défaut d'expérience de la vie. Elle fera de lui un fils naturellement respectueux et soumis, un citoyen intègre, circonspect dans sa conduite, prudent dans ses rapports avec ses semblables, un chrétien de véritable sens moral. La croyance religieuse apprend à se surveiller, à contrôler ses impulsions, à suspendre ses jugements, à déterminer sa volonté. Et que de fautes, de méprises, d'embûches, il évitera ainsi dans tout le cours de son existence ! que de regrets il s'épargnera pour la fin de ses jours ! Le christianisme, dont la nature est de tout concilier, l'invisible et le visible, le spirituel et le temporel, la personne et la société, le divin et l'humain, assure donc le bonheur des individus comme celui des nations. Dans les moments difficiles de la vie, la religion communique une force morale qui, au besoin, fait faire des miracles ; elle inspire une sagesse et une énergie dont elle seule a le secret. C'est au point qu'on pourrait penser que la religion, dont l'objet essentiel est le salut des âmes, aurait pour fin d'assurer le bien-être de l'humanité en ce monde, tant les avantages qui en découlent naturellement dans le domaine des intérêts terrestres sont nombreux et importants. Elle maintient le bon ordre dans

une société et assure la paix aux individus qui la composent. Elle a les paroles de la vie éternelle et par cela même de la vie présente. "Comparez en toute manière, dit un pieux auteur, soit du côté de la religion, soit du côté de la vie présente, l'état d'un homme esclave de ses passions, avec celui d'un chrétien qui leur fait la guerre, et qui vient enfin à bout de les assujétir, et vous avouerez que l'Evangile, en nous ordonnant cette guerre, travaille pour notre bonheur, même temporel."

Pour apprécier ce que nous devons au Christianisme en fait de civilisation et de douceur dans la vie, il suffit de se représenter ce qu'était le monde païen avant la venue de Jésus-Christ, les vices et les passions tyranniques des empereurs romains, l'avilissement de la femme, la position précaire et cruelle faite aux enfants, les doctrines incroyables des philosophes sur l'infanticide, l'esclavage, l'asservissement de tous les peuples à un seul, l'effroyable immoralité des institutions et des mœurs de ces anciennes sociétés, bien que la civilisation matérielle brillât, sous certains rapports, d'une splendeur extraordinaire. On a eu raison de dire qu'avant le christianisme, il se commettait plus de crimes dans le cours d'une année qu'il ne s'en commet aujourd'hui dans le cours d'un demi-siècle. Que nous serions misérables si nous nous voyions tout à coup privés de tout ce que nous devons à l'auteur de l'Evangile en fait de civilisation, ou si nous n'avions pas le

bonheur d'être chrétiens. Voyez encore aujourd'hui les peuples qui, sous l'influence de l'islamisme et du bouddhisme, croupissent, immobiles, jusqu'à l'abjection des races dégénérées.

Lors de l'établissement du Christianisme, six millions d'hommes pressuraient, foulaient aux pieds cent vingt millions d'esclaves. Et quel esclavage? On en usait comme on usait des animaux. On les vendait comme on faisait d'un animal, d'un meuble, d'une chose. On cherchait à effacer en eux tous les caractères distinctifs de la personne humaine. Ils étaient contraints à donner leur travail gratuitement, ne gagnant rien pour eux-mêmes. On les achetait, on les entretenait, mais on ne les payait pas. C'étaient des machines à voix humaine, comme les appelle Varron. La famille pour l'esclave n'existe pas. Il ne devient père ou mère qu'autant que l'intérêt, quelquefois, mais plus rarement, l'humanité du maître le permet. L'enfant, né esclave, n'appartient guère plus à son père et à sa mère que le petit animal domestique. Souvent il leur est enlevé. Les maîtres abusant de leur pouvoir, font d'ordinaire de leurs esclaves les victimes de leur luxure, de leur avarice, ou de leurs cruautés les plus atroces. La vie de l'esclave regarde seul le maître, qui n'en doit compte à personne. "Devenait-il vieux ou malade? Le plus sage, suivant d'illustres philosophes, était de le vendre avec les vieux bœufs et les vieilles ferrailles." (Caton, de *Re Rustica*, XXX, 111.) Si le maître

était tué par un esclave, la loi permettait que tous les autres, habitant la même maison, quel qu'en fût le nombre, fussent crucifiés. Les nécessiteux, les indigents, impropres à servir comme esclaves, sont traités encore plus durement que les animaux, quand ils ne sont pas jetés aux poissons des viviers pour les engraisser, ou aux bêtes de l'amphithéâtre comme une pâture. Galère fait rassembler les mendiants de son empire qu'il parque sur des barques qui sont ensuite coulées à fond.

Un des plaisirs les plus goûtés des raffinés de cette civilisation, aussi bien que du peuple romain, était de voir des hommes s'entretuer ou être broyés sous la dent des bêtes. Aussi le sort des gladiateurs était-il peut-être encore plus lamentable. Hommes et femmes trépignaient de plaisir au spectacle de ces tueries, que sanctionnaient les lois. Ces atrocités se passaient au siècle d'Auguste, à une époque où les Lettres et les Arts avaient atteint leur plus haut degré de perfection, où la civilisation latine était à la fois en pleine puissance et en pleine beauté. On a calculé, dit un érudit, que les spectacles des gladiateurs coûtaient en moyenne, 30,000 hommes par an. Ces spectacles, propres d'abord aux Romains, s'étendirent dans tout l'empire, en Gaule, en Espagne, en Grèce, en Asie. Je ne dirai rien des horribles persécutions des chrétiens en pleine splendeur de la civilisation romaine ; elles sont suffisamment connues. En un mot, la vie humaine n'était

comptée pour rien ou du moins pour peu de chose. Tout prisonnier de guerre était mis à mort ou réduit en esclavage. Les faibles et les humbles étaient l'objet du mépris universel. Quant à l'enfant, il vivra si le caprice du père le permet. Il a sur lui droit de vie ou de mort. S'il a le malheur de naître avec quelque infirmité, ou même s'il ne plaît pas, on le laisse là et il meurt sur place, ou bien le fleuve ou l'égout le débarrassent de ses infâmes parents. A Sparte et à Rome, les premiers codes ordonnaient au père de tuer son enfant s'il naissait difforme ou contrefait. D'autres fois, on l'exposait comme une vile marchandise. Quelque trafiquant s'approchait, l'estropiait et plus tard l'envoyait, aveugle ou boiteux, mendier à son profit. Cette conduite était conforme à l'enseignement des sages de ce temps.

Le droit romain, dit Ozanam [1], donnait toute puissance "non seulement sur les biens et sur la vie, mais sur les âmes, sur les consciences : Rome étant divinisée, ses volontés étaient divines, légitimes... Un autre vice profond, c'était l'effroyable inégalité dont tous les efforts de la conscience n'avaient pu avoir raison"... "D'après la loi romaine, la femme était toute sa vie maintenue en tutelle ; le fils était soumis au droit de vente et même au droit d'exposition dès sa naissance ; l'esclave était dépourvu de tout droit."

---

1. *La Civilisation au Ve siècle.*

"L'Eglise, au milieu de ce déchaînement des passions cruelles et sanguinaires, demande et impose le respect de la vie. Une multitude d'hommes ne verraient pas même le jour, ou ne feraient que naître pour aussitôt périr, si la morale catholique ne combattait énergiquement pour eux contre les dégradantes et cruelles lâchetés de la volupté, ou contre la honteuse prudence d'une science économique sans foi et sans pudeur. L'Eglise n'admet pas que l'homicide ou la luxure aient plus de droit sur les origines de la vie que sur ses développements. Elle n'admet pas que l'enfant soit un jouet ou une gêne, que les parents ne soient pas pour lui mais lui pour eux. Elle va plus loin. Elle inspire pour lui les dévouements admirables, s'il est pauvre ou orphelin. Elle lui procure un asile et un foyer, l'éducation du cœur, l'instruction de l'esprit, la direction des premiers pas dans le monde, la vie enfin qui convient à un enfant de Dieu.

"Elle exige le respect de toute vie. Sans doute, elle ne peut empêcher le fléau de la guerre, mais elle proscrit le meurtre sous toutes ses formes. La vie de l'esclave est à ses yeux aussi respectable que celle du prince. Et, quand elle fut admise à parler aux empereurs avec autorité, elle obtint d'eux la proscription des combats de gladiateurs [1]."

L'Eglise, comme le disait encore si récemment un de nos distingués prélats, Mgr Mathieu, a pris

---

1. Léon Duflot, *Apologétique chrétienne*.

l'humanité dans la boue où elle se vautrait pour lui faire atteindre une perfection inconnue à l'antiquité païenne. Elle a enrichi les intelligences ; elle a purifié les cœurs. Il n'est pas une misère qu'elle n'ait pas soulagé, pas une lutte devant laquelle elle ait reculé, pas un état social sur lequel on .'ait vue incapable d'étendre ses bienfaits

Le Christianisme ne contribua pas peu à atténuer les effets de la pauvreté, qui était non seulement méprisée dans le monde antique, mais qui constituait une sorte d'esclavage. Une révolution s'opéra à cet égard dans les esprits, puis, nécessairement, dans les mœurs. "Dans chaque cité, dit Fustel de Coulanges (*La Cité antique*, p. 401) le pauvre et le riche étaient deux ennemis qui vivaient à côté l'un de l'autre, l'un convoitant la richesse, l'autre voyant sa richesse convoitée. Entre eux, nulle relation, nul service, nul travail qui les unit. Le pauvre ne pouvait acquérir la richesse qu'en dépouillant le riche. Le riche ne pouvait défendre son bien que par son habileté ou par la force. Ils se regardaient d'un œil haineux."

Après l'établissement du christianisme, l'antagonisme des classes disparaît. A la disparité sociale et à la haine succèdent l'égalité des âmes, la fraternité des cœurs. Jésus ayant proclamé l'égalité de tous les hommes, le pauvre devient l'égal du riche, ou plutôt le riche et le pauvre

s'aiment et se regardent comme "frères". On pourvoit aux besoins des pauvres au moyen d'un fonds commun. On se souvient que le Christ lui-même mena ici-bas la vie du pauvre et qu'à son exemple on ne devait plus mépriser la pauvreté. Dans les premiers siècles et pendant tout le Moyen âge, l'Eglise prit un soin particulier des pauvres, et il en fut ainsi jusqu'au temps de la Réforme, qui brisa l'unité chrétienne, et qui, étant la négation du principe de l'autorité religieuse, le principe même sur lequel Jésus-Christ a basé tout son enseignement, introduisit l'anarchie, dont le monde a tant souffert depuis. Si l'Eglise continua à regarder cette partie déshéritée et souffrante de l'humanité comme la portion chérie du Christ, il n'en fut pas ainsi dans les pays qui adoptèrent la nouvelle doctrine, ou plutôt les nouvelles doctrines, car elles se modifièrent presqu'à l'infini, suivant les idées que s'en firent les propagateurs en vertu du Libre examen, qui en était la base.

La conception que l'on se faisait de la propriété prit avec le christianisme la forme qui lui revenait, et qui est ainsi définie par Bourdaloue dans un de ses sermons :

"Ces richesses que vous possédez, dit-il, ne sont pas proprement à vous, parce q ue vous nen êtes, par rapport à Dieu, que les dispensateurs ; parce que vous devez lui en rendre compte un jour, parce qu'en vertu de l'obligation indispensable de l'aumône, vous en êtes redevables aux pauvres."

L'Eglise, en soustrayant la femme à la dégradante servitude qui l'opprimait sous le régime païen, l'a réintégrée dans sa dignité d'épouse et de mère et en a fait la compagne et l'égale de l'homme, non pas dans le sens prôné par certaines émancipatrices modernes, qui tend à faire dévier la femme de la voie de ses devoirs, à la tirer du foyer pour la vie extérieure, mais dans celui de sa véritable dignité, de sa vraie nature, de sa vocation et de ses besoins. La famille, désormais, sera en honneur. Le divorce, devenu une pratique habituelle chez les Romains, ne connaîtra pas le foyer chrétien. L'Eglise fait du mariage une union sacrée. Elle lui assure son unité, son indissolubilité, sa dignité, sa tranquillité par l'union des cœurs et l'égalité des droits, sa prospérité et sa joie par la fécondité, l'ordre, le travail et l'épargne.

La personne humaine a été élevée en dignité et rétablie dans ses droits. Il ne sera plus permis à l'Etat de considérer le corps et l'âme de chaque citoyen comme lui appartenant. Jésus-Christ a affranchi les peuples de ce joug abominable. "Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu." La conscience humaine est enfin libérée. La religion nouvelle arrache à César, l'Etat, son empire sur l'âme, ce quelque chose qu'il y a dans l'homme qui n'est pas à César. La famille également ne sera plus à César, mais au père. Le chrétien dorénavant devra obéir sans doute, mais sans lâcheté, être

fidèle sans sacrifier aucun des droits de la conscience. Tous les hommes sont frères et égaux devant Dieu. "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même, dit le béni Sauveur, c'est mon commandement, un commandement nouveau. Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait." Il s'identifie avec les pauvres ; ils ont toutes ses préférences : "Tout ce que vous ferez au moindre des miens, c'est à moi-même que vous le faites." "Il n'y a plus ni Juifs, ni Gentils, ni esclaves, ni hommes libres ; vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ", s'écriera plus tard saint Paul en interprétant la doctrine du Maître.

Voilà donc, en effet, la doctrine nouvelle, la loi divine de l'amour, qui est tombée des lèvres du Christ et qui a révolutionné l'univers. C'est la doctrine où la civilisation nouvelle va puiser son élément moral, doctrine à laquelle elle devra en même temps sa prospérité matérielle et sa culture intellectuelle.

L'idée d'humanité pour la première fois entre dans le monde. Elle pénètre l'âme des plus grands comme des plus petits. Elle devient par le Christianisme l'amour de l'humanité, c'est-à-dire du prochain quel qu'il soit, sans égard à son état, sa condition, sa nationalité.

Non seulement les hommes, mais les peuples, devront se traiter avec justice, avec bienveillance et charité. C'est la doctrine que l'Eglise a reçue de son divin Fondateur et qu'elle n'a cessé de

prêcher. Jésus-Christ par son exemple et l'Eglise par son enseignement ont réhabilité le travail et relevé l'ouvrier de l'état d'abjection et de misère morale dans lequel le tenait le paganisme. Jésus a établi et consacré la dignité du pauvre et du travailleur. Il a posé de plus les conditions fondamentales et enseigné les principes seuls capables d'assurer la liberté, le bien-être et le progrès moral du prolétariat ; son Evangile contient les conditions qui doivent régir le capital et le travail. "Rends à ton ouvrier, dit l'Ecriture, le prix de son travail. Ne fais point tort au mercenaire qui dépense sa vie pour toi. Il doit vivre de son salaire."

Les premiers chrétiens vivaient tous de leur travail, travail manuel qui finit par prendre dans la société un rang honorable. L'Eglise dans le cours des siècles s'est toujours préoccupée du sort des travailleurs ; elle n'a rien négligé de ce qui pouvait être fait pour rapprocher les diverses classes de la société et établir entre elles une entente, une union parfaite. Si elle n'a pas réussi à faire disparaître plus tôt l'esclavage, c'est que la chose n'était pas possible ; si la paix et la concorde n'ont pas toujours existé entre les peuples chrétiens, la faute n'en peut être imputée à l'Eglise ni à son enseignement, et si aujourd'hui le monde présente tous les symptômes d'une décadence qui nous ramène aux mœurs du paganisme et nous menace d'une nouvelle barbarie; si un abject matérialisme nous envahit, nous

avilit, nous faisant presque désespérer de l'avenir, si l'antagonisme entre le capital et le travail devient plus âpre que jamais, du moins dans certains milieux ; si, dans plus d'un pays, la haine des classes renaît, c'est que, de part et d'autre, on oublie le vrai sens de la vie, qu'on méconnaît les préceptes du Christianisme et les devoirs précis qu'il prescrit, relativement au travail, tant aux employeurs qu'aux employés.

Si, comme au temps de la décadence romaine, la plaie toujours croissante du divorce, qui bouleverse la vie de famille, continue à se répandre; si elle ronge comme un chancre hideux en particulier la société de la grande république américaine au point de devenir non seulement un scandale national, mais ce qui devrait donner sérieusement à réfléchir, un mal social qui contient un germe de mort pour la nation, (il y aurait eu un divorce sur neuf mariages, suivant les dernières statistiques) c'est que l'on ne connaît plus ou que l'on méprise le commandement de Dieu qui défend de "séparer ce que Dieu a uni", en parlant de l'homme et de la femme, c'est-à-dire du mariage chrétien [1]. Qu'une transgression si générale de la loi divine soit une cause de dégénération, malgré une certaine culture et la richesse matérielle inouïe à laquelle est parvenue la République, les signes en sont évidents pour qui-

1. Les Etats Unis comptent 130,000 divorces dans l'année qui vient de s'écouler. (Voir *L'Action catholique*, 6 août 1920.)

conque veut comparer les idéals que semble poursuivre la génération actuelle avec la spiritualité des conceptions, l'élévation des intelligences, l'austérité des mœurs, la dignité des habitudes et de principes des générations antérieures. Il n'y a pas à en être trop étonné lorsque l'on sait jusqu'à quel point le matérialisme a envahi le peuple américain par l'éducation purement utilitaire que l'on donne aux générations scolaires.

Le mal, d'ailleurs, est général au point de vue de la conduite de la vie. Le sentiment du devoir, l'esprit public, le patriotisme, le sentiment de la famille, l'amour mutuel, ont décliné en même temps que l'affaiblissement du sentiment religieux. L'abaissement des caractères, la course effrénée aux plaisirs, la recherche passionnée de la richesse et de la jouissance, l'exploitation de la misère publique par des profiteurs cupides, cyniques, profiteurs à courte vue et fort mal avisés d'ailleurs, le spectacle de tant d'individus dont les intérêts et les convoitises sont tout le code moral, le dégoût du travail, les exigences exorbitantes d'une liberté qui dégénère en licence, un dérèglement dans les mœurs inconnu encore il y a quelques années, et qui atteint maintenant jusqu'à l'enfance, grâce à cette double école de perversion les exhibitions du cinéma et les histoires de crimes que certaines feuilles publiques se plaisent à raconter, tout cela, joint à l'ignorance de plus en plus profonde des choses de la religion, nombre d'hommes vivant et d'enfants grandissant

dans une atmosphère où Dieu est inconnu, caractérise aujourd'hui un état d'esprit très répandu, et nous présage des maux encore plus redoutables que ceux que nous venons d'éprouver [1].

"Parce que l'horizon est sombre et qu'un orage se prépare, on enlève les paratonnerres ; parce qu'il serait raisonnable de se recueillir, on s'amuse frénétiquement ; parce qu'il serait impérieux d'épargner pour les temps durs qui viendront certainement, on dépense follement ; le plaisir est devenu l'occupation principale, le luxe est devenu l'ordinaire ; le plaisir et le luxe font dépenser plus d'argent que le nécessaire qui coûte si cher [2] .."

Naguère encore, alors que le sens du devoir s'imposait, on travaillait pour *gagner sa vie ;*

---

1. " A l'intérieur de chaque Nation le feu couve sous la cendre. Les foyers d'anarchie et de révolutions se multiplient. L'angoisse étreint les âmes. Des signes précurseurs de catastrophes épouvantables se manifestent dans tous les pays. Oui, la civilisation est menacée." (Paroles de lord Robert Cecil prononcées à la Chambre des Communes, Angleterre, le 19 décembre 1919.)

Le fait est que les meneurs du socialisme, qui ne cherchent qu'à tourner au profit de l'irréligion et du désordre les imperfections inhérentes à la nature humaine et à tout état social, s'évertuent à créer un mouvement international et mondial des plus dangereux, et mènent les peuples à leur perte. Il n'est pourtant pas à appréhender que le socialisme vienne jamais à régner autrement qu'à l'état sporadique ; mais si cela arrivait ce serait la fin des dernières velléités d'initiative et de travail, et l'anéantissement de la liberté individuelle, comme cela existe aujourd'hui en Russie.

2. Voir l'article intitulé : "Comment l'humanité se porte et se comporte", publié dans le *Crédit Canadien*, livraison du mois de mai 1920.

aujourd'hui pour un trop grand nombre, l'idéal de l'existence se réduit à ne travailler que pour s'enrichir, et au plus vite.

Ne craignons pas de le proclamer, écrit un contemporain, le vrai remède au mal social qui nous ronge, c'est le retour à la vraie conception de la vie dégagée du matérialisme. Le matérialisme engendre l'égoïsme, de tous les vices le plus antisocial. Et l'égoïsme, hypertrophié par notre civilisation matérielle, est l'ennemi le plus dangereux de la vraie civilisation. Moins on fait d'efforts, moins on en veut faire ; plus on satisfait ses désirs, plus on veut les satisfaire ; on pense d'autant plus à soi qu'on y a pensé davantage, et l'on pense d'autant moins aux autres qu'on pense plus à soi. "

Dans une étude du Dr Robert Meader, sous ce titre significatif : "Au lit de mort de la société", on lit ces observations profondes et remarquablement justes :—"Il n'y a qu'un moyen de sauver la politique de la crise grave qu'elle traverse dans le peuble et le Parlement : en faire de nouveau une politique catholique. Elle est à son lit de mort : si elle veut continuer à vivre, il faut qu'elle se convertisse. La société est perdue sans remède si l'esprit catholique ne ramène pas partout le courant vital que seul il peut donner : dans le peuple, à l'école, dans le gouvernement, les lois et les constitutions. C'est pour cette raison qu'il faut moins s'occuper aujourd'hui des études politiques ou économiques que des rapports sur la

situation religieuse. Aujourd'hui, en plein déluge, une seule chose doit concentrer tous les regards : l'arche, l'Eglise, une, sainte, catholique et apostolique. *Non e tempo da omilie*, écrivait une feuille radicale italienne.—"Le temps est passé des sermons !" Erreur : en ce moment, c'est sur toutes les places publiques, dans tous les journaux et sur toutes les tribunes qu'il faut prêcher."

Si on voulait être justes et raisonnables les uns envers les autres, les hommes des diverses classes sociales, parce qu'elles vivraient selon l'Evangile, assureraient enfin la paix du monde. L'Evangile, qui est l'esprit même de Jésus, peut seul aujourd'hui comme autrefois guérir nos maladies individuelles et sociales. "Aux maux qui nous affligent, il n'y a qu'un seul et unique remède : Jésus-Christ et sa doctrine ; que si l'on s'obstine à ne pas recourir à ce seul et l'unique remède, on aboutit fatalement : au point de vue individuel, à l'égoïsme sous toutes ses formes; au point de vue social, à la révolution, à l'anarchie, à la destruction [1]."

Quand l'Evangile fut révélé, dit un commentateur, ce qui lui attira, malgré les obstacles en apparence insurmontables, la confiance des hommes, c'est qu'il apportait avec lui la parole et la doctrine de vie. L'Homme ne vit pas seulement de pain. Le bien-être matériel, les lois conçues et appliquées suivant les caprices du jour, les

---

1. Extrait du discours prononcé par le pape Benoit XV le 24 décembre 1919, devant le Sacré Collège.

acclamations ou les revendications des masses ne suffisent pas à lui donner l'abondance d'être à laquelle il aspire. Créature raisonnable, il a besoin, pour se conduire individuellement, familialement, socialement, d'une doctrine raisonnée, logique en toutes ses parties, qui réponde à sa dignité.

Notre foi religieuse et la force de nos traditions nous ont préservés jusqu'ici des assauts du matérialisme et de ses brutalités ; c'est le témoignage qu'on se plaît à nous rendre. Notre population, en effet, n'a peu de goût pour les théories irréalisables. Nos ouvriers s'intéressent à leur travail, respectent les lois, tiennent à la vie domestique, et leur droite raison leur fait voir la nécessité d'une hiérarchie sociale. Aussi bien, nos écoles et nos universités sont des foyers de saines doctrines, d'un patriotisme éclairé, sources de paix, de bonheur et de véritable progrès. Soyons assez sages pour apprécier et conserver ce qui est propre à nous sauver et qui nous fait estimer de ceux qui nous entourent. Deux hommes d'Etat éminents ont déclaré cette année même "que la survivance de la démocratie et la survivance de la paix dans le monde entier dépendent de la renaissance de la vraie religion sur laquelle la civilisation du monde chrétien a été établie [1]." Nous avons l'avantage de posséder cette vraie religion, et l'Eglise catholique, tout le passé de notre

1. L'ambassadeur anglais Geddes et le vice-président Marshall.

histoire le proclame, est le guide le plus sûr que nous puissions suivre si nous voulons continuer à survivre, à jouir de la paix sociale et à nous faire respecter.

La conception du travail, tâche sacrée toujours aussi honorable que nécessaire, et qui exige une application consciencieuse de tout l'être, n'est plus aujourd'hui, dans nombre de pays, aussi en honneur qu'autrefois. On ne considère plus le travail comme une obligation morale mais seulement comme une nécessité physique. Pour plusieurs la chose qui importe est le salaire. Et ainsi disparaît le goût du travail bien fait, l'ardeur à acquérir des connaissances nouvelles dans l'accomplissement de l'œuvre à laquelle on collabore.

Nous sommes loin de cette époque si peu ou mal connue et si souvent injustement décriée du Moyen âge, où chaque ouvrier était un artiste ayant tout à la fois conscience de ses devoirs et de sa dignité. C'est là surtout que l'on voit l'énorme différence qui distingue la civilisation chrétienne de l'ancienne civilisation.

"Ce qui est particulièrement remarquable au Moyen âge, c'est la conscience que les artisans avaient de leur dignité, la fierté qu'ils ressentaient de leur profession considérée par eux comme une véritable noblesse. L'envie entre classes n'existait pas alors, parce que chacun était satisfait et fier de la place qu'il occupait dans la société. Et c'est ainsi que par l'esprit chrétien la société du Moyen âge connut vraiment le bonheur ter-

restre que Kant a si bien défini "le parfait contentement pour "chacun dans son état."... Les classes existaient au Moyen âge et jamais une société ne sera sans classes, mais sans haine et sans dédain de classe à classe, et l'on peut dire que dans cette société tous les genres de la paix sociale avaient été semés par l'Eglise [1]." A tel point qu'Auguste Comte lui-même qualifiait "d'admirable" le programme social du Moyen âge, le considérant comme "le chef-d'œuvre politique de la sagesse humaine." Il parle encore des "immenses progrès intellectuels réalisés par le système du Moyen âge." Il n'y a pas grand mérite à les admettre, ces immenses progrès intellectuels en présence des Roger Bacon, des Thomas d'Aquin des Dante, des Michel-Ange et autres génies propres à ces temps et dont le nôtre est si pauvre, génies qui ont émerveillé le monde par la splendeur de leurs créations.

Ces siècles passés, malgré leur rudesse, avaient de l'héroïsme et chez nombre d'hommes d'élite une élévation de sentiment, une grandeur morale que notre époque ne connaît plus. Les guerres de ce temps-là, quoi qu'on en dise, n'étaient que d'innocentes chevauchées comparées à la guerre de sauvages d'où nous sortons à peine et où tant de millions d'hommes sont péri.

Ce n'est pas à dire qu'on voudrait faire revivre cet âge, qui ne pouvait convenir qu'au temps où

1. Gustave de Lamarselle, Auteur.

il a existé. Mais ce qui convient à tous les temps, ce qu'il est indispensable de conserver à toutes les époques, si l'on veut jouir de la paix, de cette tranquillité de l'âme que la terre est susceptible de nous procurer, c'est l'esprit de foi, la pratique des vertus chrétiennes et la soumission aux décrets de la Providence, qui animaient ces populations d'autrefois et qui faisaient que, en dépit de ce que ces temps pouvaient laisser à désirer en fait des commodités de la vie elles étaient plus heureuses, plus satisfaites que nous, avec toute notre science, nos progrès matériels, nos richesses et notre prétendue et mensongère égalité. Nous faisons bien de recueillir et de conserver par écrit les gais refrains et les divertissants propos de ces joyeuses populations, car nous ne les entendons plus, les nôtres n'étant plus d'humeur à chanter, au milieu des désirs, des convoitises, du besoin factice maladif, que le progrès matériel crée sans cesse sans pouvoir apporter de quoi les satisfaire. Ces hommes d'autrefois possédaient la grande et vraie lumière, lumière supérieure des intelligences, qui a une autre origine que celle que projettent nos fourneaux embrasés ; ils connaissaient le secret du contentement et de la joie; leur appétit se bornait à leur avoir ; ils concevaient le véritable but de la vie et vivaient dans l'ordre. Ils n'étaient pas exempts de souffrances, de maux comme il y en a toujours eu, comme il y en aura toujours. Mais ils les comprenaient, et savaient ce qu'ils

devaient en penser. L'âme, l'esprit, le cœur étaient sains. "Il y avait une immense santé morale qui neutralisait toutes les maladies du corps social, qui leur opposait un antidote tout puissant, une consolation positive, universelle, perpétuelle dans la foi[1]." Ils reconnaissaient Dieu comme le maître de toutes choses, et, dans l'Etat comme dans l'école, ils lui réservaient la place d'honneur. Ils savaient prier, enfin, ces hommes, et au sein des plus grandes épreuves, la prière, leur apportait la paix et la joie. Rapprochons-nous donc de Dieu. Qu'il soit le centre de notre vie. Observons ses commandements ; gardons le droit sentier du devoir, les disciplines anciennes, la pratique de la justice, de la charité, ne bornant pas à la terre nos aspirations, et nous aurons le contentement intérieur, la paix de l'âme en même temps que la paix sociale tant recherchée, réalisant ainsi ce que dit si justement Montesquieu que "la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci."

---

1. Montalembert, *Sainte Elizabeth de Hongrie*, Introduction.

CHAPITRE X

POÉSIE BIBLIQUE.—LES PSAUMES.

Si la Bible a les paroles de la vie éternelle, elle charme encore le lecteur attentif par ses grandes beautés littéraires. Il se dégage de ces pages sacrées une poésie que nul auteur profane n'a jamais surpassée. C'est une épopée à la fois divine et humaine. Les récits bibliques de l'Ancien Testament mettent en scène des héros, tels que Gédéon, Jephté, David, Jonathas, qui intéressent pour le moins tout autant que les personnages de l'Illiade et d'Homère. Ils nous présentent des tableaux d'une simplicité et d'une grâce incomparables, des peintures de mœurs d'une beauté et d'une délicatesse à ravir. Si le 18e siècle n'a pas compris les beautés littéraires de la Bible, s'il s'est même efforcé de la représenter sous un faux jour, personne aujourd'hui n'oserait contester le mérite littéraire des écrivains sacrés.

Le génie humain n'a jamais rien produit comme la *Genèse*, chef-d'œuvre de narration dans son antique simplicité, et où l'exposition des faits tient constamment l'attention en éveil. "Personne, dit un critique, n'a jamais connu mieux que Moïse le secret de ces formes dramatiques qui donnent tant de charme et de mouvement au récit. Ses personnages sont presque toujours

en scène ; leur dialogue est si naturel que l'on croirait assister à leurs entretiens [1]."

"On a tant écrit sur la Bible, dit Chateaubriand, on l'a tant de fois commentée, que le seul moyen qui reste peut-être d'en faire sentir les beautés, c'est de la rapprocher des poèmes d'Homère... Les passages les plus fameux et les plus admirés dans Homère, se retrouvent presque mot pour mot dans la Bible, mais avec une supériorité incontestable."

Les Hébreux avaient recours à la poésie pour exprimer leurs joies et leurs peines, les événements heureux et les deuils de la vie privée et de la vie publique. David chante le passage de la Mer Rouge ; Débora la victoire de Barac et la défaite de Sisara. David, dans une élégie qu'aucune langue humaine n'a égalée, s'attendrit sur la mort de Saul et de Jonathas ; Jérémie, dans ses touchantes lamentations, déplore les malheurs de son peuple emmené en captivité. Diverses autres circonstances de la vie, les moissons et les vendanges, qui étaient l'occasion de bruyantes réjouissances, étaient célébrées par des chants poétiques.

Mais la poésie hébraïque est avant tout une poésie religieuse ; ce que les Hébreux composaient surtout, c'étaient des chants religieux. Le culte qu'ils rendaient à Dieu consistait principalement en chants sacrés avec accompagnement de musi-

---

1. J.-B. Salgues, *De la littérature des Hébreux*.

que. Nul recueil ne peut être comparé sous ce rapport à celui des Psaumes pour l'élévation des sentiments, la profondeur de la piété, l'éclat du lyrisme, l'intime union du poète avec Dieu. On sait que David eut le glorieux privilège d'être l'un des ancêtres du Messie.

On admire les beautés littéraires et surtout le sublime du style hébreu de l'Ancien Testament, particulièrement dans les psaumes et les prophètes. En effet, les plus belles odes de Pindare n'en supportent pas la comparaison. Chateaubriand, de Maistre, de Bonald, lord Byron, Lamartine, Mgr Dupanloup, Mgr Plantier, Louis Veuillot, nous ont laissé des pages émues sur le style des écrivains bibliques, qui emprunte à la grandeur des sujets traités et aux scènes de la nature un éclat extraordinaire, et pourtant ils n'avaient lu de la Bible que des traductions, et l'on sait tout ce que perd un texte rendu dans un idiome étranger. Je ne reproduirai ici cependant sur la poésie des Livres saints que les témoignages de quelques auteurs que signale M. l'abbé Verniolles dans ses *Récits bibliques et leurs beautés littéraires*.

"Le jeune Bossuet, raconte Maury, était déjà en rhétorique et connaissait tous les historiens et les poètes de la Grèce et de Rome, quand le hasard offrit la Bible à ses yeux dans le cabinet de son père. Il en lut avidement quelques pages, et, en parcourant ce livre divin, son âme fut saisie d'un enthousiasme qu'il n'avait pas connu

jusqu'alors. Toutes les splendeurs de la littérature profane pâlirent à ses yeux devant ces grandes images et ces hautes conceptions."

On sait avec quels accents d'admiration l'évêque de Meaux a parlé de la poésie, de l'éloquence et de la suavité des psaumes. On peut appliquer aux autres parties de l'Ecriture presque tout ce qu'il a dit des psaumes : "Je n'aime point les fables, écrivait-il à Santeuil ; nourri dès longtemps de la sainte Ecriture, qui est le trésor de la vérité, je trouve un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain."

"Dans les temps, dit-il ailleurs, où les histoires profanes n'ont à nous conter que des fables, l'Ecriture, qui est sans contestation le plus ancien livre qui soit au monde, nous ramène, par des événements précis, et par la suite même des choses, à leur véritable principe, c'est-à-dire à Dieu qui a tout fait, et elle nous marque distinctement la création de l'univers et celle de l'homme en particulier."

Ecoutez maintenant Fénelon, qui pourtant goûtait beaucoup les auteurs profanes :

"Pour sentir l'éloquence de l'Ecriture, dit-il dans ses *Dialogues*, rien n'est plus utile que d'avoir le goût de la simplicité antique : la lecture des auteurs grecs sert beaucoup à y réussir. Mais l'Ecriture les surpasse tous infiniment en naïveté, en vivacité, en grandeur. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses *Cantiques*. Jamais nulle ode grecque ou latine

n'a pu atteindre à la hauteur des psaumes. Jamais Homère ni aucun poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel les royaumes ne sont rien et l'univers n'est qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on repliera demain... Qu'il a-t-il dans l'antiquité profane de comparable au tendre Jérémie déplorant les malheurs de son peuple, ou à Nahum voyant de loin tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable ? Lisez encore Daniel dénonçant à Balthasar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui, et cherchez quelque chose de comparable dans les sublimes originaux de l'antiquité."

On se rappelle l'enthousiasme de La Fontaine, qui fut comme ravi hors de lui-même après avoir lu le prophète Baruch : Dans la Bible, a-t-il écrit quelque part, vous trouvez plus d'élévation, de majesté, de force, que n'en ont eu jamais les Homère et les Virgile.

"Le Cantique de Moïse, dit Rollin, surpasse tout ce que les profanes ont de plus beau dans le genre. Virgile et Horace, les plus beaux modèles d'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Virgile me paraît tout de glace, Moïse tout de feu."

On sait que Laharpe, emprisonné sous la Terreur, fut converti par la lecture de la Bible : Quand même, dit-il, les poèmes de Moïse, de David et d'Isaïe, nous auraient été transmis que comme des productions purement humaines, ils seraient encore, par leur antiquité et leur originalité, dignes de toute l'attention des hommes qui pensent, et

par les beautés uniques dont ils brillent, dignes de l'admiration de tous ceux qui ont le sentiment du beau. . . . On a vu les plus déterminés ennemis de la religion révérer comme poètes ceux qu'ils rejetaient comme prophètes, et Diderot laissait à la Bible une place d'honneur à côté d'Homère."

"Dans les Livres saints, dit Maury, on trouve des pensées si sublimes, des sentences si profondes, des faits si extraordinaires et si frappants, des expressions si énergiques et si hardies, des images si éclatantes et si variées, des tableaux si pittoresques, des élans si pathétiques, qu'il faudrait se les approprier par intérêt et par goût, si l'on était assez malheureux pour ne point les rechercher par principe et par devoir."

Je citerai encore l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence*, Lamennais, dont la chute si déplorable attrista l'Eglise tout entière :

"En lisant les écrivains sacrés, dit-il, on voit que le doigt de Dieu a touché leurs lèvres . . Quelle force ! quelle profondeur ! quelle richesse d'images ! quels regards jetés jusqu'au fond de la nature humaine ! Qui a mieux senti nos misères ? qui a mieux connu sa grandeur ? On entend des plaintes déchirantes sur le sort des enfants d'Adam, je ne sais quoi de funèbre enveloppe leurs destinées. . Et tout à coup une voix d'espérance s'élève et domine cette voix de douleur. L'œil du prophète a découvert le salut dans l'avenir. Sion tressaille d'allégresse ; elle relève sa tête couverte de cendres, et salue, par ses chants de

joie que l'univers redira, le Libérateur qui s'avance.

"Tout ce qu'il y a de doux et de tendre, de terrible, de sublime, ne le cherchez point ailleurs que dans l'Ecriture. Ravis au-dessus du temps, les écrivains sacrés semblent le discerner à peine dans l'éternité que leur pensée habite. Si les cieux ressemblent à un pavillon qu'on dresse le matin et qu'on enlève le soir ; si le vent de la colère divine emporte toute la milice du ciel comme une feuille desséchée, qu'est-ce donc que l'homme ? "Un esprit qui s'en va et ne revient point ; ses " jours sont comme l'herbe, sa fleur est comme " celle des champs : un souffle passe, et il n'est " plus. "

"Des chants pleins de douceur, des hymnes d'une beauté sublime, reposent l'âme effrayée par les sombres tableaux des Prophètes. Quelquefois on entend comme une voix du ciel, comme le son ravissant du concert des anges ; quelquefois l'oreille est soudain frappée d'un bruit sinistre ; elle a entendu dans la nuit comme les soupirs de l'abîme."

Ecoutons maintenant Mgr Plantier, qui a écrit tant d'éloquentes pages sur les beautés poétiques des Livres saints :

"Les incrédules eux-mêmes, dit-il, avouent qu'ils aiment avec délices ces récits primitifs de la Genèse, inimitables de merveilleux et de fraîcheur, ces patriarches à la tête neuf fois séculaire, promenant de ça et de là leurs tentes et leurs familles vagabondes, traitant avec les monarques, con-

versant et luttant avec les anges, s'entretenant avec la Divinité même, qui tour à tour leur apparaît au désert sous la forme d'un voyageur, ou se révèle à leurs regards dans l'éclat de sa majesté. Ils avouent que nul n'a jamais chanté comme David; que, sur la lyre de ce poète, toutes les vibrations du cœur trouvent des notes qui leur répondent ; que si, dans quelques-uns de ses accords, on croit surprendre un suave écho des mélodies éternelles, il en est d'autres où vous semblez entendre la voix des grandes eaux et le roulement du tonnerre grondant au loin sur le vague des solitudes."

Une dernière citation, de Donoso Cortès, qui, en 1848, avait pris la Bible pour sujet de son discours de réception à l'Académie de Madrid :

"... La Bible renferme les modèles de toutes les tragédies, de toutes les élégies et de toutes les lamentations ; elle renferme aussi le modèle inimitable de tous les chants de victoire. Aucune voix n'égalera jamais celle de Moïse, ou celle de Débora, célébrant les triomphes du Dieu d'Israël. Si nous cherchons des modèles de poésie lyrique, il n'y a point de lyre comparable à la harpe de David, l'ami de Dieu, qui entendait les concerts des harpes angéliques. Si nous cherchons des modèles de la poésie bucolique, nous n'en trouvons point d'aussi frais et d'aussi purs qu'à l'époque des patriarches... Aussi tous ceux qui ont senti dans leur poitrine la flamme inspiratrice d'en-haut, tous sont allés apaiser leur soif aux

sources bibliques,sources inépuisables, qui forment tantôt des torrents impétueux, tantôt des fleuves larges et profonds, tantôt des cascades retentissantes, et tantôt des lacs transparents et limpides."

Je pourrais continuer ces témoignages, mais les auteurs que je viens de citer suffisent pour faire voir en quelle estime est tenue la Bible par ceux qui s'y entendent en fait de beautés littéraires. Il ne me reste qu'à avouer que cette partie de mon travail ne m'a pas coûté beaucoup de peine ni beaucoup d'invention. Quand les autres parlent si bien, comme dit lui-même M. l'abbé Verniolles, pourquoi ne pas se taire et leur laisser la parole jusqu'au bout ?

§ § §

David n'est pas seulement le roi-prophète, mais le roi-poète de la Bible. Il est l'auteur des Psaumes ; la tradition juive lui en a toujours attribué l'origine, du moins pour la plupart d'entre eux.

Une des parties essentielles des cérémonies religieuses, du temps de David, consistait dans le chant des hymnes sacrées, accompagné du jeu des instruments. Le service musical organisé sous son règne était confié aux lévites. Le peuple prenait part au chant en répondant par le refrain ou en poussant des acclamations.

"La Bible, dit le comte de Maistre, renferme une foule de prières ; mais elle renferme, dans ce genre, le livre des livres, le livre par excellence et

qui n'a point de rival, celui des Psaumes. Le premier caractère de ces hymnes, c'est qu'elles prient toujours. Lors même que le sujet d'un psaume paraît accidentel, toutes les pensées et tous les sentiments du Roi-Prophète se tournent en prières, il n'y a pas une ligne qui n'appartienne à tous les temps et à tous les hommes... Quelquefois on l'entend deviner en quelques mots tout le Christianisme. "Apprends-moi, dit-il au Seigneur, à faire ta volonté, parce que tu es mon Dieu." Quel sage de l'antiquité a jamais su que la vertu n'est que l'obéissance à Dieu ?

"Que ces pages, dit ailleurs le Prophète, soient écrites pour les "générations futures."—David a été exaucé, parce qu'il n'a chanté que l'Eternel ; ses chants participent de l'Eternité ; les accents enflammés, confiés aux cordes de sa lyre divine, retentissent encore, après trente siècles, dans toutes les parties de l'univers. La synagogue conserva les Psaumes, l'Eglise se hâta de les adopter, la poésie de toutes les nations chrétiennes s'en est emparée, et depuis plus de trois siècles le soleil ne cesse d'éclairer quelques temples dont les voûtes retentissent de ces hymnes sacrées."

"Les Psaumes, en effet, ajoute le cardinal Mathieu, forment l'aliment quotidien des âmes pieuses et l'inépuisable sujet de leur admiration. Les pensées sublimes, les sentiments pathétiques, les images extraordinaires qui les remplissent, la religion profonde dont ils sont pénétrés, les grands éclairs qu'ils projettent sur l'infini de Dieu et la

misère de l'homme nous élèvent et nous attendrissent, et le temps a respecté la beauté de ses strophes immortelles que les lèvres des prêtres et celles des religieux murmurent nuit et jour avec une édification persévérante."

De quels élans, mon Dieu,s'écrie saint Augustin, m'emportaient vers vous ces Psaumes et de quelle flamme ils me consumaient pour vous ! Je brûlais de les chanter à toute la terre. *Je vous ai invoqué et vous m'avez entendu, Dieu de ma justice. J'étais dans la tribulation et vous m'avez dilaté.* [2] !

Les Psaumes ont donc un caractère religieux par leurs sujets, même lorsqu'ils s'adressent à Dieu lui-même ou qu'ils exaltent ses attributs, sa puissance, son action providentielle sur le monde. S'ils racontent l'histoire du peuple choisi, ils rendent grâce à la protection de Jéhovah ; chantent-ils les merveilles de la création et les phénomènes de la nature, c'est pour en rapporter la gloire au créateur et souverain seigneur de toutes choses.

La doctrine que ces chants sacrés exprime est celle du plus pur monothéisme. Le Dieu dont il s'agit ici est le même Dieu que celui d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, un Dieu personnel, un Dieu vivant, dont la providence veille sur le monde, et qui se met en communications étroites avec l'homme, qu'il a créé à son image. L'idée messianique, l'attente du Rédempteur se précise et le Roi-Pro-

---

2. Psaume IV, 1, 2.

phète est celui qui a le mieux exposé par avance la vie et la passion de Jésus-Christ, sa Résurrection et son Ascension. Aussi la plupart des vérités qui forment la base du Christianisme sont contenues dans les Psaumes. Ils reproduisent les mêmes traits de bonté, de douceur, d'humanité que ceux que nous lisons dans les pages du Nouveau Testament. C'est le même Père céleste qui, plein de tendresse pour ses créatures, compatit à leurs afflictions, qui se penche sur leurs infirmités pour les soulager et les guérir, d'où naissent la confiance, la vraie prière, l'entretien secret du cœur avec Dieu qui nous entend et nous répond, l'abandon entier dans la miséricorde du Seigneur.

Si David n'a pas composé absolument tous les psaumes qu'on lui attribue, la plus grande partie de ces chants sont de lui et ont trait à des circonstances particulières de sa vie. Poète et prophète, ses psaumes reflètent l'image vivante de son âme. Ce qui en fait le charme, c'est la foi, piété ardente, tendresse d'âme, confiance sans limites, troubles profonds et anxiétés de cœur, crises de conscience, accents de repentir et de résignation, toutes les expressions du sentiment religieux, tel qu'il a dû se manifester dans une vie que marquèrent tant d'événements et d'épreuves.

David commença par garder, dans la campagne de Bethléem, les troupeaux de son père. Le jeune pâtre ne revenait pas tous les soirs à la maison paternelle, ayant à veiller sur son troupeau et à le

mener au pâturage. Le ciel de la Palestine est d'une pureté exceptionnelle. La multitude des étoiles y apparaît avec un éclat et une splendeur incomparables. Les merveilles de la création, la solitude, le spectacle des astres, firent de David une âme méditative et un poète. Un soir, alors que le jeune berger a rassemblé son troupeau pour la nuit, que le ciel est brillamment étoilé, que le silence le plus profond a envahi la campagne, que la présence du Seigneur semble envelopper toute la nature, David prend son instrument, son *kinnor*, qu'il s'est fait lui-même, sorte de harpe à plusieurs cordes, en bois de cèdre et d'olivier, d'une douceur extrême, et chante la grandeur de Dieu et sa bonté pour l'homme :

"O Dieu, notre souverain Maître, que ton nom est grand par toute la terre ! Ta gloire s'élève au-dessus des cieux. Tu tires ta louange de la bouche même des enfants et de ceux qui sont à la mamelle, en dépit de tes ennemis, pour confondre l'adversaire le plus acharné. Quand je contemple ce firmament, ouvrage de tes doigts, cette lune et ces étoiles que tu as créées : Qu'est-ce que l'homme, m'écrié-je, pour que tu te souviennes de lui ? et le fils de l'homme pour que tu le visites ? Tu l'as fait un peu inférieur à Dieu ; tu l'as couronné de gloire et d'honneur. Tu lui as donné l'empire sur les œuvres de tes mains ; tu a mis à ses pieds la création tout entière, les brebis et les bœufs, les bêtes des champs, les oiseaux du ciel, les poissons de l'abîme et tout ce qui parcourt les

sentiers des mers... O Dieu, notre souverain Maître, que ton nom est grand par toute la terre !" Ce chant est le psaume VIII, d'un sentiment religieux si profond, d'une beauté littéraire si remarquable.

Un autre jour, alors que le soleil dans tout son éclat anime, vivifie, colore et embellit la nature, David chante les bienfaits de Dieu :

"Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie l'œuvre de ses mains. Le jour transmet au jour ce message, la nuit l'annonce à la nuit. Cette parole, ce langage, tous l'entendent, tous la comprennent. L'éclat en retentit par toute la terre, et jusqu'aux extrémités du monde Là, il a dressé une tente pour le soleil, et le soleil, comme l'époux qui sort de la chambre nuptiale, s'élance triomphant dans sa carrière. Il se lève à une extrémité du ciel ; il achève sa course à l'autre extrémité ; rien ne se dérobe à sa chaleur... (Ps XIX).

Sa confiance en Dieu ne connaît point de bornes :

"Jéhovah est mon pasteur, rien ne me manquera. Il me fait reposer dans de gras pâturages ; il me conduit le long de paisibles ruisseaux. Il ranime mon âme, il me guide en faveur de son nom, dans le sentier de la justice. Dussé-je marcher dans la vallée des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, car tu es avec moi. Ta houlette et ton bâton me consolent. Tu as dressé sous mes yeux une table, à la vue de mes ennemis ; tu as répandu sur ma tête une huile précieuse, et

ma coupe déborde. Ta bonté et ta miséricorde me poursuivent tous les jours de ma vie ; et j'habiterai éternellement dans la maison du Seigneur." (Ps XXII).

Voici un hymne, le psaume CIV, qu'on a appelé "le cantique des miséricordes du Seigneur", petit poème de toute beauté, et dans lequel David exalte, avec un sentiment profond de la nature, les œuvres de la puissance créatrice, et chante les attentions de la divine Providence à l'égard de tous les êtres sortis de ses mains. Ce psaume est un écho poétique du récit de la Genèse touchant la création :

"O mon âme, bénis le Seigneur !

"Seigneur, mon Dieu, que tu es grand ! Tu es revêtu de gloire et de majesté.

"Dieu se couvre de la lumière comme d'un manteau ; il déploie les cieux comme une tente, il entoure d'eau ses appartements secrets, il fait son char des nues ; il est porté sur les ailes du vent. Les autans sont ses messagers et les flammes brûlantes ses ministres.

"Il affermit la terre sur ses bases : elle ne sera jamais ébranlée... L'abîme l'enveloppait comme un vêtement et les eaux se balançaient sur la cime des montagnes. A ta menace, Seigneur, elles ont fui ; au bruit de ton tonnerre, elles se sont écoulées rapidement. Les monts se sont élevés et les vallées sont descendues aux lieux que tu leur as fixés. Tu as posé des bornes que ces eaux ne franchiront pas : elles ne reviendront plus inonder la terre.

"Dieu a converti les sources en torrents qui se précipitent à travers les montagnes ; elles désaltèrent toutes les bêtes des champs, et l'onagre étanche sa soif. L'oiseau du ciel habite sur leurs bords et chante sous le feuillage.

"Du haut de son séjour, Dieu arrose les monts ; la terre se rassasie du fruit de ses œuvres. Il fait germer la verdure pour les animaux et l'herbe pour les serviteurs de l'homme, afin qu'il tire son pain de la terre. Le vin réjouit le cœur de l'homme et fait briller son visage plus que l'huile ; le pain soutient ses forces. Les arbres sauvages, les cèdres du Liban que lui-même a plantés trouvent aussi leur subsistance. Les petits oiseaux bâtissent là leurs nids ; la cigogne établit sa demeure dans les sapins. Les hautes montagnes recèlent le chamois et les rochers sont la retraite du lièvre. La lune est faite pour marquer les saisons, et le soleil connaît le lieu de son coucher. Viennent les ténèbres, et la nuit se forme, durant son cours, toutes les bêtes des forêts se répandent et les lionceaux rugissent après leur proie, demandant à Dieu leur pâture ; au lever du soleil, ils rentrent, ils se couchent dans leurs tanières. Alors l'homme sort pour son labeur et travaille jusqu'au soir.

"Que tes œuvres sont grandes, ô Dieu ! Tu as tout fait avec sagesse ; la terre est pleine de tes dons. Cette mer immense qui étend au loin ses bras nourrit des poissons sans nombre, petits et grands. Là voguent les vaisseaux ; là est la baleine que tu as créée pour se jouer dans son sein.

Tous ces êtres se tournent vers toi, afin que tu les nourrisses au temps marqué. Tu leur donnes, ils recueillent ; tu ouvres ta main, ils se rassasient de tes dons. Caches-tu ton visage, ils se troublent ; leur retires-tu le souffle, ils expirent et rentrent dans leur poussière. Tu envoies ton esprit, ils renaissent, et tu renouvelles la face de la terre.

"Que Dieu soit à jamais glorifié ! que Jéhovah se réjouisse dans ses œuvres ! Il regarde la terre, elle tremble ; il touche les montagnes, elles fument. Je chanterai Jéhovah tant que je vivrai ; jusqu'à mon dernier soupir, je célèbrerai mon Dieu. Sa louange me plaît, je me réjouis en lui. Que les pervers disparaissent de dessus la terre ; que les impies ne soient plus.

"O mon âme, bénis le Seigneur."

Plus tard, après bien des siècles, par une autre nuit et un firmament rayonnant d'étoiles, ces mêmes prairies de Bethléem répétèrent les échos d'un autre cantique, chanté cette fois par toute une troupe céleste sur des harpes du ciel. C'était à l'occasion de la naissance de Celui qui venait réaliser en sa personne tout ce qui avait été prédit de lui, suivant l'annonce qu'en firent les anges aux bergers.

C'est pendant l'époque de sa vie pastorale que David fut sacré roi de Juda par Samuel à la place de Saül.

On sait la suite de l'histoire de David, son séjour à la cour de Saül, attaqué d'une maladie qui l'agi-

tait d'une manière extraordinaire et dont il calmait les sens par la mélodie de ses instruments ; la jalousie que sa victoire sur le géant Goliath et la faveur que lui témoignait le peuple, suscita dans l'âme de ce prince ; les persécutions qu'il eut à souffrir et où sa vie fut exposée plus d'une fois ; son exil, qui dura jusqu'à la mort de Saül, malheureux roi que l'esprit de Dieu avait abandonné ; la célèbre amitié qui l'unissait à Jonathas, le fils de son persécuteur. La mort de Saül et celle de Jonathas, tués à la bataille de Gelboé, lui inspirèrent un chant funèbre le plus beau en ce genre que nous puissions lire dans tous les livres historiques de l'Ecriture. Devenu roi, il choisit Jérusalem pour capitale de son royaume, y fit amener l'Arche d'Alliance au milieu de transports d'allégresse, vainquit les Philistins, les Moabites, et mit une partie de la Syrie sous sa puissance. Plus tard, il eut à subir la plus cruelle épreuve qui puisse atteindre un père dans sa tendresse pour un fils, pourtant bien coupable. Aussi, pleura-t-il dans une inconsolable douleur la mort de son propre fils Absalon, qui avait poussé l'audace jusqu'à lever l'étendard de la révolte contre son père et à lui livrer bataille. Jouissant du calme et de la paix et confus d'habiter un riche palais pendant que l'arche du Seigneur était sous les tentes, il résolut de lui élever un temple magnifique pour l'y déposer, projet dont l'accomplissement fut réservé à son fils Salomon.

On se rappelle encore le péché qui flétrit la gloire du grand roi, et dont le prophète Nathan alla lui

reprocher la gravité. La blessure fut profonde ; mais son repentir, ses pleurs, finirent par lui obtenir son pardon. Ses gémissements forment la matière du psaume 50, que répète encore l'humanité et qu'elle redira jusqu'à la fin des temps : "Aie pitié de moi, Seigneur, suivant ta bonté ; efface mes fautes, selon la grandeur de tes miséricordes. Lave-moi de plus en plus de ma souillure, purifie-moi de mon crime, car je reconnais mes iniquités et mon offense est sans cesse devant moi."

"Quoique à plus de trois mille ans de date, on goûte encore un plaisir immense à lire ses cantiques sous le ciel qui les vit éclore... On ne sent tout le prix de ses images, toute la vérité de ses couleurs, toute la profondeur de ses allusions ; on ne comprend, en un mot, toutes ses beautés qu'au sein des accidents qui, jadis, ont environné l'intelligence de l'auteur...

"C'est ainsi qu'un pauvre Italien dépaysé nous intéresse peu, dans nos cités françaises, avec sa mandoline. Mais si vous le voyiez comme je l'ai vu moi-même sur l'un de ces beaux golfes de sa patrie, balancé dans une gondole légère aux molles ondulations d'une mer à peine soulevée par la brise, mêlant les accords de son instrument au vague et long murmure des ondes sur la grève, soupirant seul enfin sa lointaine mélodie dans le mystérieux silence des nuits ; c'en est fait : à vos yeux c'est un homme tout nouveau ; la scène sublime qui l'environne lui donne un caractère tout

à la fois poétique et plus solennel. Il fut pour vous autrefois un insignifiant étranger, et le voilà presque maintenant pour votre imagination le dieu de l'harmonie ou le pontife de la nature [1]."

Voici, au sujet des psaumes, la lettre qu'écrivait le P. Lacordaire à un jeune homme à qui il voulait du bien :

"Que votre psautier vous accompagne partout comme un ami fidèle. En quelque situation que la Providence vous jette, David vous y a précédé. Serez-vous pauvre ? David fut berger. Serez-vous soldat ou capitaine ? David a vécu dans les camps et son heureuse épée a dicté la victoire dans la guerre civile et dans la guerre étrangère. Serez-vous l'hôte d'un palais et l'ami des rois ? David a pratiqué les cours, il en a connu les ingratitudes. Serez-vous trahi, persécuté ? David le fut avant vous, il erra longtemps dans l'exil, incertain deson sort. Aurez-vous le bonheur de rencontrer une âme qui se donne à la vôtre ? David aima Jonathas et fut aimé de lui. Serez-vous fidèle à Dieu ? David le fut. Serez-vous pécheur ? David le fut.

"Les revers vous précipiteront-ils du faîte de la fortune aux extrémités de la misère ? David s'enfuit devant la trahison d'un fils et la fortune ne lui revint que sur le cadavre de l'enfant qu'il voulait sauver. Il n'y a pas dans la vie de l'hom-

1. Mgr Plantier, *Poètes bibliques*.

me un péril, une joie, une amertume, un abattement, une ardeur, pas un nuage et pas un soleil qui ne soient en David et que sa harpe n'émeuve pour en faire un don de Dieu et un souffle d'immortalité [1]."

Je ne saurais mieux terminer cette partie de mon travail. Je souhaite que mes jeunes lecteurs suivent le conseil du célèbre dominicain. Moi aussi, je désire être utile à mes jeunes compatriotes, et c'est même ce motif qui m'a déterminé à publier le présent ouvrage.

---

1. Lacordaire, *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.*

TABLE DES MATIERES

Lettre du R. P.-Y. Gautier à l'auteur..... 5
Introduction..... 7

CHAPITRE I

La Bible,—source et fondement de notre foi; ce qu'elle enseigne ; les difficultés qu'elle présente ; les attaques qu'elle a soutenues ; son authenticité..... 13

CHAPITRE II

La Création.—L'Œuvre des six jours. Le récit biblique et la science contemporaine..... 58

CHAPITRE III

Le Transformisme..... 100

CHAPITRE IV

De l'homme.—Son origine ; son antiquité ; son état primitif. L'humanité est spiritualiste..... 125

CHAPITRE V

L'homme prend conscience de soi et de la raison de son existence..... 176

CHAPITRE VI

La Révélation..... 198

CHAPITRE VII

Le Nouveau Testament.—Les Evangiles—L'Eglise.. 231

CHAPITRE VIII

La Foi et la Science..... 275

CHAPITRE IX

Le sens de la vie..... 318

CHAPITRE X

Poésie biblique.—Les Psaumes..... 352

150

0246

59

Gagnon, Charles Alphonse N.
La lumière visible

BT
1101
.G18